A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172078 5

Digitized by Google

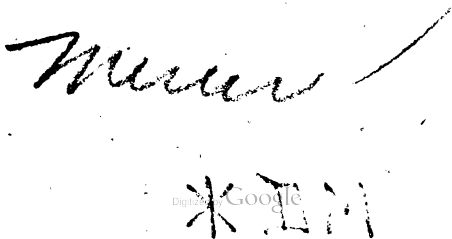
Digitized by Google

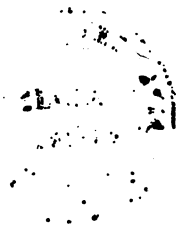
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OCTOBRE, 1772.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire,
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

C'est au Sieur Lacombe libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les piéces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur Lacombe, *libraire, à Paris, rue Christine.*

Digitized by Google

On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux suivans.

JOURNAL DES SÇAVANS, *in*-4° ou *in*-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés des Sciences, des Arts, &c. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en paroît deux feuilles par semaine, port franc par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS, chez Lacombe, libraire, & aux BUREAUX DE CORRESPONDANCE. Prix, 18 liv.

GAZETTE POLITIQUE des DEUX-PONTS, dont il paroît deux feuilles par semaine; on souscrit à PARIS, au bureau général des gazettes étrangeres, rue de la Jussienne. 36 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN ou Bibliothéque raisonnée des Sciences morales & politiques. *in*-12. 12 vol. par an, port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an, à Paris, 9 liv.

En Province, 12 liv.

Digitized by Google

Nouveautés chez le même Libraire

Fables orientales, comédies, poëſies & œuvres diverſes, par M. Bret, 3 vol. *in*-8°. brochés, 3 liv.

La Henriade de M. de Voltaire, en vers latins & françois, 1772, *in*-8°. br. 2 l. 10 ſ.

Traité du Rakitis, ou l'*art de redreſſer les enfans contrefaits*, *in*-8°. br. avec fig. 4 l.

Eſſais de philoſophie & de morale, volume grand *in*-8°. br. 4 liv.

Les Muſes Grecques ou traductions en vers du *Plutus, comédie d'Ariſtophane, d'Anacréon, Sapho, Moſchus*, &c. *in*-8°. br. 1 l. 16 ſ.

Les Nuits Pariſiennes, 2 parties *in*-8°. nouv. édition, broch. 3 liv.

Les Odes pythiques de Pindare, traduites par M. Chabanon, avec le texte grec, *in*-8°. *broché*, 5 liv.

Le Philoſophe ſérieux, hiſt. comique, br. 1 l. 4 ſ.

Du Luxe, broché, 12 ſ.

Traité ſur l'Equitation & Traité de la cavalerie de Xenophon, *in*-8°. br. 1 l. 10 ſ.

Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. *in-fol.* avec planches, rel. en carton, 24 l.

Mémoires ſur les objets les plus importans de l'Architecture, *in*-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.

Les Caracteres modernes, 2 vol. br. 3 l.

Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 ſ.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
OCTOBRE, 1772.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

SUITE de l'Eté. Chant ſecond du Poëme des Saiſons; imitation libre de Thompſon.

Eloge de la France.

Le ſoleil baiſſe & perd enfin ſa rage:
Il ne produit qu'une douce chaleur,
Et réfléchit de nuage en nuage
La pourpre & l'or, la pompe & la ſplendeur.
Le ſage attend cette heure favorite

Digitized by Google

Qui lui promet tant d'innocens plaisirs :
Dans les forêts il observe, il médite ;
Ou s'assoupit au doux bruit des zéphirs.
L'amant s'échappe aux regards du vulgaire
Pour se livrer aux élans de son cœur,
Et, s'enfonçant dans un bois solitaire,
S'enivre en paix de l'objet enchanteur
Qui remplit seul son ame toute entière.

Où, ma Zélis, porterons-nous nos pas ?
Tout nous invite à jouir des appas
Qu'offre à nos sens la campagne fleurie :
Viens parcourir ces fertiles côteaux ;
Viens t'égarer sous l'ombre des ormeaux,
Ou bien fouler l'émail de la prairie.
Volons ensemble aux bosquets de Meudon :
Contemplons-y ce vaste paysage
Qui s'embellit des feux de l'horison,
Et que couronne un superbe feuillage.
Là, Paris lève un front majestueux ;
Ici la Seine, arrosant ses murailles,
Roule à la mer ses flots ambitieux ;
Tournons nos pas vers ces bois spatieux :
Sur les jardins de l'auguste Versailles,
Viens, ma Zélis, promener tes beaux yeux.
C'est là, c'est là que, malgré la nature
Qui s'opposoit aux desseins de Louis, *

* Louis XIV.

Digitized by Google

L'art déploya ſa brillante impoſture...
Mais quel objet pour nos cœurs attendris!
Vois s'avancer ce Roi couvert de gloire,
Qui mérita le nom de *Bien-Aimé*,
Qu'à Fontenoy couronna la victoire,
Et qu'idolâtre un peuple renommé:
Tableau charmant! vois ſa famillle entière,
Applaudiſſant à l'amour des Français,
Se raſſembler au tour de ce bon père!
Reçois, grand Dieu! notre ardente prière,
Et, pour combler nos plus tendres ſouhaits,
Conſerve-nous une tête auſſi chère!
Mais le tems fuit: revenons vers ce bois *,
Où, dépoſant l'éclat qui l'environe,
Tu vis jadis ce modèle des Rois
Se délaſſer du poids de ſa couronne.
Fixons enfin nos regards ſatisfaits
Sur ces beaux lieux où l'Horace Fançais, **
En méditant dans l'ombre & le ſilence,
S'eſt fait un nom, qui ne mourra jamais.

Reine des arts, inépuiſable France,
Ta gloire eſt pure ainſi que ton bonheur;
Tes Souverains règnent par la clémence,

* Le Bois de Boulogne: la Muette.

** Perſonne n'ignore que Boileau avoit, à Auteuil, une maiſon de campagne où il compoſa une partie de ſes chef-d'œuvres immortels.

Digitized by Google

Et tes enfans, dignes de leur splendeur,
Maintiennent tous ton antique puissance !

Heureux pays ! de tes riches guérêts
Le monde entier éprouve les bienfaits :
Ton sein fécond voit germer l'abondance,
Et tes ruisseaux ne tarissent jamais.
Les hauts sommets de tes vastes montagnes
Sont tout couverts d'innombrables troupeaux :
Flore & Pomone habitent tes campagnes ;
Bacchus protége & mûrit tes côteaux.

Dans tes cités un peuple actif & sage
Cultive, exerce & fait fleurir les arts :
Si tes guerriers volent aux champs de Mars,
Un zèle pur anime leur courage,
Et les lauriers couvrent tes étendarts.

France ! toujours tu fixas la victoire :
Que de héros sont sortis de ton sein !
Le bon Henri, qui nâquit pour ta gloire,
Le bon Henri devint ton souverain.
Eh ! quel Français ne bénit sa mémoire !
Conquérant fier, mais ami de la paix,
Son nom fameux est gravé dans l'histoire,
Et mieux encor dans le cœur des Français.
Louis, * François, ** Rois si dignes de l'être,

---

* Louis XII. ** François I.

Digitized by Google

Avoient jadis ébauché ton bonheur :
Henri parut ; bon père, tendre maître,
Il t'assura des jours pleins de douceur :
Son petit-fils, * moins grand que lui, peut-être,
Te fit monter au faîte de l'honneur.
Combien, combien d'illustres personnages,
Bravant l'envie & ses viles clameurs,
T'ont consacré leurs sublimes ouvrages,
Et sont comptés parmi tes bienfaiteurs !
Sully soutint, ranima ta foiblesse ;
Colbert t'apprit à protéger les arts,
C'est à lui seul que tu dois ta richesse :
Duguay, des mers te rendit la maîtresse ;
Veauban arma tes fragiles remparts.
Guesclin, Turenne & Maurice & Villars,
Sur les débris de l'Europe asservie
Ont élevé tes nombreux étendarts :
Tout a plié sous leur vaste génie.
Et vous, & vous, dont les nobles travaux
Du monde entier ont ravi le suffrage,
Vous partagez la gloire des héros ;
Qui mieux que vous a droit au même hommage ?
Puissent vos noms, semés dans mes écrits,
Les dérober à l'injure des âges !
Clairaut, Pascal, Descartes, Maupertuis !
Qui ne s'enflamme au feu de vos ouvrages ?

* Louis XIV.

Digitized by Google

De vos travaux qui ne ſent pas le prix ?
Peintre énergique, ami de la nature,
Divin Corneille, ô toi, qui du cahos
Tiras cet art, dont l'heureuſe impoſture
Préſente aux ſens tant de riches tableaux,
Seul entre tous, ton ſublime génie,
Qui de ton ſiécle annonça la ſplendeur,
Occupe un rang digne de ta grandeur.
A tes côtés le chantre d'Athalie,
Simple, mais ſûr de triompher des cœurs,
Frappe, attendrit & fait verſer des pleurs.
Qui ne frémit aux peintures brûlantes
Que deſſina le ſombre Crébillon ?
La mort le ſuit, & de ſes mains ſanglantes
Semble guider ſon ſiniſtre crayon.
Dans les tableaux que nous traça Molière,
Le ridicule eſt ſaiſi trait pour trait :
Alceſte * gronde & ſourit au portrait
Dont ſa foibleſſe a fourni la matière.
Mais il en eſt, parmi ces noms fameux,
Il en eſt un qui reunit leur gloire :
Digne ſoutien des filles de mémoire,
Qu'il ſera cher à nos derniers neveux !
Homme immortel, ô Voltaire, pardonne,
Si dans mes chants, jeune encore & ſans nom,
Je prends l'eſſor & j'oſe à ta couronne,
Malgré l'envie, attacher un fleuron.

* Le Miſantrope.

Digitized by Google

France, salut ! puisse mon foible ouvrage
Etre accueilli de ce sexe enchanteur
A qui tu rends un légitime hommage !
Ah ! si mes chants obtenoient son suffrage,
Pour mes travaux quel succès plus flatteur !
De tes beautés, qu'accompaguent les graces,
Tout reconnoît l'empire séducteur :
Le doux plaisir voltige sur leurs traces ;
La liberté préside à leur bonheur :
Leur bouche appelle & promet les délices,
Tendres faveurs dont s'enivre l'amour !
Tel un rosier, aux premiers feux du jour,
De ses boutons entr'ouvre les calices.
Leur cou d'albâtre, où des cheveux de jais
Tombent flottans en boucles ondoyantes,
Relevé encor le prix de leurs attraits :
De leur beau sein les formes séduisantes
Charment enfin les regards satisfaits ;
Mais leurs talens, encor plus que leurs charmes,
Fixent les cœurs qui leur rendent les armes.

Daigne, sensible à mes justes souhaits,
De mon pays étendre la puissance !
Daigne, ô grand Dieu ! le combler de bienfaits :
Que, protégé par ta sainte assistance,
A se soumettre il force ses rivaux ;
Et que la paix, la gloire, & l'abondance
Soient à jamais le prix de ses travaux !

Par M. Willemain d'Abancourt.

Digitized by Google

MORALITÉ.

COMBIEN l'homme eſt inconſéquent!
Tel qu'une girouette, il change à tout inſtant:
Il veut, il ne veut plus: il condamne, il approuve:
Il juge tout; ſur tout en maître il veut trancher;
Et même au bien, qu'en ſon chemin il trouve,
Il préfère le mal qu'il faut aller chercher.

Par le même.

LE LION-JUGE.

Fable imitée de l'allemand.

VOULANT (de tout bon Roi, c'eſt l'objet principal)
Réformer les abus & mettre un frein au vice,
Le Lion fit ſçavoir qu'il tiendroit tribunal,
Et que l'équité ſeule armeroit ſa juſtice.
Tous les ſujets de ce juge nouveau
Furent mandés près ſa grandeur ſuprême;

Digitized by Google

La Vache réclama son Veau,
Son Veau, l'objet de sa tendresse extrême.
Le juge examinoit tour-à-tour ses sujets,
Pour trouver l'indice du crime;
Car, c'est en vain qu'on cache ses forfaits,
Sur le front le remords s'imprime.
Sire, ce n'est pas moi, dit le Loup. Eh! pourquoi,
Sans te voir accusé, te défends-tu; dis-moi?
Repliqua le Lion: c'est toi, toi, misérable,
Qui dévoras le Veau; j'en suis sûr, & la loi
Te condamne à mourir d'un supplice semblable:
L'Ours va te dévorer. Il le fut en effet,
Et son vaste estomac prouva que du forfait
Messire Loup étoit coupable.

En vain, pour se cacher, on tente mille efforts.
On ne peut, quoiqu'on fasse, échapper au remords.

Par le même.

Digitized by Google

Les dangers d'une mauvaise Education. Anecdote.

Rien de plus nécessaire que l'éducation. Personne n'ignore cette vérité ; rien de plus difficile que d'en donner une bonne, & rien de plus négligé cependant (celle des femmes sur tout.) On se contente de leur enseigner l'art de séduire, sans chercher à les prémunir contre les dangers de la séduction. Je suis un triste exemple de cette vérité ; mes fautes ont été les suites nécessaires de la mauvaise éducation que j'ai reçue. Je vais le prouver.

Je suis née d'une famille distinguée & riche. Mon père, qui se nommoit le comte de Verneuil, perdit la vie avant que j'eusse vu le jour ; ce fut mon premier malheur. Le second, non moins terrible, fut d'être fille d'une mère uniquement occupée de sa beauté, négligeant, pour la faire valoir, les devoirs sacrés d'épouse & de mère qu'elle osoit appeller *petits préjugés*. C'étoit *une jolie femme* enfin.

O vous qui me lirez, daignez pardonner à ma plume d'oser tracer le portrait

Digitized by Google

de celle qui me donna l'être, ſans le flatter; je n'en reſpecte pas moins ſa mémoire; & ſes défauts que l'uſage ſemble excuſer, ne ſont dévoilés ici que pour prouver à mon ſexe les ſuites fâcheuſes d'une conduite imprudente, & combien il eſt eſſentiel pour les femmes, qu'elles faſſent de leurs devoirs leur plus chère occupation; qu'elles ſentent que pour mériter le doux nom de mère, il ne ſuffit pas de donner la vie à un être; qu'il faut encore que par leurs ſoins, il puiſſe aimer la vertu, devenir bon citoyen & capable de faire un jour le bonheur de l'objet auquel le ſort doit l'unir.

A peine ſortie du ſein de ma mère, je fus confiée à des mains étrangères. Elle ſembla preſque oublier ma foible exiſtence; jamais ſes bras ne me preſſèrent contre ſon ſein; jamais un regard careſſant ne ſourit à mon berceau; mes premières larmes coulèrent, & perſonne ne daigna les eſſuyer; triſte préſage des malheurs qui devoient aſſaillir le cours de ma vie.

Des mains de ma nourrice, je paſſai dans celles d'une de mes tantes qui étoit Abbeſſe de R..... Elle me reçut avec tranſport. Les Religieuſes, pour faire leur cour à ma parente, ne témoignèrent pas

Digitized by Google

moins de joie de me voir arriver. Je fus pour elles, pendant quelque tems, un autre Vert-vert; mais, ſans ſortir du couvent, ce nouveau Vert-vert ſe gâta. Il en fut puni... On me combloit de bonbons, de careſſes; les noms les plus doux m'étoient prodigués; on applaudiſſoit à mes caprices; on forçoit mes compagnes à m'obéir, par conſéquent on m'attiroit leur haine. Mais, mon ſexe, vous le ſavez, la ruſe eſt le premier préſent que vous reçutes des dieux; il vous tient lieu de force & ſouvent vous ſert mieux qu'elle. Mes compagnes, quoique toutes liguées contre moi, extérieurement me combloient d'amitié; & ſous cette apparence, elles me faiſoient mille malices dont il m'eût été difficile de me plaindre. Les Religieuſes même, dont j'avois été l'idole, ne tardèrent pas à me prouver combien elles m'aimoient peu. Celle à qui ma bonne tante avoit confié le ſoin de mon éducation, après avoir employé tout ſon art à me développer les élémens d'une religion qu'elle étoit bien loin de connoître, voyant mon obſtination, m'abandonna.

La muſique & la danſe furent les ſeules choſes que je voulus bien apprendre. La nature m'avoit donné la voix la plus étem-

Digitized by Google

due & la plus flexible; ces malheureuſes diſpoſitions aux talens futils me dégoûtèrent abſolument d'occupations plus ſolides. Perſonne n'oſoit contrarier mes goûts, c'eût été bleſſer mon amour-propre. Ma tante qui ne voyoit en moi que d'heureuſes diſpoſitions, qualifioit mes impertinences du titre de noble orgueil; elle me diſoit ſouvent que par mes ſentimens, j'étois digne du nom que m'avoient tranſmis mes ayeux.

Ma mère qui, deux ou trois fois l'année, ſe déroboit à la ſociété pour venir paſſer quelques heures à la grille, me confirmoit encore dans mes idées; ce n'eſt pas qu'elle ne me dît qu'il falloit être modeſte, mais elle l'étoit ſi peu... La figure, ſelon elle, étoit le plus mince avantage; cependant elle prenoit le plus grand ſoin de la ſienne... Les enfans remarquent tout; rien de cela ne m'étoit échappé. Ma mère m'avoit inſpiré le dégoût le plus vif pour ſa morale & le plus ferme deſir de l'imiter.

Enfin les années les plus intéreſſantes de ma vie, puiſqu'elles devoient décider de mon ſort, ne furent employées qu'à me préparer des jours affreux. Aucuns principes ſolides n'avoient été gravés dans

Digitized by Google

mon esprit ; jamais de douces larmes n'avoient humecté mes paupières. Je pleurois quelquefois, mais jamais sur les malheurs d'autrui ; ma vanité en étoit le seul motif. Un événement cruel m'éloigna d'une maison où, pour mon bonheur, je n'aurois jamais dû entrer. J'ai dit que mes compagnes avoient pris pour moi la plus grande aversion, & je la méritois bien. Sans cesse occupée à leur nuire, leur chagrin étoit ma plus douce jouissance. Ma tante m'avoit fait présent d'un serin que j'aimois extrêmement. Un jour il s'égara ; je le cherchai pendant plus de deux heureux sans succès ; cela me fit arriver à la classe plus tard que je ne l'aurois dû. La maîtresse générale, contre son ordinaire, me querella ; & moi, contre le mien, je fus fort douce. La perte de mon oiseau m'avoit atterée ; j'étois humiliée du parti qu'il avoit pris. Mais enfin l'heure de la récréation étant arrivée, j'allois oublier, dans mes jeux, mon oiseau chéri, lorsque je l'apperçus dans les mains d'une de mes compagnes (celle qui me haïssoit le plus.) Cette petite personne voulant se venger de tout ce que je lui avois fait, perçoit, avec son aiguille, mon oiseau. Alors ma fureur ne connoît plus

Digitized by Google

de bornes; je retire l'aiguille avec précitation, ma main s'égare & va blesser l'œil de cette malheureuse enfant. Elle tombe évanouie; les pensionnaires accourent, &. voyant le sang couler, alloient se jetter sur moi, & m'auroient infailliblement fait un mauvais parti, si nos maîtresses ne fussent accourues au bruit que nous faisions. L'étonnement, la frayeur où m'avoit jettée l'action que je venois de commettre, produisirent en moi le même effet que la douleur sur ma compagne. Je perdis connoissance, & n'y fus rappellée que par les pleurs de ma tante qui m'apprit, en sanglottant, que ses Religieuses & mes compagnes étoient venues la supplier de me faire sortir du couvent; elle m'ajouta qu'on étoit persuadé que c'étoit volontairement que j'avois privé la jeune personne d'un œil. A ces mots, le désespoir & la honte m'arrachèrent des larmes; je suppliai ma tante de me faire conduire, dès le lendemain, à la terre de ma mère, qui étoit très-peu éloignée du couvent, & de lui en donner des raisons qu'elle pût trouver bonnes. Ma tante écrivit à l'instant à ma mère que ma santé exigeoit quelques jours de dissipation; qu'elle m'envoyoit à la campagne à cet effet; qu'elle croyoit qu'il étoit tems de me

Digitized by Google

mettre à portée de perfectionner mes talens ; que Paris étoit le seul lieu capable de remplir cet objet, &c. &c. &c.

Le lendemain, de très-bonne heure, je partis. Les regrets de ma tante furent très-vifs, & les miens très-modérés ; le reste du couvent me vit partir avec la plus grande joie.

Me voilà donc en chemin, dans la pesante voiture de Mde l'Abbesse ; une vieille tourrière m'accompagnoit. Dès que nous fumes ensemble, elle commença le plus ennuyeux sermon. Quel âge avez-vous, me dit elle ? — Quinze ans bientôt, ma sœur. — Quinze ans & jolie, quel malheur ! — Et pourquoi ? — Vous ignorez, ma chère enfant, à quels dangers vous allez être exposée ; priez le Ciel qu'il veille sans cesse sur vous. Elle me parla de l'Enfer, de toutes les punitions réservées aux méchans ; mais elle ne me dit pas un mot des récompenses destinées aux bons. Enfin j'arrivai au château de... Je remarquai en ma mère plus de surprise que de joie en me voyant. Elle avoit quelques raisons de n'être pas contente de mon retour ; une fille de quinze ans vieillit un peu les attraits... Cependant il eût été difficile d'éclipser ceux de ma mère, & si je la voyois bien alors, elle

Digitized by Google

me paroiſſoit mieux que je n'ai jamais été. Elle avoit alors chez elle la ſociété la mieux choiſie ; j'en fus reçue on ne peut plus agréablement. Une Dame, de quelques années plus âgée que ma mère, lui propoſa de me mettre à Paris à l'abbaye de P.... où elle avoit ſa fille.

Si les premiers regards me furent favorables, il s'en fallut bien que la ſuite me le fût autant. On démêloit, à travers ma timidité, un extrême deſir de plaire; ma hauteur, avec les gens de ma mère, ſe manifeſta bientôt. La connoiſſance que je donnai de mon caractère hâta mon entrée au couvent. L'amie de ma mère, qui me queſtionnoit quelquefois, ne tarda pas à s'appercevoir que non ſeulement je n'avois aucune connoiſſance de la religion reſpectable que nous profeſſons, mais que je n'avois pas même la plus légère idée des vertus morales qui ſont la baſe & le ſoutien de la ſociété. Sans faire part à ma mère de ſes obſervations, elle la preſſa de me faire conduire à l'abbaye de P... Mde la Comteſſe de Beauſange, (c'étoit le nom de cette reſpectable Dame) écrivit à la maîtreſſe générale. Elle me peignit, ſans doute, telle que j'étois ; (c'étoit être bien mal annoncée.) Je par-

Digitized by Google

tis ſans emporter de regrets & ſans en laiſſer. L'abbaye de .... étant dans un fauxbourg de la capitale, je ne jouis pas du plaiſir d'en connoître les beautés. J'arrivai d'aſſez bonne heure. La femme de-chambre qui me conduiſoit, demanda Mlle de Beauſange. Dieu! quelle fille je vis. Elle avoit à-peu-près dix huit ans; ſa figure étoit noble & douce; le coloris le plus tendre animoit un teint de lis; une langueur intéreſſante tempéroit la vivacité de ſes yeux. Elle m'accueillit avec une douceur charmante, me préſenta à la maîtreſſe générale & à toutes les perſonnes de la maiſon comme une amie que ſa mère lui envoyoit. Je ne ſçais pourquoi Mlle de Beauſange m'en impoſoit. Je ſentois ſa ſupériorité ſans jalouſie, mais je la craignois.

Après quelques jours paſſés dans les amuſemens, on me propoſa de ſuivre l'exemple de ma nouvelle amie, d'étudier avec elle, l'hiſtoire, la géographie; on voulut ſavoir ſi j'étois inſtruite de ma religion, & l'on chargea ma compagne de me faire là-deſſus quelques queſtions. Un ſoir que nous nous promenions dans une allée écartée, je l'interrogeai d'abord, je la mis à même de cauſer avec moi.

Digitized by Google

Comment faites-vous, lui dis-je, pour vous faire adorer de toutes les personnes qui vous connoissent ? —Adorer ! il n'est qu'un Etre à qui l'on doit des actes d'adoration, & c'est au Dieu puissant qui nous créa. —Dites des sentimens de crainte. —Quoi ! ses bienfaits n'ont-ils pas précédé ses vengeances ? tout ce que la nature nous offre de beau, les productions de cette bonne mère, les merveilles du Ciel, la vie qu'il nous a donnée. —La vie ! pour souffrir, pour la perdre bientôt ; ce Dieu, continuai-je, que vous peignez si bienfaisant, on me l'a toujours montré sous l'aspect le plus terrible, toujours armé de foudres prêtes à exterminer les foibles humains ; il veut, ce Dieu vengeur, qu'on renonce à soi-même, à l'amitié, aux liens du sang.... Arrêtez, me dit-elle, connoissez mieux l'Etre Puissant, qui, d'un souffle, créa cet Univers, qui, par un seul acte de volonté, en règle les mouvemens avec l'ordre le plus admirable & le plus magnifique : si quelque chose nous ordonne de l'adorer, ne sont-ce pas ses bienfaits ? le premier de ses commandemens, le voilà rempli ; le second n'est il pas ? *Aimez vos frères*, aimez-les comme vous-même. Quel

Digitized by Google

commandement plus exprès pouvoit faire ce Dieu plein de bonté? C'eſt la morale reſpectable de l'Evangile; partout on y voit un père voulant le bonheur de ſes enfans, en cherchant à leur faire aimer la vertu; & peut on être heureux ſans elle? L'homme méchant goûta-t'il jamais une véritable paix? Les remords ne viennent-ils pas troubler ſes plus doux inſtans?.. Pourquoi donc, dis-je à mon amie, ne m'a-t'on jamais inſtruite de ces vérités, & pourquoi des filles faites pour *inſtruire* les autres, en ſavent elles auſſi peu? c'eſt, repliqua Mlle de Beauſange, un des plus grands malheurs. Deſtinées par l'Etre Suprême à devenir chacune la compagne d'un homme, à donner nos premiers ſoins aux enfans qui naiſſent de cette union; il ſeroit bien néceſſaire qu'on jetât dans notre ame les fondemens d'une piété ſolide & éclairée, qu'on nous peignît la Religion telle qu'elle eſt, grande & ſublime, digne de ſon Auteur enfin. Quels ſoins ne devroit on pas employer pour nous inſpirer le goût des choſes ſolides? Mais, ma chère, me dit elle, je ſens que mes raiſonnemens doivent vous donner de l'ennui, ce n'eſt pas à votre âge, en effet, pas même au

Digitized by Google

mien, qu'on s'en permet de semblables; mais, dix-sept ans de soins donnés par la plus digne des mères, & l'événement malheureux qui m'a éloigné d'elle ont donné à mon caractère une teinte de sérieux, & à mon esprit un peu plus de solidité, peut-être, que n'en ont les jeunes personnes; cependant ce sérieux, cette solidité prétendue, me dit-elle, en rougissant, ne m'ont point empêchée de faire des fautes; ainsi, mon amie, ne prenez pas trop bonne opinion de moi. Telles étoient mes conversations avec l'estimable Mlle de Beausange: ce caractère si digne de mon respect, le devint bientôt de ma jalousie. Je cessai presque de la voir, elle m'en fit de tendres reproches; je n'osai lui en avouer les motifs, ils étoient trop bas. Sa modestie ne lui permit pas de les deviner, mais elle fut la seule. Mlle de Beausange ne continuoit pas moins à me donner les preuves les plus marquées de son amitié. Vous avez, me dit-elle un jour, le plus charmant extérieur; la nature semble s'être plû à vous former; mais, mon amie, vous faites, ce me semble, trop d'état des talens agréables; la raison pour plaire, je le sais, a besoin que les graces l'embélliſſent. Ne seroit-il pas pru-

Digitized by Google

dent de croire ce qu'elle nous conseille, d'amasser *un trésor* pour l'avenir, & de chercher à plaire dans le tems où *ses graces* n'existent plus ? Mais je vous contrarie, & par conséquent je vous déplais. En effet, lui répondis je avec assez d'aigreur, n'ai-je pas de quoi être ennuyée de vos préceptes? Que fais-je donc qui doive vous choquer ? Je m'applique à la musique, à la danse, j'aime la parure, tout cela n'est il pas de mon âge? Voudriez-vous que je fusse tout le jour occupée à écouter les sermons de nos bonnes religieuses ? —Non, mais je voudrois qu'il y en eût une partie consacrée à la lecture ; vous connoîtriez par elle jusqu'où les passions peuvent porter les hommes ; vous les verriez quelquefois les élever au-dessus de l'humaine nature, plus souvent les abaisser au-dessous d'elle.... Nous en étions là, lorsqu'on vint avertir mon amie que son frère, arrivé depuis peu de son régiment, l'attendoit au parloir avec un autre jeune homme. Ces deniers mots la firent rougir & pâlir successivement. J'attribuai ces divers mouvemens au plaisir que causoit à Mlle de Beausange cette nouvelle ; elle m'engagea à l'accompagner dans cette visite, j'y consentis, non sans jeter les

yeux sur une glace pour voir si j'aurois lieu d'être contente de ma figure. Mais j'en fus bien punie; je n'y vis que la beauté de Mlle de Beausange.

Nous traversâmes la cour qui nous séparoit des parloirs, sans nous rien dire. Mon amie, appuyée sur mon bras, tremblioit; je ne sçai ce qui se passoit en moi; mais j'aurois été fâchée qu'on me parlât. Enfin nous arrivâmes. Mlle de Bausange me présenta son frère: elle lui dit, avec assez d'embarras, mon nom. Moi, j'étois restée immobile pour la première fois; je sentis un trouble dont j'ignorois la cause; je ne m'étois point apperçue que le jeune homme qui acompagnoit le frère de mon amie, & qu'on nommoit le Comte d'Orimont, s'étoit écarté après les premiers complimens, pour lui parler. Je ne vis que M. de Beausange; mes yeux, quoique baissés, n'en appercevoient pas moins que jamais la nature n'avoit mis tant de complaisance & de soins à former un être.

Après quelque tems de conversation, qui me parurent une minute, Mlle de Beausange se rapprocha de nous; la conversation devint générale; son frère la félicita de ce qu'il m'avoit pour compa-

Digitized by Google

gne ; elle répondit obligeamment qu'elle ſentoit tout ce que ma ſociété avoit d'agréable pour elle, elle ajouta qu'elle craignoit ſeulement que la ſienne n'eût pas les mêmes charmes pour moi ; elle avoit un ſon de voix ſi doux, ſi touchant ! Je ne l'entendis parler qu'avec dépit. Par je ne ſais quel motif, je levai les yeux ſur M. de Beauſange, & j'apperçus avec une ſatisfaction extrême qu'il me regardoit avec l'air du plus tendre intérêt. L'heure de ſe ſéparer arriva : il me demanda la permiſſion de me faire ſa cour quelquefois ; je ne ſçais ce que je lui répondis, mais mon cœur lui accorda ſa demande ; nous nous quittâmes, non ſans regrets ; la mélancolie de ma compagne parut avoir pris de nouvelles forces. Si nous avions gardé le ſilence en allant au parloir, nous fumes bien moins tentées de le rompre en le quittant. Mon amie prétexta une affaire pour reſter ſeule, je n'en fus pas fâchée ; j'aurois deſiré retourner chez moi, mais je n'étois pas auſſi libre que mon amie ; elle devoit ſa liberté bien moins à ſon âge qu'à ſa raiſon : je fus obligée de continuer les exercices de la claſſe qui me parurent auſſi longs que m'avoit paru courte l'heure que j'avois paſſée avec le frère

Digitized by Google

de mon amie. Le lendemain, j'allai savoir de ses nouvelles; je la trouvai dans sa chambre, la tête appuyée sur ses mains, fondant en larmes : sitôt qu'elle me vit, elles redoublèrent. Ah ! mon amie, me dit-elle, en m'embrassant, pardonnez-moi le mystère que je vous ai fait jusqu'à présent de mes foiblesses & de mon malheur, votre jeunesse est mon excuse; mais je ne puis plus me taire, je croirois offenser l'amitié, en vous cachant plus long tems mon funeste secret. Lisez, me dit-elle, en me présentant un papier, lisez mes fautes, & la tendresse de la plus digne des mères. Puisse mon exemple vous préserver des erreurs dans lesquelles je suis tombée! Je l'embrassai sans lui rien dire, & je lus ce qui suit.

Lettre de Mde de Beausange à sa fille.

« Quoi! ma fille, après les ordres les » plus exprès, le Comte d'Orimont ose » se présenter à votre grille, & vous osez » le recevoir! c'est donc là le fruit de dix-» sept ans de peines? ah! ma chère So-» phie, si je vous ai aimée, si je vous ai » donné les preuves les moins équivoques » de ma tendresse, écoutez la voix de la

Digitized by Google

» raiſon, voyez le péril où vous êtes;
» d'Orimont eſt un impoſteur; tout ce
» qu'il vous a dit de lui eſt faux, excepté
» ſa naiſſance, qu'il deshonore. Toutes
» ſes actions ont été un tiſſu d'horreur;
» il s'eſt avili par pluſieurs preuves de lâ-
» cheté; ſes vices ont porté le poignard
» dans le cœur de ſon malheureux père;
» ſa trop indulgente mère, victime de ſa
» foibleſſe, s'eſt vue dépouillée par ſon
» fils, & réduite à la plus affreuſe misère.
» Dans ce cruel état, elle déplore, mais inu-
» tilement, la mauvaiſe éducation qu'elle
» a donnée à ſon fils.... Voilà, ma
» chère Sophie, l'objet qui vous fait né-
» gliger votre mère & qui vous éloigne
» d'elle; vous, celui de ſes ſoins & de ſa
» complaiſance, avez-vous pu croire un
» inſtant, qu'un homme de qualité, ri-
» che, qui n'avoit beſoin, pour vous ob-
» tenir, que d'en faire la demande à vos
» parens, eût employé, s'il eut été ver-
» tueux, des voies auſſi baſſes? corrom-
» pre mes femmes, chercher à ſéduire
» une jeune perſonne pour la mettre au
» rang de ces viles créatures victimes
» de leurs foibleſſes, & de la corruption
» de leur ſéducteur. Mon enfant, je ne
» vous fait point de reproches; le ſenti-

Digitized by Google

» ment que vous éprouvez eſt dans la na-
» ture, il eſt pur comme le cœur qui l'a
» reçu; c'eſt votre choix que je condam-
» ne. Ma fille! ah ma fille! quand me di-
» rez vous? *Ma mère, je ſuis digne de*
» *vous embraſſer.* »

Quelle lettre! dis-je, à Mlle Beauſange; & quelle mère vous avez! hélas! oui, me dit-elle, & c'eſt cette mère ſi reſpectable & ſi tendre que j'offenſe; mais, c'en eſt fait, le mépris a fait place à l'amour; la playe eſt au fond de mon cœur, l'ingrat l'a déchiré, ce cœur, c'eſt à la raiſon à la fermer. Ma mère, dit-elle avec vivacité, je ſerai digne encore de vous donner ce nom. Ecoutez, mon amie, mon frère vient aujourd'hui, vôyez-le pour moi; dites-lui que j'ai pris la réſolution inébranlable de renoncer au Comte d'Orimont, que mes yeux ne fixeront jamais les ſiens.

J'admirai au fond de mon cœur le généreux courage de mon amie, je ſentis qu'à ſa place j'euſſe été bien moins raiſonnable qu'elle. Pendant pluſieurs jours je jouis du plaiſir de voir M. de Beauſange. Sa ſœur, après quelques inſtances, conſentit à m'accompagner; nos entretiens

Digitized by Google

devenoient chaque jour plus intéreſſans; le frère de Mlle de Beauſange joignoit à un eſprit cultivé, une ame auſſi ſenſible qu'elle étoit belle. Naturellement mélancolique, ſon caractère étoit porté à la tendreſſe. Il chantoit comme un ange; ſes ſons étoient auſſi doux que ſes yeux; il m'accompagnoit ſouvent; il paroiſſoit ſe plaire à m'entendre; nos entretiens finiſſoient toujours trop tôt pour tous trois. Jamais ſa bouche ne m'avoit dit, je vous aime; mais qu'il m'avoit été facile de le deviner! ſon reſpect timide & tendre étoit ce qui m'en avoit mieux inſtruite. Un ſoir il nous dit qu'il partoit pour la Terre de ſa mère; qu'il y reſteroit quelque tems; que pour ſe conſoler d'une abſence qui l'ennuyeroit beaucoup, il écriroit à ſa ſœur, & qu'il me prioit de permettre qu'il s'informât de mes nouvelles. Il lui recommanda, comme il le faiſoit ſouvent, de s'occuper à la lecture; c'étoit, diſoit-il, la nourriture de l'ame; par elle nous apprenons à penſer.

J'avois quelquefois, d'après ſes conſeils, voulu lire les auteurs qu'il m'avoit prêtés; mais mon peu d'habitude à m'en occuper, me les rendoit très-ennuyeux; d'ailleurs, toute occupée de M. de Beau-

Digitized by Google

ſange, je ne voyois que lui; ſon image étoit la ſeule choſe qui ſe préſentoit à mon eſprit.

Nous fumes cinq jours ſans entendre parler de lui; pendant ce tems je négligeai tous mes exercices, tout.... juſqu'à ma toilette, qui faiſoit ordinairement ma plus grave & ma ſeule occupation. Enfin le ſixième au matin, mon amie entra dans ma chambre, une lettre à la main. Comment ſe porte-t-il, lui demandai-je, avec précipitation? Il ne ſe portera bien, répondit-elle en ſouriant, qu'après votre réponſe; & ſans me donner le tems de répondre, elle me lut ce qui ſuit.

Lettre de M. de Beauſange à ſa ſœur.

« Vous connoiſſez l'amour, ma chère » ſœur, vous excuſerez aiſément ma paſ» ſion; la plus auſtère vertu, vous le ſa» vez, réſiſte à peine à ſes charmes; ceux » de Mlle de Verneuil ont fait ſur moi la » plus vive impreſſion. J'en ai fait l'aveu » à ma mère & à celle de votre aimable » amie: toutes deux m'ont permis d'aſ» pirer à ſa main; mais comme ſon cœur » eſt pour moi le don le plus précieux, je » la ſupplie de me dire, avec la candeur » de ſon âge & la ſincérité d'une ame

Digitized by Google

» honnête, si elle partage mes vœux ; je » vais lui donner une preuve de ma sin- » cérité ; qu'elle daigne m'imiter.

» J'ai vingt-six ans, il y en a huit que » je suis dans le monde ; les femmes ont » été l'objet de mon amusement, aucunes » ne m'avoient fixé, jusqu'au moment où » je vis Mlle de Verneuil. Pour la premiè- » re fois, je sentis que l'amour est une » passion impérieuse à qui rien ne résiste, » qui peut être le germe des plus grandes » vertus, & pourroit l'être des plus grands » vices, s'il étoit possible de s'attacher à » un objet mépriſable. Le lien que je de- » sire former avec votre amie, me paroît » le plus respectable & le plus saint des » engagemens : être occupé de ma fem- » me ; l'adorer, servir ma patrie, parta- » ger mon cœur entre ces deux objets ; » être de moitié avec elle pour les soins » paternels, voilà mes projets. Mlle de » Verneuil se sent-elle assez de force pour » partager ma façon de penser ? Voudroit- » elle n'avoir d'admirateur de ses vertus, » que son mari ? Si elle accepte mes pro- » positions, je suis à ses pieds dans deux » jours ; si au contraire, elle me refuse, » j'irai loin d'elle déplorer mon malheur, » & l'adorer en secret.

» Cette lettre, ma chère sœur, vous

Digitized by Google

» paroîtra, sans doute, d'un genre singu-
» lier : ce n'est point à l'esclave de vou-
» loir imposer des loix à sa souveraine ;
» je sens que vous pouvez avoir raison ;
» mais je ne puis voiler un instant ma
» façon de penser, sur-tout à l'objet que
» j'adore. Répétez, à votre aimable amie,
» ma soumission à ses ordres, quelques
» rigoureux qu'ils puissent être, &c.

Cette lettre me jeta dans la plus grande surprise ; mes yeux étoient fixés sur elle, sans avoir la force de les en détacher. Comment, me dit Mlle de Beausange, dois-je expliquer votre silence ? Seroit-il l'arrêt de mon frère, ou l'aveu de vos bontés pour lui ? Que dois-je écrire ? Répondez avec sincérité ? Croyez que s'il est possible d'être plus galant que M. de Beausange, il ne l'est pas d'aimer davantage. —Marquez à votre frère que la volonté de ma mère sera toujours la mienne. Mlle de Beausange m'embrassa tendrement ; je craignois, me dit cette aimable fille, que vous ne fussiez un peu alarmée des principes sévères de M. de Beausange ; j'avois craint que son goût pour la retraite n'eût de quoi vous déplaire ; votre acquiescement à ses vœux me fait presque oublier mes malheurs.

J'irai bientôt préſenter à ma mère une ſeconde fille, & porter à ſes pieds mon repentir. —Vous allez bien vîte. —Pourquoi, ma chère, retarder la ſatisfaction de nos deux familles? le bonheur de mon frère & le vôtre, ſans doute. Je rougis un peu, & pour toute réponſe, je lui demandai la permiſſion de me retirer. J'allai au jardin rêver à ce que je venois de lire. Quels plaiſirs ſe préſentèrent à mon imagination! quel flateur avenir! le genre de vie que me propoſoit M. de Beauſange ne m'effrayoit point. Une jolie femme, me diſois-je, eſt toujours maîtreſſe de changer à ſon gré les goûts de ſon mari; d'ailleurs, j'étois bien réſolue de ſuivre toujours les miens, quoiqu'il pût arriver. Je formai l'extravagante réſolution d'éclipſer, par mes travers, toutes les femmes *du jour*.... A peine deux jours s'étoient écoulés, depuis la réponſe de Mlle de Beauſange, que nos deux mères vinrent nous prendre. Je trouvai la mienne moins froide & moins jolie; trois ans s'étoient paſſés depuis mon entrée au couvent, & depuis ce tems, je ne l'avois point vue.

Mde de Beauſange reçut, avec le plus grand attendriſſement, le repentir de ſa fille; leurs larmes ſe mêlèrent, & tout

fut oublié. Mon amie fut, on ne peut pas plus, regrettée de tout ce qui composoit le couvent; pour moi je n'en reçus que des politesses froides, que je remasquai peu.

A peine avions-nous fait une lieue que nous apperçumes M. de Beausange accompagné du Chevalier de Vierville, jeune homme dont l'extérieur étoit très-séduisant. Je souhaitai qu'il pût faire oublier à ma compagne ses premiers malheurs. Je n'imaginois pas alors ceux qu'il me causeroit un jour. Nous arrivâmes à Dannevelle, château appartenant à ma mère. Trois semaines après, mon mariage y fut célébré. J'étois la moins satisfaite de tout ce qui m'environnoit; j'avois espéré d'être mariée à Paris; je m'étois flatée d'y étaler un faste auquel j'attachois le bonheur; ma parure, dont je m'étois fort occupée, n'étoit point telle que je l'aurois voulu, mon mari y avoit présidé; elle étoit d'une élégante simplicité, chose qui me déplaisoit beaucoup; point d'or dans mes habits, presque point de diamans. La parure, trop riche & trop recherchée, me disoit-il souvent, nuit à la beauté; chaque ornement dont on veut vous parer semble diminuer la vêtre, ou au moins la voiler à mes yeux. Tout ce

Digitized by Google

qu'il me disoit là-dessus m'impatientoit fort; mais ce qui me déplaisoit davantage, c'est que je n'appercevois jamais en lui ces transports que j'avois souvent vus dans les héros de roman, dont ma petite cervelle étoit encore remplie. Il étoit tendre, empressé, mais sans emportement; il donnoit la moitié de son tems à l'amour, & l'autre aux malheureux. Il partageoit cette dernière occupation avec Mlle de Beausange, tandis que ma mère & moi, faisions la nôtre de plaire à toute la jeunesse du canton.

Mon mari me proposoit quelquefois de lire avec lui. J'écoutois un instant par complaisance; mais des marques d'ennui éclatoient bientôt, & lui faisoient assez appercevoir le peu de plaisir que je prenois à l'entendre.

Enfin l'instant de quitter la campagne arriva; nous retournames à Paris, à ma grande satisfaction. Ma mère resta à sa campagne, où elle se proposoit de passer l'hiver. Mde de Beausange & sa fille allèrent à l'abbaye de N. . . . Pour nous, nous prîmes notre maison. Mon mari m'en confia les rênes, & jamais il ne fit plus mal. Je n'avois pas la plus légère idée de l'économie; je croiois même qu'il eût été bas à une femme comme moi, de

Digitized by Google

s'en occuper. Me lever à midi, recevoir des petits-maîtres à ma toilette, passer delà dans un cercle, parler des réputations, *les déchirer*, tourner en ridicule les personnes attachées à la vertu, aller delà au spectacle, puis un petit souper, rentrer fort tard, gronder mes femmes, c'étoient là mes utiles & louables occupations. A peine voyois je M. de Beaufange. C'est donc là, me dit-il un jour, avec une extrême douceur, la vie que vous aimiez? Etoit-ce là ce que vous m'aviez promis? Ah! me dit il, en me regardant tendrement, quel retour vous donnez aux sentimens les plus vifs & les plus tendres! —Vous, des sentimens vifs? jamais. —Ah! mon amie, que vous connoissez mal le véritable amour! vous ignorez que l'amant délicat cache quelquefois la moitié de ce qu'il sent.... Je ne vous montre pas tout les feux dont je suis embrasé. Ecoutez, ma femme, écoutez pour la dernière fois les conseils de l'amitié & les résolutions de l'amour. Vous croyez, dans ce moment, qu'on ne peut être heureux loin du grand monde & du tourbillon qui vous environne, vous croiez que ce monde, qui vous suit avec tant d'empressement, vous

Digitized by Google

ſourira toujours; non, mon amie, tout corrompu qu'il eſt, il ne pardonne rien, même à la jeuneſſe & à la beauté; les hommes, adorateurs de vos charmes dans ce moment, bientôt mépriſeront vos mœurs, ou du moins l'apparence; vous regretterez alors, mais trop tard, d'avoir ſuivi ce genre de vie, de ne lui avoir pas préféré celui qui auroit pu rendre heureux votre mari; vous pleurerez d'avoir pu un inſtant oublier vos devoirs; ils vous paroîtroient bien doux ſi vous ſaviez aimer. Eh quoi! lui dis je, avec humeur, voulez-vous, Monſieur, que je vive comme un femme de ſoixante ans, dans un triſte château; que je fuïe la ſociété à qui je plais? Non, Monſieur, ce n'eſt point mon projet. —Et qui vous dit de l'abandonner? Ne peut-on concilier les plaiſirs honnêtes & ceux que procure une douce ſenſibilité? Si vous m'aimiez comme je vous aime, vous oublieriez bientôt de trompeurs amuſemens, & vous feriez le bonheur du ſeul être qui ſache vous aimer... Je ne ſais de quel ton il prononça ces derniers mots, mais ils me pénétrèrent. Ah! lui dis-je, en l'embraſſant, oubliez mes torts; que ma jeuneſſe me ſerve d'excuſe auprès de vous. Je vous aime

uniquement, mon cher de Beauſange. — Vous m'aimez, & je me plains ! c'eſt à moi à expier à vos pieds mon offenſe; les marques de la plus vive tendreſſe ſuccédèrent à cette converſation. Deux mois s'écoulèrent dans la plus tendre union; j'avois renoncé à cette ſociété qui, en ſi peu de tems, avoit fait de moi une femme à la mode, c'eſt-à-dire, un être aſſez mépriſable. J'allois voir ſouvent Mde & Mlle de Beauſange; l'une & l'autre étoient pour moi des exemples bien touchans d'honnêteté & de vertu. Mon mari paroiſſoit enchanté de ma conduite; chaque inſtant ſembloit augmenter ſa tendreſſe; il ne ceſſoit de m'en donner de nouvelles preuves; il fuyoit tous les amuſemens frivoles qui occupent la majeure partie des jeunes gens; il bornoit tous les ſiens à m'inſtruire & à me plaire : mes plus legers deſirs étoient des loix pour lui. Tel étoit l'être charmant & vertueux auquel le Ciel m'avoit unie; je le méritois bien peu.

Les incommodités que j'éprouvois depuis quelque tems, ne laiſſèrent pas de doute ſur leur cauſe; je ſentis que j'étois groſſe. Cette nouvelle enchanta mon mari, il redoubla de ſoins auprès de moi; il ne ſe rebutoit point de l'humeur que m'occaſionnoient les indiſpoſitions inſé-

Digitized by Google

parables de cet état. Il parloit avec enchantement du bonheur d'être père. Tu ne seras point mère à demi, me disoit-il; ton lait & mes soins conserveront à notre enfant la vie qu'il a reçue de nous; qui l'aimera mieux de nous deux? ce sera moi. Il sera l'image chérie de sa mère; il aura mon cœur pour l'aimer. Dans ce moment, ma tendresse répondoit à celle de mon mari, & mes vœux aux siens. Mais comment compter sur une femme sans principes, dont l'éducation n'a servi qu'à corrompre les vertus naturelles & à lui inspirer les plus fausses maximes?

Le devoir (cruel quelquefois) rappella mon mari à son régiment. Je ne peindrai point sa douleur, elle fut extrême, malgré tout le soin qu'il prenoit à me la cacher. Cent fois il s'arracha de mes bras pour s'y précipiter de nouveau. Il partit enfin, en me récommandant de lui conserver les deux objets qui pouvoient seuls lui faire aimer la vie. Les premiers momens de son absence me furent insupportables; ma grossesse, qui étoit fort avancée, me causoit des incommodités trop fréquentes pour que je pusse aller chercher la société. Bientôt le départ de mon mari me la ramena. Le jeune Chevalier de Vierville me quittoit peu; il étoit complaisant,

Digitized by Google

gai, attentif. Insensiblement je m'accoutumai à le voir. Dès lors je pensai moins à mon mari. Il m'écrivoit à tous momens; la passion la plus vive se peignoit dans ses lettres; j'y répondois; d'abord mes expressions venoient plus vîte que je ne le desirois, bientôt je n'en trouvai plus. C'étoit pour moi un ouvrage pénible que de lui écrire. Le Chevalier me faisoit très-souvent l'éloge de mon mari, mais d'une manière dangereuse pour ce dernier. Beausange vous aime, me disoit-il, mais il est trop exigeant; il veut qu'à votre âge vous soiez un Caton; mais de bonne foi, est-ce là le rôle de la beauté? Il veut, par exemple, que pour suivre le système de Jean Jacques, vous nourrissiez l'enfant dont vous serez bientôt mère, mais mon ami oublie que rien ne gâte davantage une jolie femme. — Vraiment, je le sais bien. —Et pourquoi ne lui pas désobéir sur cet article? C'est un prodigue dont il faut conserver le bien malgré lui. Ah! s'il connoissoit, comme moi, le prix de tant de charmes, il en seroit plus avare. Mais croiez, Madame, que quelque tendre que puisse être un mari, c'en est toujours un; le vôtre vous aime, une autre vous adoreroit. . . . .

Digitized by Google

J'écoutois, avec un plaisir infini, le discours du Chevalier, & je ne mis que trop en pratique ses dangereuses maximes.

Le tems arriva enfin, où je devois donner un enfant à M. de Beausange. J'accouchai d'une fille. Cet événement se passa le plus heureusement du monde; ma belle-mère ne me quitta point. Je lui fis part de ma répugnance à nourrir, elle se prêta à ma foiblesse; une nourrice me fut amenée, & se chargea de ce soin.

Mon mari, instruit de mon heureux accouchement, m'en témoigna la joie la plus vive. Il adressoit à moi & à mon enfant, les choses les plus tendres; mais le tems où j'aurois pu y être sensible étoit passé.

Dès que la décence le permit, le Chevalier se présenta chez moi; il devint plus empressé. Chaque jour il me donnoit de nouvelles fêtes, me conduisoit dans les cercles les plus brillans; me parloit sans cesse à l'oreille; vantoit mes charmes; applaudissoit aux ridicules que je me donnois, & par-là les augmentoit. C'est ainsi que le Chevalier traitoit l'amitié. Mon mari, toujours le même, me marquoit que la seule consolation qu'il goûtât loin

Digitized by Google

de moi, étoit de remplir ſes devoirs pour s'en rendre plus digne. Tranquile ſur ma conduite, ſa belle ame ne lui permettoit pas de former des ſoupçons ſur ſa femme & ſon ami.

Dix-huit mois ſe paſsèrent ainſi. Ma fille venoit à merveille. Lorſque ſon père arriva, je ne l'attendois point: il me trouva au milieu d'un cercle brillant; le Chevalier étoit à mes côtés, où, ſuivant ſa louable coutume, il me débitoit *ces jolies impertinences* avec leſquelles on fait tourner la tête à toutes les femmes.

Mon mari ne m'apperçut pas plutôt, qu'il ſe précipita à mon col, ſans faire attention à tout ce qui m'environnoit. Je te revois enfin, oh! ma femme! oh! mon amie, me dit-il, quels ſiécles ſe ſont écoulés depuis le moment où, pour la dernière fois, tes bras preſsèrent les miens! Où eſt notre enfant? D'où vient n'eſt-il pas près de toi?.. Après ce peu de mots, auxquels ma ſurpriſe m'empêcha de répondre, & qui étoient interrompus par ſes larmes, appercevant le Chevalier, il courut à lui, l'embraſſa, & lui demanda pardon, ainſi qu'à la ſociété, de n'avoir vu que moi dans cet inſtant. Ma fille lui fut amenée. Il l'accabla de careſſes. Je l'avoûrai, à ma honte, je fus inſenſible à tout

Digitized by Google

ce que je voyois; le Chevalier m'avoit tourné la tête. Le soir annonça à mon mari ce qu'il devoit espérer de l'avenir : j'étois engagée à souper en ville; je suivis mon premier plan; je montrai à M. de Beaufange son appartement, il ne répondit pas un mot. Sans faire attention à la douleur & à la surprise qu'il devoit éprouver, je pris la main du Chevalier, & je volai où le plaisir m'attendoit. Le tems d'éprouver des remords n'étoit pas arrivé; je ne connoissois pas encore ce triste & salutaire sentiment d'un ame foible, mais honnête. J'idolâtrois le Chevalier, cet homme barbare qui m'avoit ôté l'innocence & l'honneur. Hélas ! je ne réfléchissois pas alors que l'amant le plus tendre & le plus délicat peut à peine dédommager l'objet qu'il aime des biens dont il le prive.

Le lendemain de l'arrivée de M. de Beaufange, dès le matin, il se présenta chez moi d'un air assez libre; du ton le plus honnête, il me dit : « Les tems sont » changés, Madame, je ne vous en fais » point de reproches; si un de nous deux » a tort, c'est moi, sans doute; j'aurois dû » mieux lire dans votre ame, & juger des » suites que devoit avoir l'éducation que » vous avez reçue : mon amour doit ces-

Digitized by Google

» ſer avec mon eſtime ; mais l'intérêt que
» vous m'avez inſpiré ne ſauroit s'affoi-
» blir. Je ſais, me dit-il, que le jeu & les
» autres dépenſes que vous avez cru de-
» voir faire, ont altéré votre fortune ; je
» vous offre mes ſecours dans ce moment ;
» je vous fais 25000 livres de rente, &
» je me charge d'acquitter vos dettes. A
» l'égard de ma fille, je vous la demande,
» Madame. Livrée à la plus grande diſſi-
» pation, vos ſoins ne pourroient pas veil-
» ler à ſon éducation. Confiez-la à un père
» qui l'aime & qui conſacre ſa vie à le lui
» prouver. Puiſſe l'éducation que je lui
» donnerai, la preſerver des dangers qui
» attaquent l'innocence ! puiſſe ſa mére
» ſe reſſouvenir quelquefois d'un mari
» dont le plus grand malheur eſt de ne
» pouvoir plus eſtimer ſa femme ! » Sans attendre ma réponſe, il partit. Il auroit pu parler long tems encore ſans que je fuſſe tentée de lui répondre. Tel eſt l'aſcendant de la vertu ſur le vice. Je n'aimois plus M. de Beauſange ; mais il m'inſpiroit un reſpect qu'il m'eût été difficile de vaincre.

Le Chevalier arriva quelque tems après ; il me trouva plongée dans la plus grande rêverie. Quel voile obſcurcit vos attraits, me dit-il, en m'abordant ? Je lui

Digitized by Google

racontai alors ce qui venoit de se passer entre le Comte & moi. —Quoi ! c'est là ce qui vous afflige (en riant démesurément.) Je vous trouve, en effet, fort à plaindre ; un mari assez complaisant pour laisser sa femme indépendante au printems de son âge ; qui veut bien lui donner une fortune honnête ; la débarasser d'une fille qui, dans quelques années, lui deviendroit fort à charge, voilà, en vérité, ce qui s'appelle être née sous une malheureuse étoile ! Je suis tenté de pleurer avec vous ; . . . N'êtes-vous pas honteuse de faire ainsi l'enfant ? Laissez partir le pauvre Comte, & jouissez du bonheur que le Ciel vous envoie. Je viens vous proposer une partie de bal, il faut y paroître plus brillante que jamais. — La décence me permet elle ? —Quel langage gothique ? la décence ! . . . A propos, avez-vous jeté un coup d'œil sur la brochure que je vous ai apportée ? . . Et le nouvel opéra ? Comment l'avez-vous trouvé ? il est délicieux. Tandis qu'il parloit, ma fille entra. Sa gouvernante me l'amenoit pour me faire ses adieux. C'étoit M. de Beausange en mignature, son air de douceur : mon cœur se serra en l'embrassant ; mais le dangereux Chevalier éloigna bientôt de moi cet intéressant

Digitized by Google

ſant objet; &, par un perſiflage continuel, il me rendit preſque honteuſe de l'inſtant de ſenſibilité que j'avois éprouvé.

A mon retour du bal, je trouvai toute ma maiſon en larmes. Le départ du Comte & de ma fille avoit cauſé cette douleur. Pour moi je n'en fus pas fort touchée. Six ans ſe paſsèrent dans les plaiſirs les plus vifs. Ma toilette, le jeu & la galanterie étoient mes occupations journalières. La penſion que me faiſoit mon mari ne ſuffiſoit pas à la moitié de ma dépenſe. Le Chevalier avoit épuiſé ma bourſe: je puiſai dans celle d'un autre; mais il ne me reſta bientôt plus de reſſource.

Depuis le départ de M. de Beauſange je n'avois reçu aucune de ſes nouvelles, lorſqu'un matin on m'annonça un de ſes gens. La phyſionomie de cet homme fut pour moi l'augure du plus triſte événement. Il me préſenta une lettre: voici ce qu'elle contenoit.

Lettre du Comte de Beauſange à ſa femme.

« Je meurs, Madame, & vous l'avez » voulu; c'eſt ſans regret que j'abandon- » ne la vie, puiſqu'elle ne peut plus vous

Digitized by Google

» être consacrée. Je vais dans le sein d'un » Père : puissé-je obtenir de lui qu'il » daigne vous éclairer & pardonner les » erreurs d'une jeunesse imprudente!... » Adieu, Madame, vous, qui me futes » bien chère, & qui dans ces derniers » instans me l'êtes peut-être encore. Je ne » vous recommande point ma fille, je vais » la mettre entre les mains de ma mère ; sa » vue seroit un reproche continuel pour » vous.... Adieu, encore une fois, vous » qui pouviez être l'auteur de ma féli- » cité, & qui le futes de mes peines. »

Cette lettre me jeta dans un trouble extrême : je demandai avec empressement des nouvelles de mon mari ; le domestique m'apprit, en sanglotant, que son maître n'étoit plus. Je ne sais quelle révolution j'éprouvai ; je sentis un déchirement affreux. J'étois restée immobile, sans avoir la force de prononcer un mot. Le Chevalier entra dans ce moment, il me trouva accablée de douleur ; il m'en demanda la cause. Sans lui répondre, je lui fis signe de lire la lettre ; il ne fut point déconcerté de cette nouvelle. Il voulut me vanter les avantages d'une jeune veuve, &c. &c. Je l'interrompis avec fureur. Allez, monstre, lui dis-je, puisse mon exemple

apprendre aux femmes auſſi foibles que moi, que l'illuſion n'a qu'un tems; que ſon voile tombe; qu'il ne reſte qu'un vide effrayant, & le déſeſpoir d'avoir été ſéduite par un homme vil qui ne reſpecte ni les droits de l'amitié, ni ceux de l'amour & de la vertu! Puiſſent, vous & vos ſemblables, expier vos crimes dans les tourmens les plus affreux!.. Le Chevalier ſortit ſans me répondre. Je tombai dans un état de ſtupidité duquel on vint me tirer, en m'apprenant que la juſtice alloit faire les formalités ordinaires. On m'apprit bientôt qu'il ne me reſtoit rien de ma fortune. Mes gens, que j'avois traités en eſclaves, m'abandonnèrent. Perſonne, dans le monde, ne s'intéreſſoit à moi. J'allai me jeter aux pieds de Mde de Beauſange que depuis long-tems je ne voyois plus. Je la ſuppliai de permettre que je reſtaſſe avec elle. Cette mère déſolée y conſentit; elle ne me fit aucun reproche. Je vis ma fille, je la baignai de mes pleurs. Cet intéreſſant enfant pleuroit auſſi, nommoit ſon père & me le demandoit. Mde de Beauſange ne ſurvécut pas long-tems à ſon fils. Elle me recommanda à ſa fille, ainſi que ma malheureuſe enfant. Elle expira dans nos bras avec des ſentimens dignes d'être admirés.

Digitized by Google

Ma belle-sœur, quoiqu'absorbée dans la douleur, n'en étoit ni moins douce ni moins égale. Pour moi, qui n'avois que trop mérité celle que je ressentois; je n'en étois pas moins impatientée contre le sort: aujourd'hui même que le tems & les réflexions auroient dû me changer, je suis la même. Le désespoir & les remords ont pris la place de mes beaux jours; l'humeur & l'ennui finiront ma vie. Il est trop vrai, nos premières habitudes & nos premiers goûts nous suivent jusqu'au tombeau. Envain veut-on se corriger lorsqu'on n'est plus enfant: il n'est plus tems. Il faudroit une vertu supérieure à l'humanité pour y parvenir. Ma fille, élevée par une tante sage autant qu'elle est éclairée & douée par la nature du plus heureux caractère, est aujourd'hui ma consolation & mon exemple. Ma mère, dont le Ciel a conservé les jours assez long-tems pour voir les fruits funestes de sa négligence à former mon cœur à la vertu, a pleuré ses fautes & les miennes. Il étoit trop tard. Hélas! j'attends, non sans impatience, que le Ciel termine ma vie, & par-là mette fin à mes peines.

Par Mde de Laisse, auteur de l'Orgueilleux corrigé par l'amour.

Digitized by Google

Le Philosophe Cultivateur.
Ode.

Heureux le poſſeſſeur d'un antique héritage,
Qui, jaloux d'y fixer ſes ſoins induſtrieux,
N'étend point au-delà d'un modique appanage
Ses vœux ambitieux!

Qui de nous, juſtes dieux! ſouillé d'ingratitude,
Oſeroit déprimer la culture des champs?
Et du plus grand des arts dédaigneroit l'étude
Si cher aux premiers tems?

Quelle gloire t'eſt due, art de l'Agriculture!
Dès que chez les mortels tu fus mis en honneur,
Tes eſſais merveilleux, dictés par la nature,
Fondèrent leur bonheur.

A l'abri des remords, au ſein de l'innocence,
Sous les loix de cet art, hélas, trop peu connu,
En quel calme profond, ſage Karagramance,
Le ſort t'a maintenu?

Que ſon nom, à ma voix, inſpire d'harmonie!
Ma bouche va parler le langage des dieux,
Sur des aîles de feu je ſens que mon génie
S'élance juſqu'aux cieux.

Digitized by Google

Seconde mes transports, ô fille de Cybelle !
Je célèbre un héros fidèle à ton appui ;
Anime mes accens, bienfaisante immortelle,
Rends-les dignes de lui.

Dieux ! quel air de grandeur éclate en sa vieillesse !
Respecté par les ans, son front majestueux
Ne paroît point flétri par la sombre tristesse
D'aucun sillon hideux.

Telle on nous peint Minerve auprès de Télémaque,
Lorsqu'ayant résolu de guider son essor,
Elle daigna le suivre à son départ d'Ithaque,
Sous le nom de Mentor.

A peine il atteignoit son quatrième lustre,
Que déjà, plein d'ardeur pour les drapeaux de Mars,
Il vola, soutenu d'une valeur illustre,
Sur les pas de Villars.

O Champ de Malplaquet ! que d'augustes victimes
Soumit à Nemésis ton théâtre sanglant ?
Peuples, il fut sans doute aiguisé par vos crimes
Son glaive étincelant.

Préservant ce guerrier, Ciel ! témoin de nos larmes,

Digitized by Google

Ah! nous raviras-tu le chef de nos héros?
Non, Villars sort vainqueur pour l'honneur de nos armes
Des efforts d'Atropos.

Que d'exploits glorieux indemnisant la France
Du trouble où la jeté le danger de ses jours,
Vont enfin, dans les cœurs, de la douce espérance,
Ramener le secours!

Jour fameux de Denain où le dieu de la guerre
Nous rendit triomphans d'orgueilleux ennemis;
C'est toi qui, balançant les destins de la terre,
Sçus ranimer les lys.

De rapides succès quelle vaste carrière
L'honneur d'un si grand jour ouvre à nos étendarts,
Indignez trop longtems de rester en arrière
Sous de foibles remparts!

O toi! dont j'entreprends de publier la gloire,
Qui pourroit t'envier ta part en ces lauriers!
Nos fastes immortels transmettront la mémoire
De tes hauts faits guerriers.

Mais loin de leur recit un Dieu puissant m'entraîne,
De l'horreur des combats il détourne mes yeux,
Et repousse du mont qu'enferme l'Hypocrêne
Leur aspect odieux.

Digitized by Google

Des jours heureux d'Aſtrée une naïve image
T'offre, dieu du Permeſſe, un ſpectacle plus doux,
Qu'il eſt flatteur de voir les traits du premier âge
Revivre parmi nous!

Dès qu'aux vœux des mortels, de la fière Bellone
Thémis foulant aux pieds le glaive deſtructeur,
Eut, de ſon ſceau divin, affermi la couronne
De Philippe vainqueur;

A fonder déſormais la publique allégreſſe
Mon héros philoſophe éleva ſes deſirs.
Que l'ame, en ces élans de ſuprême ſageſſe,
Goûte de vrais plaiſirs!

Au ſein de la contrée où ſerpente la Rance (1),
Sans doute un dieu propice à ſes triſtes cenſiers,
Sur l'aîle de la paix rendit Karagramance
A ſes humbles foyers.

En cet art, qu'aux mortels enſeignoit Triptolême,
Ardent à s'y livrer, quels furent ſes progrès!
O Cérès tu daignas lui révéler toi-même
Tes plus profonds ſecrets.

A ſes yeux affligés la campagne ſtérile (2)

(1) Rivière de la Baſſe-Bretagne.

(2) « On ne cultive (en Bretagne) au plus que

Digitized by Google

N'offroit que des troupeaux épars & languiſſans, (1)

» le tiers des terres qui pourroient être miſes en » valeur. » Voyez l'ouvrage qui a pour titre, *Corps d'obſervations de la Société d'agriculture, du commerce & des arts, établie par les Etats de Bretagne*, page 6.

Cette culture s'étend chaque jour de proche en proche à la faveur du goût pour l'agriculture que les Etats de cette province ont ſçu y exciter par divers genres d'encouragement, & ſingulièrement par l'établiſſement de la ſociété d'agriculture, du commerce & des arts, dont la ſtabilité eſt due aux lettres-patentes accordées, par Sa Majeſté, dans les termes les plus flateurs, au mois de Janvier 1762.

« Les Etats de Bretagne (dit M. Pattullo) vien- » nent de faire un établiſſement d'un genre ſupé- » rieur à ces aſſociations particulières, capable de » changer la face de cette province, & peut-être » de tout le royaume, ſoit qu'il s'y en faſſe de » ſemblable, à ſon exemple, ou qu'on y profite » des lumières qu'on en verra infailliblement ſor- » tir. Il ne ſe peut rien voir de plus ſage & de » mieux concerté que les délibérations qui en ont » été publiées juſqu'à préſent, rien de plus digne » du corps d'élite à qui la Province remet ſa voix » & ſa bourſe pour en diſpoſer à la gloire & proſ- » périté publique. »

Voyez l'ouvrage intitulé, *Eſſai ſur l'amélioration des terres*, pag. 268 & 269.

(1) « On ſe plaint par-tout, & avec raiſon, de

Digitized by Google

Qui fatiguoient ſans ceſſe écho dans cet aſyle,
De leurs cris impuiſſans.

Suivant, de ſes ayeux, la trace infortunée, (1)
Le colon diſputoit, pour fruit de ſes travaux,
Le ſoutien d'une vie au beſoin condamnée,
Aux plus vils animaux.

Au reſte des humains la nature indulgente
Paroiſſoit en ces lieux ne chérir que leurs pleurs:
Inſenſez! qui vouloient d'une main négligente (2)
Lui ravir ſes faveurs.

» manquer d'engrais; c'eſt en diminuer la ſomme » que de laiſſer vaguer les beſtiaux dans des lan- » des & dans des pâtures. Ils y dépériſſent, faute » de ſubſiſtance. »

Voyez *le Corps d'obſervations*, page 77.

(1) « On ſçait aſſez combien les coutumes & » les préjugés divers dont le peuple eſt imbu, ſont » difficiles à détruire..... Tels ſont dans tous les » pays les préjugés des laboureurs contre toute » nouvelle culture; quelque évidens, quelque » démontrés que puiſſent leur être ſes avantages » ſur l'ancienne, jamais ils ne ſe réſoudront d'eux- » mêmes à en changer, par la raiſon que leurs pè- » res ne faiſoient pas autrement qu'eux. »

Voyez l'*Eſſai ſur l'amélioration des terres*, p. 205 & 206.

(2) « Les mauvaiſes pratiques d'agriculture, » moins dangereuſes que la nonchalance du cul- » tivateur, & la nonchalance moins deſtructive

Digitized by Google

Que vois-je? quel mortel ami de ſa patrie,
Se dévouant entier à ſa félicité,
Vient y porter l'éclat, par ſa noble induſtrie,
De la proſpérité.

A peine l'Orient, au lever de l'aurore,
Etincele de feux avant-coureurs du jour,
Et dès que du ſoleil les doux parfums de Flore
Annoncent le retour;

Miniſtre de Cérès, déjà Karagramance,
Accoutumant au joug quatre dociles bœufs, (1)

» que la pauvreté, ont d'abord préſenté, & préſen-
» teront, ſans doute, pendant long-tems des obſ-
» ſtacles difficiles à vaincre. »

Voyez *le Corps d'obſervations*, page 8.

(1) « Si je n'ai employé que des chevaux dans
» le plan des travaux que je propoſe, ce n'eſt pas
» que je préfère leur uſage à celui des bœufs... Si
» j'avois donc à donner la préférence, ce ſeroit au
» labour des bœufs. »

Voyez l'*Eſſai ſur l'amélioration des terres*, pag. 150 & 152.

M. Duhamel du Monceau, d'accord ſur ce point avec M. Pattullo, s'explique en ces termes ſur l'avantage du ſervice des bœufs.

« Le bœuf, plus fort que tous les animaux dont
» je viens de parler, eſt propre à faire de profonds
» labours. Il ſe paſſe d'être panſé & étrillé; ſa
» nourriture eſt peu coûteuſe; ſes harnois ſont ſi
» ſimples, qu'ils ne coûtent preſque rien; il éprou-

Digitized by Google

Livre au tranchant du ſoc la nuiſible abondance
De ces champs malheureux.

Leur ſein que dévoroient les ronces, les épines,
Devient libre à jamais de leurs poiſons mortels,
Et le feu, par ſes ſoins conſumant leurs racines,
L'engraiſſe de leurs ſels. (1)

» ve rarement des maladies, à moins qu'on ne » l'excède de travail; il vit aſſez long tems, & » quand par maladie, ou par quelque accident, il » devient incapable de travailler à la terre, on » l'engraiſſe, & on le vend plus cher qu'on ne l'a» voit acheté jeune. »

Voyez *les Élémens d'agriculture*, livre 2, chap. 2, page 128.

(1) MM. Duhamel & Pattullo s'accordent auſſi tous deux ſur l'utilité des engrais que fourniſſent les végétaux lorſqu'ils ſont réduits en cendres.

« La terre ayant donc donné trois récoltes de » grain, doit être miſe en herbage; à cet effet on » brûlera le chaume auſſi-tôt après la récolte, & » on en répandra les cendres, on donnera un bon » labour, après quoi on herſera à larges dents » pour bien raſſembler toutes les mauvaiſes her» bes les racines & ordures en monceau, qu'on brû» lera de nouveau, & on en diſperſera les cen» dres. »

Voyez l'*Eſſai ſur l'amélioration des terres*, pag. 54 & 55.

« Mais quand dans les défrichemens, ou lorſqu'on » écobue, on brûle les fougères & les bruyères, » toutes les racines & les tiges de l'herbe des gazons

Digitized by Google

Le froment, (1) inconnu dans ces vaſtes contrées,
Les embellit bientôt de ſes nombreux épics,

» produiſent des cendres végétales qui doivent ex-
» citer la végétation. »

Voyez *les Elémens d'agriculture*, livre 2, ch. 3, page 191.

(1) « Les bornes de cet ouvrage ne permettent
» pas de traiter des découvertes infinies faites de-
» puis peu dans toutes les branches de l'agricul-
» ture : je me ſuis attaché par préférence à l'heu-
» reuſe révolution dans cet art, à la faveur de la-
» quelle de ſi grandes étendues de terre mal culti-
» vées & de plus grandes encore, communes, lan-
» des & bruyères peuvent être changées en de rian-
» tes moiſſons. »

Voyez l'*Eſſai ſur l'amélioration des terres*, page 212.

« Je prétends que par le moyen de ces engrais,
» ces mêmes terres, & juſqu'aux plus méchantes
» bruyères, & aux landes les plus ſtériles du royau-
» me, peuvent être miſes en état de produire au-
» tant & plus que ne font actuellement les meil-
» leures en France. »

Voyez l'*Eſſai*, &c. page 164.

« Le but principal de l'agriculture eſt la nourri-
» ture de l'homme ; c'eſt à lui que ſe rapportent
» tous les travaux de la terre. Si le bétail qu'il en-
» tretient lui ſert d'aliment, la multitude ne peut
» ſe permettre une nourriture ſi chère ; il n'y a
» que des grains qui ſoient d'une néceſſité indiſ-
» penſable pour toutes les conditions. La protec-
» tion du Gouvernement ne peut donc être dirigée

Digitized by Google

A quelle autre peut-on, ô richeſſes ſacrées!
Comparer votre prix?

Qui fertiliſe ainſi (1) ton fonds ineſtimable,
Terre, après ce bienfait que de bienfaits encor?
Sera-t'il donc pour nous toujours inconcevable (2)
Ce précieux tréſor?

» ſur un objet plus univerſel & plus intéreſſant en » lui-même.

Voyez *le Corps d'Obſervations*, page 164.

(1) « C'eſt à l'eau dont tout ſort que Thalès nous » ramène,
» L'air ſeul a tout produit, nous dit Anaximène,
» Et l'éternel pleureur aſſure que le feu
» De l'Univers naiſſant mit les reſſorts en jeu. »

Voyez *le Poëme de la Religion*, chant 2.

(2) Malgré l'étendue des connoiſſances ſur la phyſique acquiſes depuis Séneque, ne pouvons-nous pas dire encore avec lui? « Natura ſacra ſua » non ſimul tradit, initiatos nos eſſe credimus, » in veſtibulo ejus hæremus. » *Quæſt. n.* 7.

« Si l'on avoit des connoiſſances exactes ſur la » nature des terres, il y auroit lieu d'eſpérer qu'on » parviendroit à découvrir le principe de leur fé- » condité ... Les Anciens & les Modernes qui ont » écrit ſur l'agriculture, n'ont porté aucune lu- » mière dans ce cahos, enſorte que le ſecret de la » nature eſt auſſi caché que ſi les hommes n'avoient » aucun intérêt à le lui arracher; ce ne ſont ni des

Digitized by Google

Que de brillantes fleurs (1) ſe hâtent de paroître ?
Fruit aimable, & conſtant de ſa fécondité, (2)
Je les vois, ô merveille ! & ſécher & renaître,
Cinq fois en un été. (3)

» laboureures, ni même des amateurs d'agricul-
» ture pratique qui feront une découverte ſi im-
» portante, elle demande des perſonnes verſées
» dans la phyſique, dans la chymie, & qui aient
» l'eſprit d'obſervations & d'expériences, diſpoſi-
» tions infiniment plus rares qu'on ne croit.

Voyez *le Corps d'obſ.* pages 130 & 131.

(1) « Les plantes vivaces les plus connues par
» l'excès du produit qu'elles donnent, lorſqu'on
» les cultive ſeules & ſans mêlange, ſont le treffle,
» la luzerne, le ſainfoin, le raggraff & le fio-
» mental. »

Voyez *le Corps d'obſervations*, page 52.

(2) « Il obtiendroit, en le couvrant de treffle
» pendant qu'on les laiſſe repoſer, ce qui eſt dû
» au propriétaire ; ces terres ſeroient mieux diſ-
» poſées au labourage à la fin de la troiſième an-
» née de treffle, & le bétail s'étant multiplié, met-
» troit en état d'y porter plus d'engrais ; par-là
» toutes les terres ſeroient continuellement en
» rapport, & donneroient chaque année un reve-
» nu beaucoup plus grand, ſur-tout dans les ter-
» reins un peu frais. »

Voyez *le Corps d'obſ.* page 23.

(3) « Ceux qui ſement au mois d'Avril font
» deux coupes dès la première année ; dans les an-
» nées ſuivantes on en fait trois, quatre, & même
» juſqu'à cinq. »

Voyez *le Corps d'obſ.* pages 34 & 35.

Digitized by Google

D'efforts trop redoublés crains la suite funeste,
Mortel insatiable, avide de jouir,
Crains d'épuiser enfin cette source céleste
Prête à s'évanouir.

Veillai-je, ou du sommeil l'illusion flatteuse
Ne vient-elle m'offrir qu'un spectacle imposteur ?
A mes regards ravis, dieux ! quelle image heureuse !
Quel aspect enchanteur !

D'épics prêts à tomber sous des mains mercenaires,
De quel amas nouveau ces champs sont couronnés,
Fuyant le triste abus des tems intermédiaires (1)
Au repos condamnés!

« Aucun de ces principes n'est nouveau, même » en France. J'y ai vu un livre écrit en 1600, & » dédié à Henri IV par le sieur de Serre, Seigneur » de Pradel, intitulé : *Théâtre d'Agriculture.* Il » recommande les luzernes, & sainfoins, & en » décrit la culture ; il dit qu'elles se coupent cinq » à six fois par an, & les regarde comme si avan- » tageuses, qu'il les appelle les *Merveilles du Mé-* » *nage.* »

Voyez l'*Essai sur l'amélioration des terres*, page 124.

(1) « La terre ne cessera de donner des récoltes » plus avantageuses, & plus assurées qu'aucune ne

Digitized by Google

Jouis en paix des dons dus à l'agriculture,
Toi, qui tiens de Cérès ſes préceptes divers;
Les biens dont t'enrichit (1) la prodigue nature
Sont chers à l'Univers.

De ta patrie, ô Ciel! quel deſtin favorable!
Rendus plus éclairés, ſes colons à ta voix,

» fait maintenant en France, ſans jamais être une » ſeule année en friche ou en jachères, & ſa fécon» dité ſera éternelle.»

Voyez l'*Eſſai*, &c. pages 60 & 61.

(1) « Y a-t-il au monde aucun commerce, au» cune occupation dont on puiſſe eſpérer cette for» tune que promet une agriculture bien conduite, » & toutes fois eſt-il un genre de vie qui ſoit ac» compagné de plus de douceur, d'innocence & » de ſolide ſatisfaction ? »

Voyez l'*Eſſai*, &c. page 113.

» Nous avons dit que tout propriétaire devroit » donner à ſes fermiers l'exemple de diverſes amé» liorations ſur quelqu'une de ſes fermes; il ne » pourroit manquer de faire un grand effet ſur » eux, & en même tems les revenus de ſa terre en » ſeroient conſidérablement augmentés. Quel » moyen de s'enrichir plus honnête, plus ſûr & » plus ſatisfaiſant pour un bon citoyen ? Des gens » de la plus haute naiſſance ont été les premiers à » commencer en Angleterre & en Ecoſſe, & ils en » ont acquis un ſurcroît de conſidération. »

Voyez l'*Eſſai ſur l'amélioration des terres*, pages 266 & 267.

Digitized by Google

Pour leur commun bonheur, de cet art admirable
Reconnoiſſent les loix.

Inſtruits de tes leçons, guidés par tes exemples, (1)
De tes concitoyens immortel bienfaiteur,
Leur joie & leur amour te promettent des temples,
Heureux légiſlateur!

---

(1) « L'exemple ſubjuguera toujours en éclairant, lorſqu'il ſera donné avec amour, avec perſévérance; c'eſt donc par des exemples que la Société a cherché à fortifier ceux à qui la Province vouloit ouvrir les yeux ſur leurs intérêts. »

Voyez *le Corps d'obſervations*, pag. 9.

« Un changement ſi conſidérable ne peut être introduit que par l'exemple; c'eſt aux propriétaires de tout ordre à le donner. »

Voyez *le Corps*, &c. page 28.

« Tout le monde convient que l'exemple eſt le moyen le plus propre à faire adopter les bonnes pratiques d'agriculture; mais l'exemple ne peut être donné qu'a ceux qui ſont riches, ou du moins aiſés, qui demeurent dans leur terre, ou qui y paſſent une partie de l'année, qui ont du zèle, des lumières, de la perſévérance, de l'amour pour le bien public. »

Voyez *le Corps*, &c. pag. 81.

Digitized by Google

Ainſi lorſqu'Apollon, aux champs de Theſſalie,
Fuyant de Jupiter l'inexorable ardeur,
Dans les plaiſirs cachés d'une innocente vie
Oublioit ſa grandeur;

Bientôt aſſociés à ſon bonheur ſuprême,
Les peuples, à l'envi, ſignalant leur tranſport,
L'hommage de leurs cœurs rendit l'Olympe même
Envieux de ſon ſort.

Le redoutable Dieu qui lance le tonnerre
Ne put ſouffrir long-tems Apollon en ces lieux;
Et jaloux de ſa gloire, il en priva la terre,
Et le rendit aux cieux.

Par M. de Pioger, capitaine de cavalerie au régiment Royal Navare.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois de Septembre 1772, eſt le *Mercure;* celui de la ſeconde eſt *A*, première lettre de l'alphabet; celui de la troiſième eſt *Baſſinoire;* celui de la quatrième eſt *Souricière.* Le mot du premier logogryphe eſt la *Mode*, où ſe trouve *Ode;* celui du ſecond eſt *Préface*, où ſe trouve *pré* & *face;* celui du troiſiè-

Digitized by Google

me eſt *Porte-feuille*, où l'on voit *porte & feuille ;* celui du quatrième eſt *Poulin*, où ſont *pou*, *loup* & *lion*.

ÉNIGME.

LECTEUR, à tes yeux je préſente
Deux bataillons de diverſe couleur,
Egaux par la figure, égaux par le malheur,
Et d'une inimitié conſtante.
Ne pouvant ſeuls exercer leur puiſſance,
Pour les conduire il faut des commandans,
Et chacun deux marque les mouvemens
Du corps ſoumis à ſon obéiſſance :
Alors s'élève un grand combat,
On s'attaque, on ſe prend, on recule, on avance:
Le chef qui ſe conduit avec plus de prudence
Dans le camp ennemi fait le plus grand dégât.
Après beaucoup de ſoins & fort peu de carnage,
Les vainqueurs, les vaincus ſont dans le même état ;
Mais ſi les commendans ont encor du courage,
Chacun reprend ſa troupe, & puis nouveau débât.

Par M. B... M.

Digitized by Google

AUTRE.

Sans être Pape ni Prélat,
Sans avoir même le rabat,
Je suis lecteur, quoiqu'on en dise,
Le plus élevé de l'Eglise.
Quoique unis très-étroitement,
Sans causer le moindre dommage,
Entre nous deux, à tout moment,
S'élève un assez grand tapage.

Par M. Danzel.

AUTRE.

Nous sommes deux captifs qui, rudement traînés,
Fournissons quelquefois une longue carrière;
Par bonheur on nous fait d'une dure matière.
On nous tient en respect, & toujours prosternés.

Par le même.

Digitized by Google

AUTRE.

QUOIQUE je ſois petit, que j'ai de caractères !
Et qu'on découvre en moi de paſſions contraires !
Je reçois dans mon ſein & la haine & l'amour ;
Je les retiens captifs, & je les mets au jour.
Je marque le chagrin, le plaiſir, la détreſſe,
Contentement, dépit, la joie & la triſteſſe.
Je ſuis plein de furie, ou rempli de douceur.
Sans parole & ſans voix je ſuis un grand parleur.
Je défends, je permets, j'accuſe ou juſtifie ;
Je conteſte & conſens, ou j'affirme ou je nie,
Ou j'ai de la langueur, ou de l'activité.
J'annonce de l'eſprit ou la ſtupidité.
Pour captiver un cœur, que j'ai de fortes armes !
Quand je viens à rouler qu'on me trouve de charmes !
Mon frère eſt toujours près de moi ;
Mon devoir eſt le ſien : nous avons même loi,
Et le même pouvoir, ſur-tout quand la nature
Nous a, de ſes faveurs, donné même meſure.
Lecteur, je ne ſuis beau que lorſque je ſuis grand.
Quoi, tu ne me vois pas ! je t'éclaire pourtant.

Par M. Bouvet, à Giſors.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Des pieds qui compoſent mon nom,
Matière, eſprit, font la diviſion.
Mais cherchez y, pour plus d'intelligence,
Dans 3, 5, 6 & 4 une ville de France;
Dans 1, 3, 5 & 6 un déteſtable mal,
Et dans 3, 4 & 6 un utile animal.
Mes extrémités font un grain que la nature
Produit, lecteur, pour votre nourriture.
Pour moi, je ſuis ville ou fruit, comme on veut:
Je me tais, devine qui peut.

Par M. G., abonné au Mercure.

AUTRE.

Lecteur, qu'eſt-ce qu'un mot où tu trouves deux *U*,
Une *R*, un *P*, deux *O*, puis un *I*, puis deux *Q*?
Ce mot eſt il françois, ſyriaque, hébreu, grec?
On ne t'offrit jamais logogryphe plus ſec.

Digitized by Google

Prends la plume, calcule, & tu verras bientôt
Que de trois mots égaux eſt compoſé ce mot;
Qu'il eſt fort en uſage; & qu'on fait tous les jours
La choſe qu'il exprime en procès, en amours,
A la cuiſine, au jeu. Tu la feras auſſi
Plus d'une fois, peut-être, en devinant ceci.

Par le même.

AUTRE.

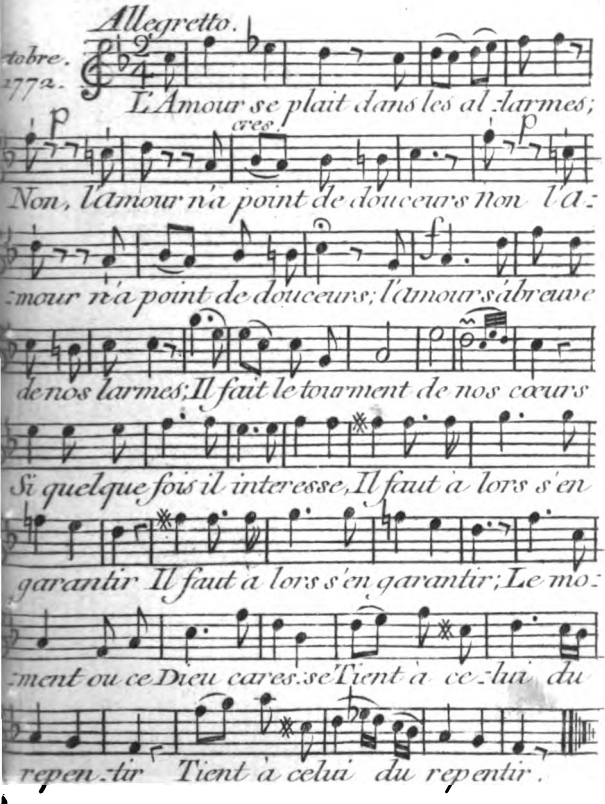
A la ville, à la cour, par-tout on me chérit.
Je ſers ſouvent l'amour & donne de l'eſprit.
Du bonheur des humains je ſuis dépoſitaire,
Et pour finir, ſans trop de commentaire,
De mes ſix pieds, en ôtant le premier,
Je ſuis aux Cieux, par Jupiter placée;
Si des cinq pieds reſtans on ôte le dernier,
Habiter les forêts ſera ma deſtinée.

Par M. de M.... ſous-lieuteuant au rég. Royal-Etranger Cavalerie.

NOUVELLES

Digitized by Google

Paroles de M. Cl*** a.d.R. à Etampes
Musique de M Grenier Organiste
de l'Eglise de S.te Croix de la d.te ville.



Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Journal d'un Voyage, au tour du Monde, en 1768, 1769, 1770 & 1771; contenant les divers évènemens du voyage, avec la relation des contrées nouvellement découvertes dans l'hémisphère méridional, une description de leur sol & de leurs productions; & plusieurs singularités dans les habits, les coutumes, les mœurs, la police & les manufactures de leurs habitans. Traduit de l'anglois, par M. de Freville.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

HOR.

A Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais, vol. *in* 8°.

LA Société royale de Londres ayant reconnu, en 1768, que l'endroit le plus propre pour l'observation du passage de Vénus qui devoit arriver le 3 Juin 1769, étoit le milieu de la Mer Pacifique, demanda au Gouvernement un vaisseau pour

Digitized by Google

aller faire cette observation. Le Gouvernement Anglois, à qui ce projet ne parut pas moins avantageux au commerce qu'utile aux progrès des sciences, fit armer le vaisseau du Roi l'*Endeavour*, dont il donna le commandement au capitaine Cooke, & sur lequel s'embarquèrent MM. Bancks & Solander, savans recommandables par leurs lumières & par leur zèle pour l'avancement de nos connoissances. C'est le journal de cette expédition scientifique dont on présente au Public une traduction. L'auteur, qui paroît être un des voyageurs embarqués avec avec MM. Bancks & Solander, se borne à l'historique des évènemens & à la description des contrées nouvelles que ces sçavans ont parcourues. Il renvoie les lecteurs curieux de connoître les observations nautiques, astronomiques & physiques faites dans le cours de ce voyage extraordinaire, aux mémoires mêmes de MM. Bancks & Solander qui doivent être publiés incessament à Londres, en trois volumes *in*-4°.

L'*Endeavour* mit à la voile de Plymouth, le 25 Août 1768. Son équipage étoit composé de 96 personnes. Après avoir visité Madère, Rio-Janerio, la Terre de Feu, & autres lieux, il arriva,

Digitized by Google

le 13 Avril à l'isle d'Otahiti. On s'arrêta dans cette isle pour observer le passage de Vénus. Ce séjour procura à l'auteur la facilité de connoître plus particulièrement cette isle, & de s'instruire des mœurs, coutumes & usages de ses habitans. Ces détails sont ordinairement ce qui intéresse le plus le commun des lecteurs. On pourra prendre plaisir à joindre ces détails à ceux que M. de Bougainville nous a donnés de cette même isle dans son voyage intéressant au tour du Monde dont on vient de publier une nouvelle édition. Otahiti n'a pas moins de quarante lieues de circonférence, & son plus grand diamètre est d'environ quinze lieues. Rien de plus agréable que l'aspect de l'isle. De hautes montagnes couronnées d'arbres & d'arbustes en occupent l'intérieur. De ces montagnes sortent quantité de sources, dont les eaux serpentent dans les vallées, & y entretiennent une éternelle verdure. Des bords de la mer jusqu'aux pieds des montagnes, on parcourt un terrein uni, couvert de plantations de divers arbres fruitiers, & entrecoupé de ruisseaux, qui servent à fertiliser la contrée. Otahiti est sous le gouvernement d'un seul chef, qui jouit d'un pouvoir illimité. Ce Souverain

nomme ſes lieutenans dans les différens diſtricts. Ceux-ci ſont chargés d'entretenir le bon ordre, de lever des impoſitions qu'une longue habitude a érigées en droits. Ces Inſulaires ſont ſoumis à des uſages généralement reconnus, qui leur tiennent lieu de loix écrites. D'anciennes coutumes ont annexé des amendes ou des châtimens à de certaines fautes ou de certains crimes qui peuvent troubler l'ordre & la tranquillité publics. Les voleurs y ſont punis ſelon la nature du vol. Il y a peine de mort pour ceux qui ont dérobé des armes ou quelques piéces d'étoffe. Il eſt ordinaire de les pendre à des arbres, ou de les précipiter dans la mer. Mais cette ſévérité n'a point lieu contre ceux qui ne volent que des fruits ou des proviſions de bouche. Ces voleurs en ſont quittes pour la baſtonnade, & une reſtitution forcée, ſi elle eſt poſſible. Les Otahitiens penſent que celui qui a la lâcheté de voler des armes ou quelques pièces de toile, ne peut-être qu'un pareſſeux ou un avare, vices généralement nuiſibles, que la ſociété eſt intéreſſée à réprimer. Mais ce ſeroit, ſelon eux, une cruauté barbare d'ôter la vie à un homme que la faim contraint de ſatisfaire les deſirs irréſiſti-

Digitized by Google

bles de la nature. La différence qu'on remarque dans la taille & la couleur des habitans d'Otahiti pourroit faire croire que ce peuple eſt compoſé de deux différentes races. Mais en général ce ſont de très-beaux hommes. La plûpart d'entre eux ont ſix pieds trois pouces, meſure d'Angleterre, les autres n'ont pas moins de cinq pieds ſix pouces : mais ni leur force ni leur vigueur ne répondent à la majeſté de leur taille ou de leur quarrure. Leurs membres ont une flexibilité qu'on trouveroit difficilement en Europe, même parmi les femmes les plus délicates. Ils acquièrent cette extrême ſoupleſſe dans la danſe, dont ils font, dès leur plus tendre jeuneſſe, un continuel exercice. Leur danſe eſt accompagnée de diverſes inflexions de corps, de geſtes comiques, de poſtures laſcives & de mouvemens extravagans. Ces exercices, toujours violens, les rendent légers à la courſe, & donnent à tous leurs mouvemens une agilité ſurprenante ; mais ne les empêchent-ils pas d'atteindre à ce degré de force que ſemble annoncer l'élévation de leur taille ? Le teint de ces Inſulaires eſt de couleur bronzée, mais il eſt plus clair que celui des Indiens de l'Amé-

Digitized by Google

rique. On en voit, mais en petit nombre, dont la peau n'eſt pas moins blanche que celle des Européens ; & parmi ces blancs, quelques-uns ont les cheveux roux ; ce qui eſt rare : généralement la couleur en eſt noire. Leurs vêtemens ſont d'une étoffe aſſez ſingulière qu'ils fabriquent eux-mêmes avec l'écorce d'un arbuſte cultivé dans le pays. Ces vêtemens ne varient pas moins dans la forme que dans la manière de les porter. L'uſage de ſe peindre les feſſes d'un bleu foncé eſt général dans les deux ſexes. Pour fixer ces traits & les rendre ineffaçables, ils ſe peignent la peau avec un os pointu, & verſent ſur ces piquûres une tinture bleue. Les hommes laiſſent croître leurs cheveux, qu'ils relevent & attachent ſur le ſommet de la tête avec des plumes d'oiſeaux. Les femmes les portent plus courts, & les laiſſent tomber en boucles au tour de leur cou. Les uns & les autres s'entortillent auſſi quelquefois la tête d'une pièce de toile blanche, de leurs fabriques, en forme de turban. Les femmes portent ſur le front une eſpèce d'aigrette, faite de cheveux qu'elles ont treſſés avec des ſoins infinis ; tant le deſir de plaire eſt général & naturel au ſexe de toutes les contrées!

Digitized by Google

mais ce qu'elles estiment le plus dans leur parure, ce sont des pendans d'oreilles de perles fines. Elles ne sont point dans l'usage de porter des colliers, ni des bracelets. Les hommes ne se rasent que les moustaches & les joues, & laissent croître la partie inférieure de leur barbe, à laquelle ils donnent différentes formes. Ces Insulaires diffèrent en ce point des Aborigènes de l'Amérique, qui sont imberbes. La nature, qui a par-tout embelli le sexe de mille traits charmans, semble avoir réservé ses plus précieux dons pour les femmes d'Otahiti. Tous leurs traits sont agréables; leur taille est souple, élégante & majestueuse. Elles joignent à une figure intéressante un corps dont les contours gracieusement arrondis, & dans les plus exactes proportions, leur feroient accorder le prix de la beauté sur toutes nos Européennes. Le mariage est chez ces Insulaires, un engagement pour la vie. Une circonstance bien singulière, c'est qu'aussitôt qu'un homme s'est choisi une épouse, il est exclu de la société des femmes & des garçons pendant les repas, & il est obligé de manger avec ses domestiques: aussi ne sont-ils pas fort empressés à se ranger sous le joug de l'hymen. Les filles,

Digitized by Google

libres d'écouter les penchans de leur cœur, se livrent à tous ceux qui sollicitent leurs faveurs, & jouissent de cette liberté jusqu'à ce que devenues enceintes, les parens sont forcés de les marier. Les coutumes de ce peuple n'accordent au souverain qu'une seule épouse; mais elles lui laissent la liberté de se choisir un certain nombre de concubines. La marque de la souveraineté est une espèce de ceinture rouge, à laquelle les habitans donnent le nom de maro. Lorsque l'Eréi, c'est ainsi que se nomme toujours le chef, ceint pour la première fois cette marque de son autorité, toute l'isle se livre à des réjouissances publiques qui durent trois jours consécutifs. L'Eréi, après son investiture, est toujours servi à table par les personnes de sa suite. Ses courtisans lui coupent ses morceaux qu'ils lui mettent dans la bouche avec les doigts, qu'ils doivent tremper, à chaque fois, dans une bole de lait de noix de cocos. L'énumération des habitans de l'isle se monte à soixante & dix mille. Ils croient l'existence d'un Etre Suprême, auquel ils donnent le nom de Mawwe. Ces Insulaires mangent beaucoup & avec une espèce de voracité. Ce qui leur tient lieu de pain, sont les pata-

Digitized by Google

ges, les ignames, & une eſpèce de fruit laiteux & farineux qui, lorſqu'il eſt cuit, a du pain l'apparence & le goût. L'eau eſt leur boiſſon ordinaire. Ils boivent auſſi du lait de cocos; mais ils n'ont aucune liqueur ſpiritueuſe, ſi ce n'eſt celle qu'ils tirent d'une eſpèce de poivre qui croît dans le pays & qu'ils font fermenter dans l'eau. Les connoiſſances qu'ils ont de la médecine ſont extrêmement bornées, mais communes à tous. Il eſt rare de rencontrer parmi eux des perſonnes infirmes. Ils atteignent à la plus heureuſe vieilleſſe, ſans preſque aucune incommodité. Ils ont pour leurs maladies des remèdes empiriques, dont une longue expérience leur a fait reconnoître l'utilité; ſans avoir jamais fait de recherches ſur les propriétés & la manière d'opérer de ces remèdes. Leurs inſtrumens de muſique ſont le tambour & une flûte de roſeau à trois trous, dans laquelle on ſouffle avec le nez. La pêche ſe fait dans cette iſle avec le filet & l'hameçon. Leurs filets, aſſez ſemblables aux nôtres, ſont tiſſus de fibres d'écorce d'arbre, dont ils font auſſi leurs lignes. L'induſtrie des habitans d'Otahiti eſt ſurtout remarquable dans la manufacture de leurs étoffes, tiſſues avec l'écorce d'un arbuſte ſoigneuſement cultivé dans l'iſle.

Digitized by Google

Les voyageurs quittèrent l'isle après l'observation du passage de Vénus, qui fut faite le 4 Juin par le tems le plus favorable. Suivant les calculs de M. de la Lande, l'observation d'Otahiti, comparée avec celle que M. l'Abbé Chappe fit à San-Joseph en Californie, donne pour la parallaxe du soleil dans ses moyennes distances 8 secondes & $\frac{53}{100}$; comparée avec celle de MM. Dymond & Wales, faite au Fort du Prince de Galles sur la baie d'Hudson, elle donne 8 secondes 55″; avec celle de Cajambourg, en Finlande, 8 secondes 52″; avec celle du P. Hell, à Wardhus, au nord de la Laponie, 8 secondes 72″. Mais M. de la Lande pense qu'il faut rejeter celle-ci, & son dernier résultat est que la parallaxe moyenne du soleil est tout au plus de 8 secondes 55″; ce qui donne pour la distance moyenne du soleil, 34, 558400 lieues communes de France, de 2283 toises chacune.

L'*Endeavour* passa six mois sur les côtes de la Nouvelle Zéélande, regardée généralement jusqu'à présent comme faisant partie du continent. Mais l'auteur assure que dans les recherches qui ont été faites, on a reconnu que c'est une isle, dont la longueur a près de trois cens lieues. Ses habitans sont des antropophages, habi-

Digitized by Google

tués dès leur tendre jeuneſſe au carnage & aux horreurs de la guerre. Le capitaine Cokke, accompagné de pluſieurs officiers, s'étant un jour rendu dans un endroit où des Zéélandois étoient occupés à la pêche, apperçut dans leurs pirogues pluſieurs paniers; les Anglois les examinèrent & y trouvèrent, à leur grande ſurpriſe pluſieurs membres & d'autres parties de corps humain qui étoient reſtés. Ils ne purent pas douter que ces Indiens n'en euſſent mangé, car les veſtiges de leurs dents étoient encore marqués en pluſieurs endroits qu'ils avoient rongés. Lorſque nos voyageurs s'informèrent de ces peuples comment ils avoient eu ces différens membres de corps humain, on leur répondit que cinq ou ſix jours avant leur arrivée, une pirogue d'un différent diſtrict, & dans laquelle il y avoit dix homme & deux femmes, avoit été dans leur baie; qu'ils les avoient attaqués & tués tous à l'exception d'une femme, qui, en tentant de ſe ſauver à la nage, s'étoit noyée; & qu'enſuite ils ſe les étoient partagés. Ces Indiens ont les mœurs aſſez dépravées pour croire qu'il n'y a point d'infamie dans cet uſage. Loin d'en rougir, ils en parloient comme d'une coutume

Digitized by Google

que la raiſon & le droit autoriſent. Ces Inſulaires voyant nos voyageurs occupés à examiner un bras, ils les crurent envieux d'un pareil mêt, & promirent de leur réſerver pour le jour ſuivant, une tête qui étoit déjà rôtie, s'ils vouloient l'envoyer prendre. Pluſieurs hiſtoriens ont, pour la gloire de l'humanité, révoqué en doute de pareilles horreurs; mais ces faits paroiſſent aujourd'hui trop bien atteſtés pour ſe refuſer à les croire.

L'*Endeavour* fit quelque ſéjour à Batavia. La malignité de l'air de cette contrée, ſi fatal aux Européens, ſe fit ſentir d'une manière terrible à l'équipage. Il eſt même à remarquer que l'*Endeavour* qui avoit conſervé tous ſes hommes en bonne ſanté, à l'exception d'un ſeul, dans les divers climats qu'il avoit parcourus, vit périr la moitié de ſon monde dans cette funeſte région. M. Gréen, célèbre aſtronome, fut une des victimes de la cruelle dyſſenterie qui attaqua tout l'équipage. Le vaiſſeau arriva aux Dunes le 15 Juillet de l'année dernière, après une abſence de trois ans.

La relation de ce voyage eſt ſuivie de deux lettres intéreſſantes qui ne ſe trouvent que dans l'édition françoiſe. La

Digitized by Google

première eſt de M. de Commerſon, médecin de Châtillon, près de Bourg en Breſſe, botaniſte plein de zèle pour la ſcience qu'il cultive avec le plus grand ſuccès. Le naturaliſte qui croit connoître les productions de la nature, qui oſe déterminer les genres de plantes, leur aſſigner des caractères claſſiques, tracer en quelque ſorte, dans le règne végétal, des lignes de démarcation, ſera ſans doute un peu humilié en liſant cette lettre. Il verra que tous ſes prétendus ſyſtêmes ne ſont que des châteaux de cartes. Il ſe convaincra, par les ſimples recherches de M. de Commerſon dans l'iſle de Madagaſcar, que la nature eſt inépuiſable. « C'eſt là, » nous dit ce ſçavant botaniſte, que la » nature ſemble s'être retirée comme » dans un ſanctuaire particulier, pour y » travailler ſur d'autres modèles que ceux » auxquels elle s'eſt aſſervie dans d'au- » tres contrées. Les formes les plus inſo- » lites & les plus merveilleuſes s'y ren- » contrent à chaque pas. Le *Dioſcoride* du » Nord y trouveroit de quoi faire dix édi- » tions revues & augmentées de ſon *Syſ-* » *tême naturel*, & finiroit par convenir » de bonne foi qu'on n'a encore ſoulevé » qu'un coin du voile qui couvre les pro-

Digitized by Google

» ductions éparſes de la nature. » Linneus ne propoſe guère que ſept à huit mille eſpèces de plantes. On prétend que le célèbre Sherard en connoiſſoit près de ſeize mille ; & un calculateur moderne a cru entrevoir le *maximum* du règne végétal, en le portant à vingt mille eſpèces. M. de Commerſon avoue cependant qu'il en a déjà fait à lui ſeul une collection de vingt-cinq mille ; & il ne craint point d'annoncer qu'il en exiſte au moins quatre à cinq fois autant ſur la ſurface de la terre ; car il ne peut raiſonnablement ſe flatter d'être parvenu à en recueillir la quatrième ou la cinquième partie.

La ſeconde lettre, qui eſt de M. le B. de G.. a pour objet de faire voir la poſſibilité d'un paſſage de la Mer du Nord ou Océan Atlantique, dans la Mer du Sud ou Pacifique, par les Mers Septentrionales. « Si toutes les entrepriſes de ce genre » n'ont preſque jamais été que des dé» marches coureuſes & infructueuſes, » c'eſt, dit M. de Redern, parce qu'on » alloit au haſard, avec des vues plus » vagues & plus indéterminées que les » Mers dans leſquelles on ſe propoſoit de » naviger : mais aujourd'hui, que le flam» beau des connoiſſances phyſiques &

Digitized by Google

» géographiques du globe, & l'étude des
» navigateurs qui ont ouvert la carrière,
» offrent tous les moyens pour diriger,
» fixer & assurer ces sortes d'expéditions,
» les succès ne sont plus douteux.

Voyage au tour du Monde, par la frégate du Roi *la Boudeuse* & *la Flûte l'Etoile*, en 1766, 1767, 1768 & 1769; seconde édition augmentée; 2 vol. *in*-8°. Prix, 12 liv. relié. A Paris, chez Saillant & Nyon.

Ce voyage est suffisamment connu par la première édition qui en a été publiée. Cette nouvelle édition étoit desirée. Elle satisfera l'empressement des lecteurs curieux d'acquérir des notions neuves, utiles, intéressantes & très-propres à accélérer la connoissance du globe. On répond dans cette nouvelle édition à quelques fausses imputations de l'auteur du Journal Anglois dont nous venons de rendre compte. MM. Banck & Solander ont déclaré dans les papiers publics de Londres, n'avoir aucune part à la publication de ce Journal. Ces sçavans se sont même empressés d'infirmer les reproches qu'on avoit faits à l'équipage François d'avoir porté aux Taitiens les maladies vénérien-

Digitized by Google

nes. On pourroit plutôt soupçonner que ces maladies leur ont été communiquées par l'équipage d'un vaisseau Anglois qui avoit abordé dans l'isle quelque tems auparavant. Mais il y a lieu de croire que les Taitiens connoissent depuis long-tems ces maladies, puisque l'art de la médecine, quoique très-borné chez eux, leur a enseigné des sudorifiques ou autres remèdes propres à ces maladies. Le chirurgien de l'équipage de M. Banck a constaté l'état fâcheux d'un Taitien, qui, trois semaines après s'être fait traiter d'un mal vénérien dans l'intérieur de l'isle, lui parut jouir de la meilleure santé.

On pourra trouver quelque différence entre le vocabulaire de l'isle Taiti, inséré dans ce voyage, & celui que les voyageurs Anglois nous ont donné à la suite de leur Journal; mais on s'appercevra facilement qu'une partie de ces différences vient de celles qui existent entre les langues françoise & angloise elles-mêmes & leur prononciation.

Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits; par M. Levacher de la Feutrie, docteur en médecine de l'université de Caën, & docteur-

Digitized by Google

régent en la même faculté de l'université de Paris. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine; vol. *in*8°. avec des planches. Prix, 4 liv. broché, & 5 liv. relié.

Lorſque les maîtres de l'art ont prononcé ſur un ouvrage qui intéreſſe auſſi eſſentiellement l'humanité ſouffrante que celui ci, nous penſons qu'il eſt de notre devoir de mettre leur jugement ſous les yeux du Public. MM. Dionis, P. Bercher, Bourru & Guenet ayant été nommés par la faculté de médecine de Paris, pour examiner ce traité du Rakitis, ou cet art de redreſſer les enfans contrefaits, firent le rapport ſuivant. « Monſieur le » Doyen, Meſſieurs, le Rakitis eſt une » de ces maladies dont on connoît les ef- » fets, ſans en pénétrer au juſte la cauſe. » Son ſiège même, dans le corps humain, » n'eſt pas bien déterminé. Eſt-ce un vi- » rus deſtructeur qui, circulant par toute » l'habitude de la machine humaine, y » cauſe des altérations de toute eſpèce, & » les plus grands ravages? Les ſolides ou » les fluides ſeuls ſont-ils affectés, ou les » ſolides & les fluides le ſont-ils en mê- » me-tems? Les nerfs & les organes de la » digeſtion ſont-ils eſſentiellement léſés

Digitized by Google

» dans cette maladie? Eſt-elle une mala-
» die de tout le ſyſtême animal, ou bien
» ſe borne-t'elle à la colonne de l'épine
» qu'elle déjete & contourne de diverſes
» manières? Il n'eſt point d'ouvrage dans
» lequel ces points ſoient diſcutés d'une
» manière ſatisfaiſante, & qui emporte
» avec ſoi la conviction. Toutes ces queſ-
» tions ſont autant de problêmes dont on
» cherchoit la ſolution. Le traité de M.
» Levacher de la Feutrie, notre confrère,
» que vous nous avez remis, & dont vous
» nous avez chargé de vous rendre com-
» pte, jete la plus grande lumière ſur tous
» ces objets qui doivent ſi fort nous inté-
» reſſer. La colonne épinière eſt le noyau
» de la charpente humaine; elle a incon-
» teſtablement avec les autres parties du
» corps les rapports les plus eſſentiels &
» les plus étendus: ſervant à la ſtructure
» des cavités qui renferment les organes
» de la vie, de la digeſtion, de la nutri-
» tion, & de point-d'appui à toutes les
» autres parties du corps, quels déſordres
» étonnans ne doivent pas naître auſſi-tôt
» que cette partie ſera changée dans ſa
» poſition & dans ſa ſtructure! Ne doit-
» on pas alors appercevoir les phénomè-
» nes les plus étranges, les ſymptômes

Digitized by Google

» les plus graves, les dangers les plus
» réels? cette partie de ſon ouvrage nous
» a paru très-intéreſſante, auſſi claire que
» méthodique, appuyée ſur les raiſonne-
» mens les mieux ſuivis, ſur les expérien-
» ces les moins douteuſes & très bien con-
» duire aux moyens de curation qu'il pro-
» poſe. Ces moyens avoient été preſſen-
» tis, & même quelques-uns d'eux déjà
» propoſés par les médecins qui ont établi
» une théorie différente de la ſienne; ce
» qui prouve bien, Meſſieurs, qu'en mé-
» decine, quelque oppoſés que nous ſoions
» dans la théorie, ſouvent une certaine
» conviction intérieure, dont on ne peut
» rendre raiſon, nous réunit dans la pra-
» tique, & nous porte à adopter préciſé-
» ment les mêmes moyens de guériſon.
» C'eſt pour cela, ſans doute, que les au-
» teurs qui ont traité du Rakitis, quoique
» d'opinion différente ſur ſa nature & ſur
» ſes cauſes, ont unanimement conſeillé
» de remédier aux courbures contre nature
» de la colonne de l'épine, & qu'ils ont
» tous cheché les moyens les plus effica-
» ces d'y parvenir. M. Levacher de la
» Feutrie examine ces moyens en parti-
» culier; il leur aſſigne avec préciſion leur
» manière d'agir & leur force; il détaille

Digitized by Google

» les cas où ils conviennent, & ceux où » ils nuisent. Cette autre partie de son » ouvrage nous a paru non moins intéres- » sante que la première; & le moindre » des avantages qui en résultent, c'est de » montrer clairement que le rakitis peut » se guérir, & que l'inaction d'un méde- » cin dans cette maladie n'est plus désor- » mais excusable. Entre les différens » moyens qui peuvent opérer la guérison » du Rakitis, M. Levacher de la Feutrie » propose & emploie une machine de » nouvelle invention propre à étendre la » colonne vertébrale d'une manière effi- » cace & graduée. Si la simplicité, jointe » à la production du plus grand effet, » donne le mérite à une machine quel- » conque, on ne sauroit nier que dans le » cas dont il s'agit, celle de M. Levacher » ne l'emporte de beaucoup sur toutes les » autres. Nous l'avons vue appliquée sur » une jeune personne confiée aux soins » de notre confrère. On admire avec » quelle aisance elle exécute ses mouve- » mens, malgré ce bandage. De plus, on » a placé cette même personne dans un » fauteuil, dont la destination est de re- » médier aux torsions de l'épine sur son » axe, & aux différens nodus rakitiques

Digitized by Google

» de la poitrine, du dos & du baſſin. Au
» moyen de cette autre machine, M. Le-
» vacher de la Feutrie met en uſage des
» compreſſions ſur le tronc du ſujet raki-
» tique. Il les fait avec des bandes & des
» couſſins larges matelaſſés qu'il applique
» & dirige d'une manière fort ingénieu-
» ſe. Les enfans, dans ce fauteuil, peu-
» vent vaquer à leurs occupations ordi-
» naires, ſans éprouver aucune gêne. Ils
» peuvent y étudier, lire, coudre, deſ-
» ſiner, &c.

» Nous ne pouvons donc, Meſſieurs,
» nous empêcher de rendre juſtice à la
» méthode curative du rakitis, dont nous
» avons été témoins, de louer les travaux
» de notre confrère, & de donner la plus
» authentique approbation à un ouvrage
» dont il nous ſemble que l'humanité
» doit retirer les plus grands profits. Fait
» aux Ecoles de Médecine le premier Juil-
» let 1771. *Signé*, DIONIS, P. BERCHER,
» BOURRU & GUENET. »

Le même jour la Faculté de Médecine aſſemblée, conformément au jugement de MM. les Commiſſaires, a cru devoir applaudir aux recherches de M. de Levacher de la Feutrie ſur la cauſe de la maladie qui a été l'objet de ſon traité, & ap-

Digitized by Google

prouver les moyens qu'il propose, & même qu'il emploie avec succès pour la combattre ou en arrêter les progrès. Cette compagnie a ajouté qu'il ne pouvoit être que flatteur pour elle de voir paroître un ouvrage propre à faire honneur à un de ses membres, à étendre les connoissances dans l'art de guérir, & à multiplier ses ressources en faveur de l'humanité.

Théorie nouvelle sur les maladies cancéreuses, nerveuses, & autres affections du même genre, avec des observations physiques sur les effets de leur remède approprié. Par M. Gamet. A Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente.

Usus & impigræ simul experientia mentis
paulatim docuit.

LUCR. lib. v.

Les nouveautés dans les arts & les sciences ont constamment rencontré des obstacles, & les oppositions ont toujours été plus outrées en proportion de l'importance de la découverte. Il en résulte un bien, puisque c'est sur le choc des opinions que la vérité s'établit.

Le restaurateur de la philosophie, le

Digitized by Google

célèbre Descartes eut à soutenir les persécutions des anciens professeurs dont la tête étoit remplie des catégories d'Aristote; il falloit qu'ils redevinssent écoliers pour apprendre à raisonner d'après de nouveaux principes.

Une septième syllabe, introduite dans notre game dans le siécle dernier, a dégagé la musique de beaucoup d'embarras. Les musiciens de ce tems-là se soulevèrent contre cette innovation, & il fallut bien des années pour assurer à cette syllabe l'existence que personne ne s'avise plus de lui contester.

Cette disposition à rejeter les nouveautés s'est particulièrement manifestée à l'occasion des remèdes. Combien de difficultés l'usage du mercure n'a-t-il pas éprouvé dans le traitement des maux vénériens? Employé d'abord par quelques praticiens, il fut bientôt décrié, & généralement proscrit. On y revint ensuite peu-à-peu, & enfin il a été universellement reconnu pour le spécifique de ces maladies.

L'antimoine fut improuvé par la Faculté en 1550; le Parlement en défendit l'usage en 1566. En 1609, le médecin Paulmier fut chassé de la Faculté pour s'en

Digitized by Google

être servi, & en 1637, le même remède fut mis dans l'anti-doctrine par ordre de la même Faculté : enfin, en 1666, l'expérience ayant fait connoître ses bons effets, la Faculté en permit l'usage par un décret, & ce décret fut autorisé par le Parlement. La révolution d'un siécle fut à peine suffisante pour dissiper des préventions injustes contre le remède le plus efficace & peut-être le plus utile de la médecine.

L'usage du kinkinna a également éprouvé les plus grandes contestations, & on voit aujourd'hui le lithotome du Frère Cosme être décrié à Paris, tandis que son usage est généralement adopté dans toutes les provinces. Quelles contradictions n'éprouve pas encore l'inoculation !

Si l'interdiction de l'antimoine, du mercure, &c. eut absolument dépendu de l'autorité des maîtres de l'art ; si aucun malade n'avoit eu la liberté ou les moyens d'en faire usage après leur proscription, ils auroient été perdus pour l'humanité. Le Public n'est redevable de ces spécifiques qu'à la fermeté soutenue d'un très-petit nombre de médecins, qui s'élèvant au-dessus des préjugés eurent le courage de s'opposer ou à l'ignorance ou à la jalousie.

Si

Digitized by Google

Si on déguise les faits, ou si on les nie, si on récuse les témoignages les plus authentiques, si on suppose que le nouveau remède ne guérisse une maladie que pour en occasionner une plus grave, il est certain qu'on en éloignera les malades, & qu'on persuadera à ceux qui en auroient commencé l'usage, de le discontinuer; alors ce remède ne seroit plus appliqué que dans des cas désespérés, & on ne manqueroit pas d'attribuer à la nouvelle méthode des accidens occasionnés ou par le traitement qui auroit précédé, ou qui seroient des suites inévitables de la défaillance de la nature dans un corps entièrement épuisé. Tel est le tableau de l'injustice humaine, telle est l'histoire des contrariétés qu'ont éprouvé nos meilleurs spécifiques. Il n'est pas surprenant que le remède de M. Gamet soit aussi en butte aux contradictions. Sa théorie nouvelle, publiée sur les maladies cancéreuses, &c. étoit la meilleure réponse qu'il pouvoit faire.

Pour s'opposer aux progrès d'une maladie, il faut remonter à sa source & en connoître les principes. C'est à quoi l'auteur s'est particulièrement attaché. Il a vu dans le sang l'origine de tous les fluides

Digitized by Google

du corps humain ; ces fluides compoſent tous les ſolides, & c'eſt dans leur mouvement régulier que conſiſte la ſanté. Le ſang produit le fluide nerveux dont l'éxiſtence à été ſucceſſivement adoptée & combattue. C'eſt à la dépravation de ce fluide que ſont dues ſpécialement les maladies cancéreuſes, ſquirheuſes, ſcruphuleuſes, nerveuſes, &c. On jugera aiſément, d'après ces principes, du plan & du fond de cet ouvrage par les corollaires généraux qui en terminent la première partie ; ils ſont le réſumé de la doctrine de l'auteur.

Toutes les liqueurs animales s'épurent & s'affinent en ſe transformant les unes dans les autres. Le ſuc nerveux eſt l'extrait & le ſuc le plus pur, le dernier terme de ces liqueurs, il n'eſt uniquement compoſé que de leurs mêmes principes ſans la moindre addition d'aucune eſſence étrangère ou inconnue. L'exiſtence de ce fluide nerveux vital & animal, ſi difficile à être apperçu par les ſens, eſt ſuffiſamment démontrée par ſes effets.

Ce ſuc poſſède toutes les qualités néceſſaires à la ſubſtance formatrice de tout le corps, & il eſt ſeul capable de ſervir d'agent immédiat pour remplir les fonc-

Digitized by Google

tions actives, les sensitives & même les alimentaires. Ces fonctions alimentaires ne peuvent s'exercer que dans les plus petits vaisseaux, c'est-à-dire, dans les fibres primitives ou nerveuses, & par le suc qui peut seul pénétrer dans leur intérieur.

Ce suc ne peut être préparé que dans le cerveau, qui, étant la source des nerfs, le transmet par eux dans tous les vaisseaux, lesquels forment la trâme originelle de toutes les parties, & sont en même tems le siége de la nutrition, du mouvement & du sens.

Il se fait continuellement une déperdition de substance dans les vaisseaux de tous les genres secondaires, auxquels les primitifs servent de tissu; mais il ne peut s'en faire aucune dans l'intérieur de ceux-ci, à moins que le suc nerveux ne soit perverti par un vice quelconque. Ce suc animal ne peut être composé & opéré que de la manière qu'on vient d'exposer, puisqu'elle explique les effets de la nature suivant la simplicité toujours uniforme de ses règles.

Plus une humeur dépravée est subtile, plus le remède capable de la rectifier doit être doué d'action & de pénétration, sans être nuisible aux organes. Enfin lorsque

Digitized by Google

la dépravation eſt parvenue au ſuc nerveux, qu'elle eſt totale ou preſque totale, le mal devient incurable, la nature n'ayant plus d'agent capable de faire uſage des remèdes les mieux appropriés : c'eſt ce que M. Gamet diſcute avec ſagacité dans la première partie de ſon ouvrage.

La ſeconde partie renferme le détail des cures que ce praticien a faites. Les perſonnes citées vivent à Paris & dans les provinces, où l'on peut les conſulter : il rapporte d'ailleurs des expériences faites juridiquement à Lyon, ſous les yeux du Magiſtrat de cette ville ; mais il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité que ce zélé citoyen rendît ſon remède public. Doit-il y avoir du ſecret quand il s'agit de combattre les maladies ?

La Gamologie, ou de l'éducation des filles deſtinées au mariage ; ouvrage dans lequel on traite de l'excellence du mariage, de ſon utilité politique & de ſa fin, & des cauſes qui le rendent heureux ou malheureux. Par M. de Cerfvol ; 2 parties *in*-12. A Paris, chez la V. Duchefne, libraire, rue St Jacques.

Ut ameris amabilis eſto. OVID. de ar. am. l. 2.

Digitized by Google

Nous avons des auteurs qui ont traité de ce qu'il y a de physique dans l'union des deux sexes, & ont éclairé les époux sur les vœux de la nature que leurs passions peuvent quelquefois leur faire oublier. D'autres écrivains se sont occupés de leur côté à donner des moyens propres à sanctifier la société conjugale; mais ces pieux écrivains ne possédant qu'une vaine théorie de leur sujet, se sont souvent bornés à appliquer, comme ils ont pu, les maximes de la vie tranquile du cloître à l'état actif du mariage. Ils ont présenté une foule de motifs pour aider ceux qui sont engagés dans la société conjugale à supporter les chagrins. Ne vaut-il pas mieux donner des règles pour les éviter? C'est aussi le principal objet de cette *Gamologie*, expression empruntée du grec, & qui signifie discours sur le mariage. M. de Cerfvol, après avoir exposé quelques instructions préliminaires relatives au mariage, parle de l'attention & du discernement qu'il convient d'apporter dans le choix d'un époux; il nous entretient des convenances & des analogies qu'exige la plus étroite des unions. Mais il n'insiste point assez sur les rapports qui doivent se trouver entre les connoissances,

Digitized by Google

les lumières & la culture d'esprit des deux époux. Quelle plus triste situation pour une mère ou un père de famille qui pense & se plaît dans sa maison, que de se trouver réduit à penser seul! C'est la culture d'esprit qui contribue le plus à rendre la société agréable, & cette culture est toujours trop négligée dans l'éducation des filles. On leur apprend à séduire, rarement à se faire aimer. L'auteur de la *science du mariage* s'applique principalement à instruire les jeunes personnes de beaucoup de circonstances, de détails, d'objets qu'il leur importe de connoître, essentiels même à leur félicité, & que l'on s'obstine néanmoins à leur cacher sous le faux prétexte que la nature y suppléera. « Mais, » comme on l'observe dans cette gamo» logie, la nature, toujours uniforme » dans son plan, assujettie elle-même à » des règles générales, n'a pu rien prévoir » sur les *modes* variées à l'infini des so» ciétés, ni sur des *usages* mobiles, & » qui ne sont point de sa fondation. Il est » dans le mariage, comme dans les autres » conditions de la vie, une multitude de » situations qui ne sont ni fâcheuses, ni » agréables; on y éprouve des sentimens » qui ne sont ni le plaisir ni la douleur,

Digitized by Google

» mais qui participent de ces affections &
» qui y conduisent. La nature n'a rien à
» nous faire pressentir sur la suite ou la
» recherche de ces sujets moyens, de ces
» accidens subalternes, qui, par notre art
» ou notre ignorance, deviennent souvent
» des causes majeures & des principes fé-
» conds de bonheur ou d'infortune. C'est
» l'usage, c'est l'expérience, c'est l'ins-
» truction familière qui nous apprend
» comment nous pouvons éviter ces maux
» & nous procurer ces biens secondaires.
» Dans l'état agreste, nous n'avions pas
» besoin de la science de ces moyens; les
» situations qu'ils produisent n'existoient
» pas. Retournons dans les forêts, & li-
» vrons-nous à l'instinct : rarement il
» nous trompera sur les objets qui sont de
» pur sentiment. Dans la société il faut
» un autre guide; quiconque s'y aban-
» donneroit à l'instinct, trébucheroit à
» chaque pas. » Ces réflexions suffisent pour faire condamner le ton mystérieux qu'on emploie ordinairement dans l'éducation des filles. L'auteur entre ici dans quelques détails; mais la science de se bien conduire dans le mariage, renferme un trop grand nombre de parties pour qu'il entreprenne de les traiter toutes. Les

Digitized by Google

avis qu'il donne suffisent néanmoins pour guider les femmes dans les cas les plus généraux & les plus difficiles. On ne sauroit être trop attentif à éloigner de l'œil tout ce qui ne doit pas lui causer des impressions agréables ; & l'auteur tire de ce principe plusieurs conséquences. « Si les » soins que vous prenez de votre parure, » pour vous montrer en public, dit l'inf- » tituteur à son élève qu'il nomme *So-* » *phie*, ne sont pas continués dans le par- » ticulier ; si vous ne vous montrez à vo- » tre époux que dans ces négligés outrés » qui décèlent l'abandon de ses charmes » & l'indifférence de plaire, il résultera » de cet oubli des bienséances deux effets » funestes à votre tranquillité, & qui se- » ront l'origine d'une foule de chagrins, » si vous aimez votre mari. D'abord rien » ne pourra l'empêcher de croire que vous » êtes plus jalouse d'exciter l'attention » des autres hommes, que la sienne. Cette » préférence, supposée peut-être, sera » payée d'une préférence réelle ; car, en » second lieu, comme nous nous ressem- » blons tous, à quelques nuances près, il » recevra de la part des autres femmes » qu'il voit continuellement dans la situa- » tion la plus propre à les faire valoir,

Digitized by Google

» les mêmes ſenſations que vous faites
» éprouver aux hommes, en les frappant
» à la fois par les beautés de la nature & les
» ſublimités de l'art. Vous ſentez, ma
» chère Sophie, juſqu'où ces préventions
» peuvent conduire un époux, & com-
» bien eſt dangereux l'uſage établi de ne
» ſe point gêner entre mari & femme.
» Les exemples ſont fréquens de fem-
» mes qui, après avoir inſpiré l'amour le
» plus vif, n'ont pu tenir ſix mois à la
» ſociété intime du mariage, ſans qu'el-
» les euſſent d'autres défauts, qu'une né-
» gligence extrême. Je n'en rapporterai
» pas de ſubſiſtans, parce que je ne veux
» mortifier perſonne. Dans le ſeizième
» ſiécle, Diane de Château-Morand fut
» épouſée par un aîné de la Maiſon d'Ur-
» fé. Elle avoit tous les avantages qui
» peuvent faire rechercher une fille; la
» richeſſe, la naiſſance; & elle étoit jeune
» & ſage. Cependant ſon mari, excédé
» des dégoûts qu'elle lui cauſoit, préféra
» le célibat perpétuel, à ſa compagnie. Il
» chercha des prétextes, & en trouva pour
» faire diſſoudre ſon mariage; puis il em-
» braſſa l'état eccléſiaſtique. L'ingénieux
» auteur de l'*Aſtrée*, Honoré d'Urfé ſon
» frère, aimoit Diane depuis long-tems,

Digitized by Google

» Il obtint de Rome une dispense, &
» épousa sa belle-sœur. Mais, vaincu à
» son tour par les répugnances, & n'ayant
» pu obtenir de sa femme qu'elle eût un
» peu plus de soin de sa personne, il fut
» contraint de s'en séparer. Ainsi l'amour
» & l'intérêt, c'est-à-dire, les deux plus
» puissans mobiles des actions humaines,
» n'ont pu l'emporter dans l'esprit de deux
» frères sur des dégoûts qu'une légère at-
» tention auroit prévenus. »

L'auteur entre ici dans quelques détails sur ce qu'il appelle *politique du mariage.* Il loue les vertus des femmes; il ne dissimule pas leurs défauts, & éclaire leur amour-propre sur leurs véritables intérêts. Il s'attache, dans le cours de cet écrit, à faire voir la dignité de la société conjugale, ses avantages, le bonheur qu'il procure aux ames honnêtes & sensibles. Quand on aura calculé les plaisirs & les peines auxquels sont assujetties les diverses conditions de la vie, on sera obligé de conclure, avec l'instituteur des femmes, que c'est au mariage qu'il en faut revenir. Les privations qu'on s'impose, en se vouant au célibat, sont mille fois plus à craindre & plus insupportables dans nos mœurs, qu'il ne le seroit d'être mal marié. Tou-

Digitized by Google

tes les loix, par exemple, ne sauroient faire cesser les remords d'une fille de quarante ans dont les passions ne peuvent plus se déguiser. C'est envain que, soumettant son orgueil à son tempérament, elle fait les premières démarches, qu'elle retrace le souvenir de sa beauté; envain elle veut rappeller l'amour dans la saison de l'amitié : un sourire dédaigneux des amans qu'elle a mépriſés, est le retour réel & mérité de l'indifférence qu'elle affecta.

* *Le Poëte malheureux*, ou le Génie aux prises avec la Fortune, &c. Par M. Gilbert. A Amsterdam.

L'auteur nous apprend que cette pièce a concouru pour le prix de l'Académie Françaiſe. Le sujet était susceptible d'intérêt. Un jeune homme entraîné par l'amour des lettres, qui a trop recherché la gloire & trop négligé la fortune, qui a oublié combien la première était difficile à acquérir, & l'autre difficile à remplacer, qui raconterait avec candeur les erreurs de son imagination, & ses espérances

* *Cet article & les deux suivans sont de M. de la Harpe.*

Digitized by Google

trompées, pourrait, s'il s'exprimait avec une sensibilité douce & vraie, émouvoir celle de ses lecteurs. M. Gilbert a pris une tournure toute différente. Bien loin de chercher à se concilier les esprits, il semble vouloir les révolter; il s'emporte contre les hommes, contre ses rivaux, contre ses juges avec une violence indiscrète. Il s'exhale toujours en reproches, & ne les justifie pas assez. On voit bien qu'il peut se plaindre de la fortune; mais on ne voit pas pourquoi il se plaindrait des hommes. Il prétend qu'il les a étudiés long-tems, & il ne songe pas qu'il se dit lui-même très-jeune, & que cette étude n'est pas de son âge. Mais cet âge même doit l'excuser. Il ne faut voir dans cet essai qu'une jeune tête qui fermente, qui est aigrie par des contradictions, des obstacles & des chagrins, & qui, sans doute, se calmerait & s'éclaircrait dans une situation plus heureuse. Ceux qui cherchent le talent dans son germe, & ne jugent pas avec une sévérité trop dure les premiers essais d'un âge qui n'est guères que celui des fautes, appercevront à travers le désordre des idées & la foule des incorrections qui règnent dans cette pièce, des morceaux qui annoncent de la verve, &

Digitized by Google

des tournures & des mouvemens qui ſont d'un poëte.

L'auteur, irrité du peu de ſuccès de ſes premiers travaux, craint d'être obligé de regretter l'ignorance de ſes premiers ans.

Pareil à cet aiglon qui, de ſon nid tranquille,
Voyant près du ſoleil ſon père tranſporté,
Nâger avec orgueil dans des flots de clarté,
S'élève, bat les airs de ſon aîle indocile,
Retombe, & ne pouvant le ſuivre que des yeux,
En accuſe ſon nid, & d'un bec furieux
Le *diſperſe briſé*; mais envain le regrette,
Lorſqu'égaré dans l'ombre, il erre ſans retraite.

Toute la dernière partie de la période eſt traînante, & ſans effet; mais cette comparaiſon eſt ingénieuſe, & ce vers,

Nâger avec orgueil dans des flots de clarté,

Me paroît fort beau.

Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs.
Je n'en ai point rougi; maître du diadême,
De mon dernier ſujet j'euſſe envié le rang,
Et, honteux de devoir quelque choſe à mon ſang,
Voulu renaître obſcur pour m'élever moi-même.

Peut-être ne fallait-il pas aller juſqu'à

ſe ſuppoſer roi ; mais il y a de la hauteur dans cette idée.

Qu'a ſon gré l'opulence, *injuſte & vile amante*,
Berce ſur le damas ce parvenu groſſier,
Et laiſſe le poëte à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ſes concerts le ſort qui le tourmente ;
Il n'eſt qu'un vrai malheur, c'eſt de vivre ignoré.
L'homme brille un moment, & la tombe dévore
Les titres faſtueux *dont on fut décoré*,
Nos maux, & ces plaiſirs que le vulgaire adore,
Tout périt ſous la faulx de la mort ou du tems.
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée,
Survit à ſon trépas, & s'accroît par les ans, &c.

Ces idées ſont communes. Mais ce vers,

Il n'eſt qu'un vrai malheur, c'eſt de vivre ignoré.

peint l'amour de la gloire avec verité & énergie.

Le poëte nous préſente le tableau de la félicité champêtre, dans Philémon qui n'a point ſongé à la gloire, & qui cultive en paix le champ de ſes pères.

Les tranquilles étangs, les tortueux vallons,

Digitized by Google

Les antres toujours frais, les ruiſſeaux vagabonds,
Les chants du peuple aîlé, ſes jeux dans les feuillages,
La juſtice, la paix, tout rit à Philémon.
Oh! combien j'euſſe aimé cette beauté naïve,
Qui, d'un époux abſent *preſſentant* le retour,
Raſſemble tous les *fruits* de ſon *fertile* amour,
Dirige des *aînés* la marche encor tardive,
Et, portant dans ſes bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du ſentier *par où* deſcend leur père, &c.
Elle le voit, grand Dieu! dérobe à ma miſère
L'aſpect de leurs plaiſirs dont mon cœur eſt jaloux.
N'eſt-ce donc point aſſez des tourmens que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, & d'un œil plein d'effroi
Je lis ſur tous les fronts le mépris & l'injure!
Le dernier des mortels eſt plus heureux que moi, &c.

Ces mots, *le dernier des mortels*, ont l'air de tomber ſur Philémon, dont on vient de décrire le bonheur, & l'on ne voit pas pourquoi Philémon ſerait *le dernier des mortels*. On ne fera point de remarques ſur le ſtyle. Si l'on en faiſait, ce

Digitized by Google

ne ſerait point dans la vue de rabaiſſer ni de décourager un jeune débutant, projet odieux que des hommes vils ont quelquefois conçu & ont eu même la baſſeſſe d'avouer, mais dont un homme qui fait profeſſion d'honnêteté, ne ſera jamais capable. Peut-être aurions-nous pû, en détaillant quelques vers, donner quelques avis à l'auteur. Mais il n'en faut donner que lorſqu'ils peuvent être utiles, & M. Gilbert, dans la préface de ſa pièce, dit trop de mal de celui qui en rend compte aujourd'hui, pour être diſpoſé à profiter de ſes conſeils en matière de goût. Cette préface eſt ce qui doit faire le plus de peine à ceux que les diſpoſitions, qu'annonce l'auteur pour la poëſie, pourraient engager à s'intéreſſer à lui. Comment M. Gilbert a-t-il été aſſez mal conſeillé pour imprimer dans un ouvrage de début qu'il nous apprendra quelque jour *que M. de Voltaire eſt pour la poëſie françaiſe ce que Sénèque fut pour l'éloquence latine?* Cette phraſe aſſurément ne fera pas plus de tort à M. de Voltaire que cent autres de ce genre qu'on imprime tous les jours contre lui; mais ne peut-elle pas en faire beaucoup à celui qui ſe la permet? Comment n'a-t-il pas ſongé d'abord qu'un jeu-

Digitized by Google

ne homme de vingt ans n'a rien à nous apprendre, & que lui-même doit s'occuper d'apprendre quelque chose? qu'on ne lui demande point d'apprécier ses maîtres, mais de les étudier? Quelle opinion veut-il qu'on prenne de lui, en voyant la manière indécente dont il parle de l'Académie & de plusieurs de ses membres les plus illustres? Comment lui est-il venu dans la tête de prendre pour épigraphe?

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

Si l'Académie *n'entend pas* M. Gilbert, M. Gilbert est-il bien sûr que ce soit l'Académie qui ait tort? Est-il bien sûr que le Public lui donnera la couronne qu'il croit ne lui avoir été refusée que par l'injustice des juges? Et ne voit-il pas qu'un écrivain qui serait en effet capable de mériter un prix, parlerait d'un autre ton?

Il dit dans un endroit de sa pièce.

Je puis être du moins fameux par mon audace.

Qu'il se garde bien de suivre cette première fougue de son imagination; qu'il soit bien persuadé qu'on n'est pas toujours *fameux* avec de l'*audace*; plus d'un exemple peut lui apprendre que quand on est

Digitized by Google

réduit à n'être *fameux* que par son *audace*, c'est une triste manière de l'être, & qu'alors même l'audace prend un autre nom. Qu'il ne soit pas tenté d'imiter le cynisme où se sont emportés plusieurs écrivains qui n'avaient que cette manière de faire parler d'eux; ne voit il pas que le mépris public en est le fruit? Avant d'éclater en reproches & en menaces contre les hommes, qu'il se demande s'ils ont en effet été si injustes envers lui, & s'il a produit quelque bel ouvrage qu'on ait méconnu. S'il veut faire de sérieuses réflexions sur les avis qu'on lui donne ici, sans autre motif que son intérêt & son avancement, il sentira combien ces avis lui peuvent être plus avantageux que ceux auxquels il s'est laissé entraîner; il s'efforcera de réparer ses torts, & d'effacer les impressions peu favorables qu'ils ont pû donner; il concevra que ce n'est pas assez de se croire de la force; mais qu'il faut en avoir fait preuve; & que, loin d'insulter gratuitement les gens de lettres, il faudrait chercher à mériter une place parmi eux.

Voltarii Henriados éditio nova, latinis versibus & gallicis, Q. dedicat Sérénissimo Potentiss. Princ. Elect. Palatino,

Digitized by Google

Carolo Theodoro, Calcius Cappavallis ex aulæ Palatinæ servitiò. Biponti, typis Ducalibus, &c. Parisiis, apud Lacombe, bibliopolam, viâ Christ.

La Henriade de M. de Voltaire, nouvelle édition, en vers latins & français, dédiée à Son Altesse Sérénissime Electorale Palatine Charles-Théodore. Par M. de Caux de Cappeval, au service de la Cour Palatine. Aux Deux-Ponts, de l'Imprimerie Ducale; & se trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Tels sont les deux titres de ce singulier ouvrage, l'un des monumens les plus remarquables qu'on ait élevés à la gloire de M. de Voltaire. Déjà traduit dans toutes les langues modernes, & de son vivant devenu, pour ainsi dire, ancien; parce que ses ouvrages, ainsi que ceux de l'antiquité, sont depuis plusieurs générations au nombre de nos modèles & dans la mémoire de tous les amateurs des lettres, on lui fait parler aujourd'hui la langue de Virgile dont il est le rival & l'imitateur. Mais comme il faudrait un Voltaire pour traduire Virgile, il faudrait aussi un Virgile pour traduire Voltaire.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des beautés dans l'ouvrage de M. de Caux, comme on le verra par pluſieurs morceaux que nous citerons, & qui nous ont paru reſpirer la latinité antique, du moins autant que le goût des modernes peut juger d'une langue morte. Mais combien d'obſtacles & de difficultés le traducteur latin n'avait-il pas à vaincre ? Des mœurs abſolument nouvelles qui ne tiennent en rien à celles qui ſont dans les poëtes de l'antiquité, des combats qui ne reſſemblent pas plus aux combats des Latins que le ſiege d'une de nos villes ne reſſemble au ſiége de Troye, une foule de termes dont l'équivalent ne peut ſe retrouver dans aucun auteur ancien, des idées philoſophiques, allégoriques & morales d'un genre qui leur était inconnu, voilà ce que le Latiniſte moderne avait à exprimer, & ce qu'il était ſouvent impoſſible de rendre heureuſement. l'idée principale du poëme, le mot de *ligue* pouvait-il ſe rendre en latin ? L'auteur emploie tour-à-tour *fœdera*, *fœdio*. Mais ces termes nous rappellent-ils les mêmes idées que le mot de *ligue ?* Voyons, par exemple, dans le début du poëme comment le mot *fœdera* ſe trouve placé.

Digitized by Google

Je chante ce héros, qui regna sur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui, par de longs malheurs apprit à gouverner;
Calma les factions, sut vaincre & pardonner;
Confondit & Mayenne, & la ligue & l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.

Voici la version latine.

«Heroem canimus, qui Gallica regna paravit,
»Jura *probans* armis & avito sanguine *firmans*;
»Quique per exhaustos, bello adversante, labores
»Proludens, didicit regnare & parcere victis,
»*Fœdera*, Gusiadas, fortes superavit Iberos,
»Et sedit solio victorque parensque suorum.»

Ce début ne nous paraît pas heureux. C'est une grande faute d'avoir terminé les premiers vers par un sens complet. Rien n'est plus contraire au génie de la poësie latine, & à la nature d'un exorde qui doit toujours attacher l'esprit par une suspension habilement prolongée. Ces mots *Gallica regna paravit* qui signifient *il conquit le royaume de France*, semblent finir le poëme dès le premier vers; & rien n'est plus opposé d'ailleurs à l'élégance latine que de finir ainsi le sens & le vers par un prétérit. C'est là sur-tout que l'en-

Digitized by Google

jambement étoit nécessaire. Il fallait suspendre la période comme elle l'est dans l'original. Je ne crois pas non plus que ces deux participes du second vers *probans* & *firmans* soient de bon goût. Ce n'est pas là la phrase poëtique. Les quatre autres vers sont beaucoup mieux; mais que signifie *superavit fœdera? Il vainquit les traités?* Cette expression est-elle latine, & rend-elle l'expression française, *il confondit la ligue?* Au reste, j'avoûrai que cette difficulté était grande, & que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre était peut-être de l'éluder, en ne cherchant point à rendre le mot de *ligue*, & se contentant d'un terme générique.

Si l'exorde est défectueux, l'invocation me paraît supérieurement rendue, & c'était beaucoup; car elle est d'une grande beauté dans le français.

Descends du haut des Cieux, auguste vérité:
Répands sur mes écrits ta force & ta clarté.
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos provinces,

Digitized by Google

Dis les malheurs du peuple & les fautes des Princes,
Viens, parle ; & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut, à tes fiers accens, mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altière,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière ;
Avec moi, ſur tes pas, permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

»Labere de Cœlo tu veri auguſta *ſatelles*
»Virgo ; facem attollens in carmina ſuffice vires.
»Te Regum aſſuescant aures audire ſuperbæ ;
»Voce tuum eſt dominos terrarum ambire magiſtrâ ;
»Oſtentare tuum eſt, torum documenta per orbem,
»Dura rebellantum mala, dementesque ruinas.
»Dic undè irruerit noſtros diſcordia fines ;
»Dic triſtes populorum iras & crimina Regum ;
»Alloquere ipſa. Tibi potuit ſi fabula quondam,
»Cantûs illecebris, voces mollire ſeveras,
»Artificique manu famulans decus addere fronti,
»Si ſplendori umbrâ varios affudit honores,
»Illa ſinas mecum ſacra per veſtigia ſurgat,
»Fida miniſtra tui, non invidioſa, decoris.»

Je ne reprendrais dans ce morceau que

Digitized by Google

le mot de *ſatelles*, qui ne me ſemble pas juſte. Je ſçais bien qu'Horace a dit :

» Virtutis veræ cuſtos rigidusque ſatelles. »

Mais c'eſt préciſément pour cette raiſon que je ne voudrais pas l'employer ici. Défenſeur de la vérité, (ce que ſignifie *ſatelles veri*) n'eſt pas la même choſe que la Divinité même qui préſide à la vérité. Peut-être aurais-je mieux aimé *interpres fidiſſima veri diva.*

Je citerai encore ce portrait de Guiſe, qui me paraît bien traduit.

Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul, ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la miſère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux ;
Il ſavait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence :
Il ſe faiſait aimer des Grands qu'il haïſſait,
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait ;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,

» Brillant

Digitized by Google

Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connaiſſant le péril & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand Prince & mauvais citoyen.

«Moliri inſidias magnam non calluit artem
»Sic alius, cæcoſque ſui componere motus;
»Nullus & ambages vaſto ſub corde repoſtas
»Diſſimulare magis novit fallacibus umbris;
»Imperioſior atque ferox, ſed flexile pectus
»Ac populare; malis coràm indoluiſſe volebat
»Uſque laborantis populi, exſecratus iniquum
»Vectigalis onus; felix, cum pauper adiret,
»Indè redibat; opes timido effundebat egeno;
»Clara ferebatur multis præſentia donis.
»Noverat infenſas procerum ſibi ducere mentes;
»Hoſtis erat, ſi læderet, implacabilis, ardens;
»Exſuperans votis nimium, ſed callidus; idem
»Virtutum atque ipsâ vitiorum luce decorus;
»Prænoſcens animo quæ deindè pericula temnat;
»Dux felix; magnus Princeps, civiſque *malignus.*»

Je ne crois pas que *malignus* ſoit l'expreſſion propre. Je pourrais remarquer pluſieurs exemples de ce même défaut de propriété dans les termes, & d'exactitude dans la traduction. Il y a beaucoup d'endroits où l'auteur s'éloigne du ſens de l'o-

Digitized by Google

riginal ; il y en a même où la traduction est absolument contraire au texte. Tel est celui ci, où il s'agit de la tête de Coligni, que l'on porte aux pieds de Médicis.

Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisirs, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

»Illa recognoscit sedato lumine donum,
»Dissimulans ultos memori sub corde furores ;
»Gaudia nec stimuli erumpunt ; premit obvia
»sensus,
»Et tanquam soleat tantos haurire dolores. »

Je ne dirai rien des trois premiers vers qui ne rendent point du tout les vers français ; mais le dernier qui signifie littéralement, *accoutumée à dévorer de si grandes douleurs*, est une étrange méprise. Certainement Médicis n'étoit rien moins qu'affligée de la mort de Coligny, *& accoutumée à de pareils présens* veut dire accoutumée à des vengeances atroces, ce qui est, comme on le voit, infiniment éloigné de la version de M. de Caux.

Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui, jusques sur le trône, épouvante les Rois,

Digitized by Google

«At non *fulmineam* potuit compescere vocem,
»Quæ Reges etiam soliorum exturbat in arce. »

Fulmineam paraît ici bien déplacé pour exprimer cette voix secrette de la conscience qui murmure dans le cœur des hommes coupables & puissans.

Ces remarques & celles qu'on pourrait y ajouter n'empêchent pas que l'ouvrage de M. de Caux ne soit estimable, & l'on doit des éloges à son zèle pour la gloire de M. de Voltaire, & à son talent pour la poësie latine.

Panégyrique de St Louis, Roi de France, prononcé dans la chapelle du Louvre, le 25 Août 1772, en présence de l'Académie Française; par M. l'Abbé Maury, chanoine, vicaire général & official de Lombès. A Paris, chez le Jay, libraire, rue St Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au grand Corneille.

Si quelque chose demande toutes les ressources de l'esprit & de l'éloquence, c'est sans doute d'avoir à traiter un sujet déjà traité par une foule d'orateurs, & de louer ce qui a été tant loué. Il semble que

Digitized by Google

la satyre soit inépuisable, tant l'esprit humain a de malignité ; mais l'éloge, même celui du plus grand homme, a des bornes très-étroites, ce sont celles de la perfection humaine ; aussi, dans cette multitude de panégyriques qui se renouvellent tous les ans, en l'honneur de St Louis, à peine en a-t-on distingué un petit nombre dont le souvenir se soit conservé parmi les connaisseurs. L'on peut citer, entre autres, celui que prononça l'Abbé Seguy, & qui était en effet de M. de Voltaire ; (car M. de Voltaire, qu'on a tant accusé de profiter de l'esprit des autres, a souvent prodigué le sien sous le nom d'autrui) celui de M. l'Abbé de Vauxcelles, morceau plein d'élégance, de grace & de douceur, & qui se rapprochait beaucoup de la manière de Massillon ; celui de M. l'Abbé Couturier, remarquable par la noblesse & l'élévation, & qui avait quelquefois le ton de Bossuet. Ces discours, & quelques autres, ont mérité d'échapper à l'oubli & de trouver une place dans le recueil des amateurs. Celui de M. l'Abbé Maury doit en obtenir une très distinguée parmi les nombreux monumens que l'éloquence a élevés à la gloire de St Louis. Il s'est rendu son sujet propre, & l'a fait

Digitized by Google

paraître nouveau. Personne, peut être, n'y a fouillé plus avant que lui. C'est sur-tout sous le titre de législateur & de bienfaiteur des hommes qu'il a considéré son héros, &, dans ce genre, ses idées sont grandes, proportionnées à la dignité du sujet; ses vues sont justes & profondes, & sont le résultat de beaucoup de connaissances historiques mises en œuvre par un esprit observateur; & il s'exprime à la fois en philosophe ami de l'humanité, & en ministre de la Religion.

Ce morceau de son exorde que nous allons citer, contient tout le plan de son discours. « Assez courageux pour entre-» prendre de créer son siécle, St Louis » étendit, par sa législation, l'influence » de son règne sur tous les siécles. Ce » Monarque religieux, dont chaque ac-» tion rappelle un devoir de la royauté, » réduisit la politique à l'équité la plus » sévère; il abaissa devant la loi l'auto-» rité de ses vassaux & la sienne propre; » il eut une droiture généreuse & inflexi-» ble, un génie vaste & hardi, un carac-» tère ferme & invariable. Il fut grand » sur le trône par la justice, qui est la » bienfaisance des Rois; il se signala dans » les armées par sa valeur, dans la vic-

Digitized by Google

» toire par sa modération, dans les fers
» par l'empire qu'il y conserva sur des
» Barbares dont il était l'esclave. Après
» avoir assuré le bonheur de ses contem-
» porains par ses vertus, St Louis prépara
» le bonheur de sa postérité par ses loix;
» chaque siècle a reçu de lui de nouveaux
» bienfaits, & il a acquis des droits sur la
» reconnoissance de l'Europe entière. »

L'orateur ouvre la première partie par la définition d'un Roi. Cette figure a été souvent employée; mais elle est brillante, & dans la chaire elle produit toujours de l'effet. « Qu'est-ce qu'un Roi? c'est l'oint
» du Seigneur, le bouclier du faible, le
» fléau du méchant, l'arbître de l'opinion,
» la règle vivante des mœurs. C'est un
» homme dont les devoirs sont aussi éten-
» dus que sa puissance, qui répond à Dieu
» d'un peuple entier, & *participe par ses*
» *vertus à tous les honneurs dus au génie;*
» un homme qui se sanctifie par son pro-
» pre bonheur, lorsqu'il rend ses sujets
» heureux, dont les actions sont des
» exemples, les paroles des bienfaits, les
» regards même des récompenses; un
» homme qui n'est élevé au-dessus des
» autres que pour découvrir les malheu-
» reux de plus loin; c'est enfin une victi-

Digitized by Google

» me honorable de la félicité publique, à
» qui la Providence a donné pour famille
» une Nation, pour témoin l'Univers,
» tous les siécles pour juges. »

Cette définition est fort belle ; mais nous observerons que cette phrase, *il participe par ses vertus à tous les honneurs dus* » *au génie*, ne présente pas un sens clair.

Le tableau de la France, au moment que St Louis monta sur le trône, est énergiquement tracé. « Si nous jugeons des
» mœurs par les loix, je vois que St Louis
» défend de piller les biens, de massacrer
» les troupeaux, d'incendier les maisons,
» de brûler les récoltes, & que par ces
» étranges précautions son code accuse son
» siècle. Guerrière dans sa Religion, la
» France avait institué des Ordres reli-
» gieux militaires, &, depuis deux siécles,
» les guerres même étaient sacrées; guer-
» rière jusques dans ses plaisirs, elle ai-
» mait à conserver sous ses yeux, dans les
» jeux féroces des tournois, une image
» toujours présente des batailles. Tout
» était frontière, forteresse, tour, fossé,
» rempart, champ clos, sous ce gouver-
» nement anarchique & barbare dont
» l'histoire nous raconte une multitude
» d'exploits sans nous présenter un véri-

Digitized by Google

» table héros ; où l'homme était devenu
» une propriété de l'homme, & qui of-
» frait le spectacle des deux plus terribles
» fléaux qui puissent attaquer la Monar-
» chie, un Roi sans pouvoir, & un peu-
» ple sans liberté. »

L'esprit d'équité qui caractérise Saint Louis est peint avec les traits les plus vrais. « Quand je dis que Saint Louis fut » juste, je ne parle point, Messieurs, de » cette justice lente & cruelle qui consu- » me, par ses délais, l'infortuné qui l'in- » voque ; de cette justice indolente qui » craint d'approfondir ses devoirs, & s'en- » veloppe de l'ignorance pour se garantir » du remords ; de cette justice inexorable » qui compte toujours avec les malheu- » reux, consulte la loi qui ne parle qu'au » citoyen, & n'écoute jamais le senti- » ment, le véritable législateur de l'hom- » me vertueux. Animé par l'esprit du » christianisme, St Louis fut juste avec » courage. Ce Prince religieux ne veut » point participer aux usurpations de ses » ancêtres ; il examine ses droits au tribu- » nal de sa conscience avec autant de sé- » vérité que ses propres actions. Persuadé » que la politique d'un Prince doit » être dans son cœur, que les Rois doi-

Digitized by Google

» vent porter, comme les autres hommes,
» & plus que les autres hommes, le joug
» salutaire de l'Evangile, il fut Chrétien
» en Roi, & il apprit à son siècle qu'on
» ne pouvait pas choisir auprès de lui un
» arbitre plus sévère que lui même. Lors-
» que le Roi d'Angleterre a voulu soute-
» nir ses prétentions par ses armées, Louis
» a opposé la force à la force; mais après
» l'avoir défait, il pèse ses droits dans la
» balance de la justice, & il cède cinq
» provinces à ce même Monarque An-
» glais, qui n'avait pû lui enlever une
» seule de ses places. Ne nous arrêtons
» pas, Messieurs, au spectacle si intéres-
» sant pour la vertu, d'un Roi victorieux
» qui restitue volontairement des Etats
» conquis; mais confondons pour tou-
» jours ces politiques insensés qui osent
» faire un crime à Louis d'avoir été juste.
» *Je conquerrai la paix*, disait énergique-
» ment ce grand homme, *je conquerrai*
» *la paix*; & cinquante années de paix
» entre la France & l'Angleterre furent
» en effet le prix de ce sacrifice inat-
» tendu. »

St Louis protégea les lettres, & il convenait à un homme qui les cultive avec autant de succès que M. l'Abbé Maury

Digitized by Google

de faire valoir cet avantage. « Il eſt une » autre gloire que St Louis partage avec » tous les grands Rois : il protégea les » lettres ; il fit plus, Meſſieurs, il eut le » mérite de les aimer & de les cultiver ; » & ſi l'eſprit humain eût ſuivi les pro- » grès de ſon génie, le règne de Louis » ſerait aujourd'hui l'époque de la renaiſ- » ſance des lettres ; mais du moins il pré- » para cette heureuſe révolution ; il com- » prit que l'ignorance étoit l'ennemie la » plus formidable du Chriſtianiſme ; il » fut le reſtaurateur de l'Univerſité de Pa- » ris, il eut pour amis & pour convives » les plus éclairés de ſes contemporains, » Robert Sorbon, St Thomas d'Aquin, » St Bonaventure ; il les honora parce » qu'il ſavait que la conſidération eſt le » ſeul prix digne des talens ; en effet elle » vient du cœur, & elle flatte d'autant » plus de la part des Souverains, que l'eſ- » time n'eſt pas un don, mais un hom- » mage. Cette capitale préſente encore à » l'admiration de l'Europe, des monu- » mens des arts, qui ont illuſtré le règne » de St Louis. Les manuſcrits les plus » précieux de Rome & d'Athènes furent » recueillis, par ſes ſoins, dans ſa biblio- » thèque de la ſainte Chapelle. Souvent

Digitized by Google

» le Souverain se réfugiait dans cet asyle;
» je ne dirai pas, pour se consoler de la
» royauté, puisqu'il jouissait du spectacle
» d'un peuple heureux, mais pour hono-
» rer le goût des lettres, qui, dans ces
» tems reculés, avait encore besoin d'être
» ennobli par l'exemple d'un Roi; il y
» expliquait lui même les difficultés qu'on
» lui proposait, & il devenait l'oracle des
» sçavans après avoir été l'arbître des Sou-
» verains. Ainsi, Messieurs, lorsque la
» Providence veut renouveller la face des
» Empires, elle n'a pas besoin d'agir sur
» chaque individu; elle fait naître sur le
» trône un Monarque doué des heureux
» dons de la vertu & du génie; le Prince
» donne une impulsion générale & entraî-
» ne sa Nation. »

La seconde partie commence par une idée très-ingénieuse, qui met dans un plus grand jour toute la gloire de St Louis. « Pour mieux découvrir l'influence du
» gouvernement de St Louis sur les siè-
» cles qui l'ont suivi, effacez son règne
» de nos annales : quelle confusion ! quel
» désordre ! quelle barbarie ! Parcourez
» notre histoire depuis Clovis, en sui-
» vant les désastres dont elle semée, vous
» errez de précipices en précipices, vous

Digitized by Google

» rencontrez des Monarques assoupis dans
» la mollesse qui sont Rois sans règner,
» dominés par des Maires hautains qui
» règnent sans être Rois, & en prennent
» enfin le titre, las de l'abandonner à ces
» fantômes de Souverains. Le génie de
» Charlemagne attire votre admiration
» pendant quelques instans; mais la pos-
» térité de ce grand homme laisse écrou-
» ler l'édifice de sa législation, & vous
» retombez avec ses successeurs dans le
» même chaos d'où son règne vous avait
» tiré. Tandis que les premiers Rois de
» la troisième Race sommeillent dans
» l'indolence, ou bouleversent tout, &
» s'égarent dans le labyrinthe de leurs pro-
» pres erreurs, vous traversez plusieurs
» siècles de barbarie; vous appercevez un
» crépuscule faible encore sous Philippe-
» Auguste : enfin St Louis regne. Sans le
» gouvernement de ce Prince, la nuit se
» prolongeait jusqu'à Charles V; mais
» déjà le jour luit, & le spectacle d'un
» grand Roi sur le trône soulage vos re-
» gards fatigués par l'aspect de tant de
» déserts arides. »

Voici un autre idée plus heureuse encore, parce que ce n'est pas seulement un trait d'esprit, mais une grande & utile

Digitized by Google

vérité. « Remarquez d'abord une preuve » bien ſimple de la ſageſſe de ſon gou- » vernement ; la population augmentée » ſous ſon règne de pluſieurs millions de » Français, malgré la continuité des guer- » res, comme autrefois les Iſraëlites ſous » les ſucceſſeurs de David, répara d'a- » vance les brèches que lui firent les rè- » gnes ſuivans. L'eſpèce humaine, qui ſe » deſſèche & dépérit ſous les tyrans, s'ac- » croît toujours ſous l'empire des bons » Rois ; & pour prononcer ſur la gloire » des Souverains, il ſuffirait peut-être de » faire le dénombrement de leur peuple » au moment de leur mort. »

On ſe ſouviendra long-tems de l'impreſ- ſion vive que produiſit, dans la chaire, cet endroit du diſcours de M. l'Abbé Maury, qui regarde les établiſſemens de St Louis. Nous allons le tranſcrire ; nous ne pou- vons mieux terminer cet extrait.

« Avec ces bienfaits de Louis, le Peu- » ple Français reçut les lumières dont il » avait beſoin pour en découvrir l'impor- » tance. Auſſi lorſque nos pères étaient » malheureux ſous les règnes ſuivans, » lorſqu'ils reprochaient publiquement à » Philippe le Bel l'altération des mon- » noies, que demandaient-ils ? *les éta-*

» *bliſſemens de St Louis.* Lorſqu'ils mur-
» muraient contre Louis X, vendant à
» l'enchère les offices de judicature, que
» demandaient-ils? *les établiſſemens de*
» *St Louis.* Lorſqu'ils accuſaient Char-
» les IV d'avoir accablé l'Etat par des
» dettes immenſes, que demandaient-ils?
» *les établiſſemens de St Louis.* Lorſqu'ils
» ſe plaignaient ſous Philippe de Valois,
» de nouvelles impoſitions dont ils étaient
» ſurchargés, que demandaient-ils? *les*
» *établiſſemens de St Louis, les établiſſe-*
» *mens de St Louis.* Ils ne connaiſſaient
» point d'autre reſſource pour ſe ſouſtrai-
» re aux vexations, & ils répétaient, en
» verſant des larmes, ces paroles ſimples
» & touchantes : *Ce n'était pas ainſi que*
« *le ſaint Roi nous gouvernait ; que ſes*
» *loix ſoient ſuivies !* Le ſentiment du
» malheur ne leur arrachait que ce ſeul
» vœu, honorable, ſans doute, pour la Na-
» tion qui le formait, plus honorable en-
» core pour le Souverain qui l'avait fait
» naître. La reconnaiſſance de la Patrie
» imagina un hommage que St Louis n'a
» partagé avec aucun autre légiſlateur; la
» France, imitant le Peuple de Dieu, qui
» célébrait avec tant de ſolemnité l'an-
» niverſaire du jour auquel le Seigneur

Digitized by Google

» lui avait donné des loix sur le Mont
» Sinaï ; la France avait institué une fête
» civile en l'honneur de ce Prince ; & un
» jour était consacré, tous les ans, dans
» chaque ville, pour lire en public les
» établissemens de ce grand homme. O
» jour de triomphe & d'allégresse ! où le
» Peuple, le véritable Panégyriste des
» bons Rois, s'assemblait en foule pour
» bénir la mémoire de Louis ; où les pè-
» res conduisaient leurs enfans, & se fé-
» licitaient d'être pères & Français ; où
» les laboureurs levant enfin leur tête
» trop long tems courbée sous le joug des
» tyrans, n'avaient besoin que de répéter
» ce nom chéri pour faire pâlir leurs op-
» presseurs, & interrompaient, tantôt par
» les transports de l'amour, tantôt par les
» acclamations de la reconnaissance, le
» plus bel éloge funèbre qu'on ait jamais
» prononcé en l'honneur d'un Souverain.
» Voilà, Messieurs, voilà les traits que
» les historiens ont eu le malheur de ra-
» conter sans intérêt, & que l'éloquence
» a dédaignés, pour nous fatiguer du récit
» des batailles ! »

C'est-là certainement de la véritable éloquence. Ce discours doit ajouter beaucoup à la réputation littéraire de M. l'Abbé Maury, qu'avait commencée l'éloge

Digitized by Google

de Fénélon. Il y a ici un progrès marqué; & quelques légers défauts, quelques expreſſions impropres ou un peu recherchées diſparaiſſent devant des beautés d'un ordre ſupérieur. Une des choſes dont il faut encore ſavoir gré à l'orateur, c'eſt l'uſage heureux & nouveau qu'il a fait de l'écriture; c'eſt l'eſprit de Chriſtianiſme qui anime tout ſon diſcours & qu'on devait naturellement attendre d'un Eccléſiaſtique attaché à l'un des deſcendans du célèbre Fénélon.

Nous ajouterons ici, pour l'honneur & l'encouragement des talens, que l'Académie Françaiſe a cru devoir demander une récompenſe pour M. l'Abbé Maury, au Prélat chargé du miniſtère des bénéfices, & l'on peut s'attendre que cette grace, demandée par ce Corps illuſtre en faveur d'un talent ſi diſtingué & qui honore autant l'Egliſe, ne ſera pas refuſée.

Encyclopédie littéraire, ou nouveau Dictionnaire raiſonné & univerſel d'éloquence & de poëſie; dans lequel on traite de tous les genres de littérature, & de toutes les règles qui leur ſont propres, des figures de grammaire, de logique & de rhétorique avec des exemples ſur chaque objet. Ou-

Digitized by Google

vrage utile aux gens de lettres, aux orateurs, aux avocats, aux inſtituteurs, & généralement à toutes les perſonnes qui veulent cultiver leur eſprit, & acquérir des connoiſſances dans toutes les parties de littérature, & des principes généraux de goût, relativement à pluſieurs arts, tels que la peinture, la muſique, la danſe, la déclamation oratoire & théâtrale, & toutes les parties qui y ont du rapport, comme le geſte, la pantomime, l'action, l'accent, la prononciation, &c. On y a joint l'étymologie & les définitions de tous les mots, ſoit ſimples, ſoit figurés, ainſi que la traduction françoiſe des exemples tirés des auteurs Grecs & Latins, Italiens & Eſpagnols, &c. anciens & modernes; enfin on n'a rien oublié pour ſimplifier tous les principes qui ſont renfermés dans cet ouvrage, & pour mettre les lecteurs de tout âge & de tout ſexe à portée d'avoir des notions exactes & préciſes de toutes les branches de littérature. Par M. C**, de l'Académie royale des ſciences, inſcriptions & belles lettres de Châlon ſur Marne.

(Addamus) verbis numeros & pondera rebus.

SANT.

Digitized by Google

Six volumes grand *in*8°. A Paris, chez Coſtard, libraire, rue St Jean de-Beauvais.

On publie actuellement les trois premiers volumes de cette Encyclopédie littéraire. A la tête de l'ouvrage eſt un diſcours préliminaire où l'auteur fait quelques obſervations ſur la génération & l'ordre des ſignes deſtinés à repréſenter nos idées, & ſur la manière dont l'éloquence, ſoit en proſe, ſoit en vers, s'eſt perfectionnée. Ces réflexions générales conduiſent le lecteur ſous le point de vue néceſſaire pour apprécier le mérite du plan de cette Encyclopédie. L'ordre ſimple que l'auteur a répandu dans ce plan, les grandes diviſions qu'il y a miſes, & qu'il a évité de couper par trop de ſubdiviſions, donnent la facilité d'enviſager d'un même coup-d'œil l'enſemble de l'édifice. Ce plan, quoique très-réduit, préſente néanmoins la généalogie & l'enchaînement de tous les genres de littérature. L'auteur a eu ſoin d'en marquer les caractères diſtinctifs, d'établir les règles qui leur ſont propres, & de faire entrevoir dans quelle claſſe chaque genre & chaque principe peut être compris. Des exemples choiſis ornent les différens articles du diction-

Digitized by Google

naire. L'auteur a bien senti l'utilité de ces exemples pour éclaircir les principes, faire disparoître la sécheresse des règles, échaufer l'ame du lecteur, & lui présenter l'instruction sous une forme qu'il puisse, en quelque sorte, voir & toucher.

La condition de l'acquisition actuelle de cette Encyclopédie est simplement de payer vingt quatre livres, en recevant les trois premiers volumes en feuilles, qui se distribuent actuellement. Le sixième & dernier volume sera délivré *gratis* à ceux qui se sont assurés des premiers volumes; & il ne sera payé que douze livres pour les tomes quatre & cinq, actuellement sous presse. L'ouvrage, après la distribution de ces volumes, se vendra quarante-huit livres. Les reliures en carton se payeront séparément six sols; & en veau, une livre cinq sols par volume.

Le même libraire vient de mettre en vente le tome VII & le tome VIII *de l'Honneur François ou de l'histoire des vertus & des exploits de notre Nation, depuis l'établissement de la Monarchie, jusqu'à nos jours;* par M. de Sacy. Ces deux nouveaux volumes vont jusqu'à l'année 1748. L'historien jete au commencement de son VII^e. vol. un coup-d'œil sur notre

Digitized by Google

hiſtoire. Il place nos défaites à côté de nos victoires; il compte plus de quatre-vingt grandes batailles gagnées par les François depuis Clovis juſqu'à la fin de Louis XIV, tandis que les ennemis de la France ne peuvent en compter quinze auſſi glorieuſes. Ce parallèle eſt appuyé ſur des faits conſignés dans les hiſtoires nationales & étrangères. Il eſt honorable à la France, & ne pouvoit être mieux placé que dans un ouvrage deſtiné à célébrer les vertus de ceux qui lui ont mérité cette ſupériorité de gloire.

On diſtribue auſſi, chez le même libraire, les tomes IX & X de l'*Hiſtoire nouvelle & impartiale d'Angleterre, depuis l'invaſion de Jules-Céſar, juſqu'aux préliminaires de la paix de* 1763, *traduite de l'anglois de J. Barrow*. Le recit de l'élévation du Prince d'Orange ſur le trône d'Angleterre, termine le dixième volume qui, ainſi que les premiers, eſt écrit avec ſageſſe & une impartialité qui diſtingue l'hiſtorien.

Tableau annuel des progrès de la phyſique, de l'hiſtoire naturelle & des arts. Année 1772, contenant 1°. les obſervations aſtronomiques les plus eſſen-

Digitized by Google

tielles à faire pendant le cours de 1772; 2°. Plusieurs mémoires relatifs à la physique, à l'histoire naturelle & aux arts. 3°. La notice critique des livres de physique, d'histoire naturelle, &c. qui ont paru pendant le cours de 1771. 4°. Les peintures, sculptures, gravures & les ouvrages de musique de 1771. 5°. Les annales de la physique, de l'histoire naturelle & des arts de la même année. 6°. Plusieurs articles des sciences & des arts; sçavoir, pour cette année, la chymie, la danse & la mosaïque. 7°. Des variétés amusantes, la description des jardins de *Stowe*, & un essai sur les femmes Turques. 8°. La notice des cours de physique, d'histoire naturelle, &c. qui se font à Paris, celle des cabinets de physique, d'histoire naturelle, &c. les plus curieux & les plus intéressans. Par M. Dubois.

Le besoin éleva les trônes : les sciences & les arts les ont affermis.

J. J. Rousseau.

vol. *in*-8°. A Paris, chez Costard, libraire, rue St Jean de Beauvais.

L'auteur nous prévient que ce tableau doit paroître annuellement dans les pre-

Digitized by Google

miers jours du mois de Janvier. Il se propose de nous faire connoître les progrès de la physique, de l'histoire naturelle & des arts; mais cet objet est déjà rempli avec succès par M. l'Abbé Rozier dans ses *Observations périodiques*. Le tableau annuel néanmoins auroit pu avoir son utilité, si l'auteur se fût appliqué à nous rappeller sous un point de vue raisonné & facile à saisir, les nouvelles idées ou les nouvelles découvertes des naturalistes, des physiciens & des artistes. Mais il n'a formé qu'un recueil ou une espèce de compilation dans laquelle il a inséré un essai sur les femmes Turques, écrit qui n'a aucun rapport avec les progrès de nos connoissances, & une description bien connue des jardins de *Stowe*. Ces jardins offrent peut-être plus de variété que le tableau annuel; mais l'on voit, pour nous servir de l'expression de Pope, une espèce d'ordre, dans cette variété même, où tous les objets, quoique différens, se rapportent à un seul tout; ce que l'on ne peut dire du tableau annuel.

Digitized by Google

Observation sur un passage traduit de l'allemand dans un ouvrage de M. l'Abbé de la Chapelle, intitulé : le Ventriloque ou l'Engastrimythe.

M. l'Abbé de la Chapelle, dans une remarque à la tête de son ouvrage, intitulé : *le Ventriloque ou l'Engastrimythe*, veut bien permettre qu'on lui fasse observer tout ce qui pourroit s'y trouver d'*irrégulier ;* on se croit donc obligé de lui faire remarquer une faute essentielle qu'il y a dans la traduction françoise de la lettre de M. le Baron de Mengen ; voici comme on a traduit un passage de cette lettre ! *J'ai bien encore la faculté de former des sons dans la gorge, de manière à faire croire aux assistans, que ces bruits viennent du sein de la terre, comme si c'étoient des morts, qui broyassent ou máchassent des alimens ;* Il est très-étonnant que le traducteur, après avoir cependant bien rendu tout le reste de cette lettre, ait pu trouver dans le passage allemand, un sens aussi singulier & aussi extraordinaire ; car il n'y a pas un seul mot, dans tout ce passage, qui se trouve p. 358, qui ait le moindre rapport avec *le sein de la terre* & les *morts.* Voici le vrai sens du passage en question ; ceux qui possèdent la langue allemande en jugeront : *Je puis encore former une autre voix ou son dans ma gorge, que tous les assistans peuvent entendre distinctement, quand même je suis à broyer & à mâcher les alimens, sans qu'on puisse rien appercevoir ni à ma bouche, ni dans mon visage, & sans qu'on puisse même sçavoir, d'où & de qui cela provent ; mais je ne puis articuler au-*

Digitized by Google

cun mot ni syllabe avec ce son. Ainſi les remarques de M. l'Abbé de la Chapelle, ſur l'*origine des Vampires*, & ſur l'art de M. le Baron de Mengen, *de donner à la nature morte un air d'action qui la vivifie & la rend terrible*, ne ſont fondées que ſur une infidélité de traduction.

ACADÉMIES.

I.

De Montauban.

L'ACADÉMIE des belles-lettres de Montauban, toujours fidèle à remplir ſes obligations, a célébré, ſelon ſon uſage, la fête de St Louis, en aſſiſtant le matin à une meſſe ſuivie de l'*Exaudiat* pour le Roi, & du panégyrique du Saint, prononcé par M. l'Abbé Richard, de Milhan, diocèſe de Rhodez, qui a rendu, d'une manière auſſi neuve qu'éloquente, les principaux traits de la vie & du règne du ſaint Monarque.

L'après-midi, elle a tenu une aſſemblée publique dans la grande ſalle de l'hôtel-de-ville. M. l'Abbé de Verthamont, directeur de quartier, a ouvert la ſéance par un diſcours *ſur le goût*, en demandant ſi on peut l'acquérir, & quels ſont les moyens

Digitized by Google

moyens qu'il faut employer pour le perfectionner.

M. le Baron Dupuy-Montbrun a récité des vers ingénieux, intitulés : *Epître d'un Convalescent à Chloris.*

M. l'Abbé Bellet a lu l'*Eloge historique de Daliez de la Tour*, écrivain du dernier siécle, & qui mérita, à beaucoup de titres, d'être placé parmi les hommes que Montauban à successivement offerts à l'estime publique.

M. le Baron Dupuy-Montbrun a recité d'autres vers, sous ce titre : *Dépit philosophique contre l'Amour.*

M. l'Abbé de la Tour a lû un discours sur l'*Immortalité de l'Ame*, & a montré combien il est facile de mettre cette vérité capitale hors d'atteinte, non-seulement dans l'ordre de la Religion par les lumières de la foi, mais encore dans l'ordre physique & moral par les lumières de la raison.

M. l'Abbé Bellet a fait lecture d'un poëme *sur les Ravages du Luxe chez tous les Peuples.*

M. de Saint-Hubert a récité des *vers d'un Solitaire*, qui préfére sa modeste & paisible retraite au spectacle d'un monde dont il a peint les illusions & les écarts

Digitized by Google

par des traits d'une morale également utile & agréable.

Et le Secrétaire perpétuel, avant l'annonce des sujets proposés aux orateurs & aux poëtes, dans le programme suivant, a dit que, parmi les ouvrages présentés pour les prix de cette année, il y en avoit eu dont les auteurs, avec quelques efforts de plus, auroient pu obtenir la couronne; mais que la sévérité apparente de l'Académie étoit facile à justifier, parce qu'elle la doit à une distribution éclairée du prix qui lui a été confié, ainsi qu'aux auteurs qui lui soumettent leurs compositions, & qui ont droit d'exiger qu'elle ne les expose jamais à rougir de leur victoire. Il a ajouté qu'elle ne doute point qu'une noble audace, fruit d'une louable émulation, ne lui ramène quelques-uns des athlètes à qui elle desireroit d'avoir à décerner les honneurs du triomphe.

L'Académie des belles-lettres de Montauban distribuera, le 25 Août prochain, fête de St Louis, un prix d'éloquence, fondé par M. de la Tour, doyen du chapitre de Montauban, l'un des Trente de la même Académie, qu'elle a destiné à un discours dont le sujet sera pour l'année 1773:

Digitized by Google

Il n'eſt point de meilleur garant de la probité que la Religion :
conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Qui timet Deum faciet bona.* Eccleſ. xv. 1.

Le prix d'éloquence ayant été réſervé, l'Académie le deſtine à une ode ou à un poëme dont le ſujet ſera :
Charlemagne, défenſeur de la Religion & protecteur des lettres.

Ce prix eſt une médaille d'or de la valeur de deux cens cinquante livres, portant d'un côté les armes de l'Académie, avec ces paroles dans l'exergue : *Academia Montalbanenſis fundata auſpice Ludovico XV, P. P. P. F. A. imperii anno XXIX* : Et ſur le revers ces mots renfermés dans une couronne de laurier : *Ex munificentiâ viri Academici D. D. Bertrandi de la Tour, Decani Eccleſ. Montalb. M. DCC. LXIII.*

Les auteurs ſont avertis de s'attacher à bien prendre le ſens du ſujet qui leur eſt propoſé, d'éviter le ton de déclamateur, de ne point s'écarter de leur plan, & d'en remplir toutes les parties avec juſteſſe & avec préciſion.

Les diſcours ne ſeront tout au plus que de demi-heure de lecture, & finiront par une courte prière à Jeſus Chriſt.

Digitized by Google

On n'en recevra aucun qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en Théologie.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais seulement une marque ou paraphe, avec un passage de l'Ecriture Sainte, ou d'un Père de l'Eglise, qu'on écrira aussi sur le registre du Secrétaire de l'Académie.

Ils feront remettre leurs ouvrages, par tout le mois de Mai prochain, à M. l'Abbé Bellet, Secrétaire perpétuel de l'Académie, en sa maison, rue Cour-de-Toulouse.

Le prix ne sera délivré à aucun qu'il ne se nomme, & qu'il ne se présente en personne, ou par procureur, pour le recevoir & signer le discours.

Les auteurs sont priés d'adresser à M. le Secrétaire trois copies bien lisibles de leurs ouvrages, & d'affranchir les paquets qui seront envoyés par la poste.

I I.

De Marseille.

L'Académie des belles-lettres, sciences & arts de Marseille, aura, l'année pro-

Digitized by Google

chaine, trois prix à distribuer, le 25 Août, jour de St Louis.

Sujet du prix d'éloquence, *l'Eloge de Jean Racine.*

Sujet de premier prix de poësie, *le Siége de Marseille, par le Connétable de Bourbon, poëme.*

Sujet du second prix de poësie, *les Mœurs, ode.*

Ces prix seront chacun une médaille d'or de la valeur de 300 liv. Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. Mourraille, secrétaire perpétuel de l'Académie, & ils ne seront reçus que jusqu'au 15 Mai.

SPECTACLES.

OPÉRA.

L'ACADÉMIE royale de Musique a remis au théâtre le mardi 25 Août dernier, la *Cinquantaine*, pastorale en trois actes, représentée pour la première fois au mois d'Aout 1771. Les paroles sont de M. Desfontaines, censeur royal & inspecteur de la librairie ; la musique est de M. de la

Digitized by Google

Borde, premier valet de chambre ordinaire du Roi. Nous avons rendu compte dans le mois de Septembre 1771, de cette paſtorale. On a ajouté à cette repriſe, au lieu du rôle de Lubin, ordonnateur de la fête, le rôle d'un Séigneur magnifique qui aime à faire le bien & à honorer la vertu.

LE SEIGNEUR.

Parmi vous aujourd'hui l'amitié me rappelle;
Vos plaiſirs me ſont chers, & je viens en ces lieux
Honorer le couple fidèle
Dont un nouvel hymen va reſſerrer les nœuds.

LE BAILLI.

Déjà tout le hameau s'apprête
A célébrer ces vieux époux,
Vous daignez embellir la fête;
Quel moment pour eux & pour nous!

LE SEIGNEUR.

L'intérêt que j'y mets ne doit point vous ſurprendre,
Il n'eſt point ſans vertu d'amour auſſi conſtant;
Je l'admire avec vous, & je ne peux lui rendre
Un hommage trop éclatant.

Digitized by Google

Ce Seigneur favorise les amours de Colin & Colette, jeunes pupiles de Germain & du Bailli; & sa présence donne plus de vraisemblance, de noblesse & de magnificence aux fêtes qu'il fait célébrer à l'occasion de la *Cinquantaine* des vieux époux, & de l'union des jeunes amans.

Le rôle du Seigneur est joué par M. Legros; ceux de Germain & Thérese par M. & Mde Larrivée; Colin & Colette, par Mlles Rosalie & Dervieux; le Bailli, par M. Durand. Ces rôles sont très-agréablement joués & chantés. M. & Mde Larrivée obtiennent tous les suffrages par le goût de leur chant & par la beauté de leur voix; ainsi que M. Legros, qui sait si bien varier son organe & le proportionner à la nature de la musique, & à la qualité des voix qu'il accompagne. Mlle Rosalie plaît & plaira généralement & également dans tous les différens rôles qui lui sont confiés. Mlle Dervieux a eu l'avantage de faire briller le double talent qu'elle posséde pour le chant & pour la danse.

La musique de cette pastorale est de la composition la plus ingénieuse & la plus délicate. On y admire une fécondité étonnante de chants neufs & agréables. Les

Digitized by Google

airs de danſe ſur-tout ſont très-variés & très-piquans.

Le Public a paru très-ſatisfait du deſſein ingénieux des trois divertiſſemens, dont les deux premiers ſont de M. Veſtris, & le troiſième de M. d'Auberval. L'heureux mélange des différens genres de danſe noble, galante, gaie & pantomime, exécutés par les plus grands talens, excite la curioſité & la contente. M. Gardel paroît avec avantage dans la chaconne du ſecond acte, où il développe toute la force, la ſûreté & la nobleſſe de ſa danſe. Mlle Heinel eſt toujours admirable dans le genre de danſe fière & majeſtueuſe qu'elle exécute avec tant de ſupériorité. Il faut placer auſſi au premier rang Mlle Guimard, pour le genre gracieux & voluptueux; Mlle Allard, pour la danſe forte & pantomime, & Mlle Peſlin, ſon émule; M. Dauberval étonne & charme en même tems le ſpectateur par la hardieſſe & l'art pittoreſque de ſes pas.

DÉBUT.

M. Veſtris n'a point ſon égal par la réunion de tout ce qu'on deſire dans un danſeur, ſi ce n'eſt ſon fils de douze ans & demi, qui eſt un prodige de talent, tel

Digitized by Google

qu'on ne peut se le persuader qu'en le voyant. Il a débuté sur ce théâtre au grand étonnement de tous les amateurs. La force, la précision, le brillant de l'exécution, les graces de sa personne, la finesse de l'art, la beauté du maintien, l'intelligence, tous les avantages d'une nature heureuse & d'un talent consommé se trouvent réunis dans cet enfant. Il a dansé les entrées de la chaconne du troisième divertissement. Il semble avoir été doué des divers talens réunis pour la danse par un père & une mère qui sont les premiers dans le genre différent qu'ils exercent.

COMÉDIE FRANÇOISE.

On a continué sur ce théâtre, jusqu'à la 19^e^ représentation, *Roméo & Juliette*, tragédie nouvelle de M. Dussy. On donnera un extrait détaillé de cette pièce dans le prochain Mercure, d'après l'imprimé qui se vend à Paris, chez Lejay, libraire, rue St Jacques près celle des Mathurins.

On a donné, le Samedi 26 Septembre, la première représentation des *Cherusques*, tragédie nouvelle tirée de l'allemand par

Digitized by Google

M. Bauvin. Nous en parlerons dans le second volume de ce mois.

DÉBUT.

Le dimanche 30 Août dernier, M. de la Sozelière a joué le rôle de *Franc aleu*, dans la *Métromanie*, & celui du *Grondeur*. Il a rempli beaucoup de différens autres rôles dits *à manteau*. Il a des dispositions pour l'emploi qu'il embrasse, & il peut, avec le tems & l'étude de son art, se distinguer dans l'art difficile d'imiter, sans forcer la nature.

COMÉDIE ITALIENNE.

On a joué, le Jeudi 4 Août, les *deux Compères*, comédie en deux actes en vers, mêlée d'ariettes.

L'idée de cette pièce est prise d'une fable de la Fontaine, qui a pour titre : l'*Ivrogne & sa femme*. Mathurin & Lucas ont lié une grande amitié au cabaret, & ne quittent point la bouteille. La femme de Mathurin gronde en vain son mari pour le détourner de boire, & pour l'engager de donner sa fille Colette au chirurgien du village, dont elle est aimée. Mathurin l'a

Digitized by Google

promiſe à ſon ami Lucas, & lui avance même çent écus pour ſa dot. Les deux compères vont au cabaret & s'enivrent. Mathurin revient & tombe à côté de ſa maiſon. Le chirurgien imagine de faire peur à cet ivrogne pour le guérir de ſa paſſion, & pour le forcer à conſentir à ſon mariage. Colette ne veut pas qu'on faſſe de la peine à ſon père. Mais tout ceci n'eſt qu'un jeu qui peut lui être ſalutaire. Sa femme le fait tranſporter tout endormi dans un fauteuil, on aſſemble pluſieurs gens du village au tour de lui; le Cadedis s'habille en médecin Allemand, & vient effrayer, par ſon jargon & par ſa figure groteſque, Mathurin qui ne ſent d'autre maladie que la ſoif. Enfin, il voit tant de monde le plaindre, qu'il conſent à ſe dire malade, & à faire tout ce qu'on veut. Il reconnoît enſuite ſa faute; il promet de ne plus tant boire; il accorde ſa fille au chirurgien. On a trouvé trop de longueur dans cette pièce, & le Public n'a pas eu la patience de l'entendre juſqu'à la fin. Cependant quelques changemens, & ſur-tout beaucoup de retranchemens l'auroient pu faire réuſſir comme tant d'autres. La muſique en eſt agréable, il y a pluſieurs airs charmants que les

Digitized by Google

amateurs seront bien aise de conserver. La musique est de M. Laruette, bon compositeur & excellent acteur. Les rôles de Mathurin & Lucas ont été remplis par MM. Laruette & Suin; le chirurgien, par M. Trial; Mathurine & Colette, par Mesdames Moulinghen & Bilioni; une Commère, par Mlle Desglands.

DÉBUT.

Mlle Colombe a joué sur ce théâtre dans le *Huron*, dans *Tom-Jones*, dans les *Vœux indiscrets*, dans *Lucile*, dans le *Roi & le Fermier*. Cette charmante actrice a déjà paru, dans son enfance, à Paris dans le rôle de la petite fille de la Soirée du Boulevard; elle a été ensuite exercer & former ses talens sur différens théâtres de la province. Son début est brillant & très-suivi. Les graces & l'élégance de sa personne, l'expression de son jeu, la beauté de son organe, le goût de son chant, tout concourt à la rendre intéressante, & lui assure les suffrages unanimes du Public. On n'auroit rien à desirer de plus de ses talens, si elle songeoit qu'étant dans la capitale, sur un théâtre plus spacieux vraisemblablement qu'en province, elle doit prendre aussi plus de soin d'ar-

Digitized by Google

ticuler ſes paroles, de ſoutenir davantage ſa voix, & de ne rien laiſſer perdre de ce qu'elle chante & de ce qu'elle débite avec tant d'intérêt & d'agrément.

ARTS.

GRAVURES.

I.

Galerie Françoiſe, ou portraits des hommes & des femmes célèbres qui ont paru en France, gravés en taille-douce par les meilleurs artiſtes; avec un abregé de leur vie, par une ſociété de gens de lettres. A Paris, chez Hériſſant, libraire, rue des Foſſés de M. le Prince; vol. *in-fol.* n°. VIII.

Ce dernier cahier contient les portraits de MM. de Bélidor, Marivaux, l'Abbé Pluche, Winſlow, & Reſtaut. Ces portraits ont été gravés d'un burin pur & ſoigné. Les notices qui les accompagnent ſont plus ou moins étendues, mais toujours inſtructives, préciſes & intéreſſantes. On ne peut que louer l'exactitude

Digitized by Google

avec laquelle l'éditeur fait suivre les cahiers de cette galerie. Chaque portrait, avec sa notice, peut se détacher facilement du cahier, & être rangé dans l'ordre que l'on voudra par la suite lui donner.

II.

Les Plaisirs des Satyres, estampe d'environ 20 pouces de large sur 17 de haut, gravée d'après le tableau original de Corn. Polemburg; par J. C. Levasseur. A Paris, chez l'auteur, graveur du Roi, rue des Mathurins, vis-à-vis celle des Maçons; prix, 6 liv.

Cette estampe présente un fond de paysage orné de ruines, de lointains & d'animaux. Des femmes & des satyres, dont les uns dansent & les autres préparent un repas champêtre, jettent de l'amusement & de l'intérêt dans cette scène rendue par l'artiste dans le style propre à caractériser la touche moëlleuse & légère de Polemburg.

III.

Le Rocher percé, estampe ovale d'environ 19 pouces de haut sur 15 de large, gra-

Digitized by Google

vée d'après le tableau original de M. Vernet, peintre du Roi, par Mlle Bertaud. A Paris, chez l'auteur, rue St Germain l'Auxerrois, la première allée à droite en entrant par la place des trois Maries; prix, 4 liv.

Cette estampe peut servir de pendant à celle que Mlle Bertaud a publiée précédemment d'après le même peintre, & qui est intitulée, *la Barque mise à flots.* Celle qui vient de paroître présente d'un côté un rocher percé à jour, de l'autre des frabiques, &, dans le point de vue du milieu des barques de pêcheur & des vaisseaux. Sur le devant des hommes & des femmes sont occupés à la pêche. Cette marine est composée très-pittoresquement, & l'estampe est d'un effet piquant par l'intelligence avec laquelle l'artiste a sçu varier ses tailles & ménager ses lumières.

IV.

A beau cacher & le bon Logis, deux estampes en hauteur, gravées par Bonnet d'après les dessins du Sr le Clerc. A Paris, chez Bonnet, graveur, rue Galande place Maubert; prix, 1 liv. 4 s. chaque estampe.

Digitized by Google

Le déſſinateur a été peu délicat ſur le choix de ſes ſujets qui ſont gravés dans la manière du deſſin au crayon rouge.

V.

Portrait de P. P. Rubens, à l'âge de 30 ans, né à Cologne en 1577, mort à Anvers en 1640, deſſiné par Wateau & gravé par Demarteau l'aîné. A Paris, chez Demarteau, graveur & penſionnaire du Roi, rue de la Pelleterie, à la Cloche; prix, 1 liv.

Les graveurs Flamans ſe ſont plû à nous tranſmettre les traits du premier peintre de leur école; mais leurs portraits le repréſentent dans un âge très-avancé. Les amateurs pourront être flattés d'avoir le célèbre Rubens à la fleur de ſon âge. Wateau l'avoit deſſiné d'après un portrait original, & c'eſt ce deſſin, fait aux deux crayons rouge & noir ſur papier blanc, que M. Demarteau a rendu avec beaucoup d'eſprit & de vérité dans le genre de gravure qu'il a perfectionné.

Digitized by Google

V I.

Portrait de Louis Phelyppeaux, Duc de la Vrilliere, miniſtre & ſecrétaire d'état, commandeur des Ordres du Roi, gravé par Ch. Leveſque, d'après le tableau de L. M. Vanloo. A Paris, chez Bligny, Lancier du Roi, cour du manège aux Tuileries, lequel tient auſſi magaſin de bordures dorées avec des ornemens de compoſition très-riches & autres, à juſte prix.

Ce portrait, gravé en petit, peut être placé à côté de celui que le Sieur Wille, graveur du Roi, a placé ſous un format plus grand. L'un & l'autre nous rappellent les traits chéris d'un miniſtre que la France révère & que les arts s'empreſſent de reconnoître pour leur protecteur.

Digitized by Google

MUSIQUE.

I.

Le ſuccès & la réputation du livre intitulé, *la Muſique rendue ſenſible par la mécanique*, ou nouveau ſyſtême pour apprendre à chanter & ſolfier juſte ſoi-même eſt porté à un point qu'il n'eſt plus beſoin de l'annoncer au Public; mais l'auteur ayant changé de demeure pendant quelque tems, ce qui a privé bien des perſonnes du ſecours de cette facile méthode, il ſe croit obligé, pour répondre à l'empreſſement du Public, de lui donner avis qu'il a repris ſon ancienne demeure, & que l'on trouvera toujours cette ſeule & unique méthode, rue Quincampoix, vis-à-vis le bureau des Marchands, au Marc d'or, moyennant 3 liv. ainſi que des monocordes tous montés & très-juſtes pour 6 liv.

Digitized by Google

II.

Premier Recueil d'airs, ariettes, choisis dans les opéra-comique de la comédie italienne; savoir, *du Maréchal*, *du Jardinier*, *Lucille*, *le Cadi dupé*, *Sylvain*, *Tom-Jones*, *Zémire & Azor*, & *l'Amant déguisé*, accommodés pour deux bassons ou deux violoncelles, ou deux alto; par M. Garnier, basson de l'Académie royale de musique. Prix, 6 liv. Aux adresses ordinaires de musique.

III.

Quatrième Recueil d'airs choisis pour la voix, avec accompagnement de guitare, arrangé par Patouard le fils. Prix, 7 liv. 4 s. chez le Sr Sieber.

Premier Recueil d'airs choisis pour la voix, avec accompagnement de clavecin, arrangé par Valantin Roeser. Prix, 6 liv. chez le Sieur Sieber, rue St Honoré, à l'hôtel d'Aligre près la Croix du Trahoir; à Lyon, chez le Sieur Castau, place de la Comédie & aux adresses ordinaires.

Digitized by Google

LETTRE à l'Auteur du Mercure, sur la nouvelle Ordonnance du Roi concernant les Hôpitaux militaires.

J'ai lu avec le plus grand plaisir, Monsieur, la nouvelle ordonnance du Roi concernant les Hôpitaux militaires ; c'est avec une vraie satisfaction que j'ai vu que le Ministère de la Guerre s'occupoit d'une manière si particulière de la conservation des troupes, du soin de leur procurer des médecins & des chirurgiens instruits & expérimentés, capables de les bien traiter dans les maladies & les blessures auxquelles les fatigues & les dangers de leur état les exposent, & de leur faire trouver dans les hôpitaux, tous les secours qu'elles ont droit d'attendre de la bonté & de la bienfaisance du Monarque qui nous gouverne.

Une commission toujours existante, composée de medecins & de chirurgiens pour l'administration des hôpitaux militaires du royaume, en ce qui concerne la médecine, la chirurgie & la pharmacie, que cette nouvelle ordonnance établit ; l'inspection régulière & annuelle de ces mêmes hôpitaux qu'elle prescrit ; la correspondance mutuelle qu'elle ordonne d'entretenir en tems de paix & en tems de guerre entre les médecins & les chirurgiens de la commission, & les médecins & chirurgiens des hôpitaux militaires & des armées ; la formation d'école d'instruction qu'elle annonce dans le principal hôpital de chaque département, qui réuniront la théorie à la pratique, sont autant

Digitized by Google

d'objets qui méritent l'approbation & les éloges des gens de bien, & qui aiment l'humanité. Parcourez, Monsieur, les différentes dispositions de cette ordonnance, & vous serez convaincu que les vues en sont sages & réfléchies; qu'elles ne peuvent manquer d'opérer dès aujourd'hui des changemens utiles & avantageux dans l'aministration des hôpitaux; que ces avantages ne se borneront point au moment présent; qu'ils ne pourront qu'augmenter par la suite des tems, à mesure que le Ministère acquerra, par les gens de l'art qu'il emploie dans la commission, les connoissances, les renseignemens & les lumières dont il a besoin, pour faire de nouveaux réglemens propres à fixer d'une manière invariable, la forme d'administration qu'il est nécessaire d'introduire dans les hôpitaux militaires.

Les Médecins qui composent la nouvelle Commission, sont MM. Richard, Imbert, Ninnin, Antoine Petit, de la Chapelle & Elie de la Potterie: les Chirurgiens sont MM. Morand & Louis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

*LETTRE de M. le Marquis de **, à M. de L.... de l'Académie des Sciences, sur l'Hydroscope.*

A Valence, le 18 Juillet 1772.

Il étoit inutile, Monsieur, d'avertir le Public que la lettre que vous avez écrite à M. Menuret, & que vous avez fait imprimer dans le Mercure, avant même que ce médecin l'eût reçue, n'étoit point avouée de l'Académie. Ce n'est pas dans cette forme que cette Compagnie sçavante donne ses décisions; elle connoît les égards qui sont dus aux personnes de mérite, lorsquelles ont le malheur de se tromper: elle tâche de les éclairer sans les offenser.

J'ose croire même, Monsieur, que, si vous n'aviez pas écrit votre lettre avec tant de précipitation, cette sagesse qui vous distingue auroit arrêté votre plume, ou du moins vous auroit engagé à adoucir vos expressions. Je ne veux d'autre juge que vous-même des réflexions que je soumets à vos lumières.

Je suis malheureusement un de ces hommes que vous traitez d'*imbécilles*, & je défends ma propre cause en prenant en main celle de M. Menuret. « Il est surprenant, dites-vous, que ce médecin » ait pu donner dans le piége qu'un petit charla- » tan a tendu à *sa bonne foi*; que sa candeur n'ait » pu résister au témoignage & à l'assurance de » plusieurs personnes *dignes de foi, qu'il ait fait*

» *prêter à la perſuaſion qu'ils lui avoient inſpirée* » *les faits même dont il a été témoin.* »

Mais ſi c'étoit *pluſieurs perſonnes dignes de foi* qui atteſtoient les faits en queſtion, il n'y avoit point de candeur enfantine à les croire. La dernière phraſe eſt difficile à entendre, ſur-tout pour des gens de province comme moi ; elle ſemble dire que M. Menuret n'a été perſuadé de ce qu'il voyoit que parce qu'on le lui avoit dit.

Vous ajoutez que « les phyſiciens ne doivent » jamais croire ce qui choque les *idées nettes* que » nous avons des forces de la nature. »

Mais quel eſt le phyſicien qui en a *des idées nettes ?* Les bons philoſophes ne ſavent que douter, & l'expérience *éternelle*, pour me ſervir de vos expreſſions, prouve que nous ſommes loin de connoître les reſſorts cachés de la nature. Pourriez-vous me donner des idées *nettes* des opérations les plus ſimples ? de l'inflexion même de votre doigt ?

Vous dites donc, Monſieur, que, « par une ex- » périence *éternelle*, où il y a eu un impoſteur & » des imbécilles, il y a toujours eu des prodiges. » D'après ce beau compliment, vous m'ôtez le droit de me nommer, vous m'ôtez le droit de vous citer toutes les perſonnes qui ont ſuivi l'enfant de Provence. Ce ſont cependant des hommes élevés en dignité, des profeſſeurs de phyſique, des gens de qualité & dont le nom méritoit des égards.

J'avois toujours oui dire, dans ma province, qu'il ne falloit point diſputer des faits, & votre façon de raiſonner me paroît un peu étrange. Mille perſonnes qu'on ne peut confondre avec le peuple, qui ſe nomment, & dont l'Académie choiſi-

Digitized by Google

roit elle-même la plûpart pour vérifier un fait, se réuniſſent pour atteſter celui dont il s'agit ; & vous, placé à cent trente lieues de diſtance du lieu de la ſcène, vous leur donnez un démenti formel. Il eſt permis de douter que les yeux de cet enfant percent à travers la terre ; mais d'après tous les témoignages réunis, on ne peut lui conteſter la propriété de découvrir les ſources, de les voir de la manière que l'entendent & M. Menuret, médecin célèbre, & M. d'Aumont, médecin & profeſſeur à l'Univerſité de Valence, & M. Calvet *, dont la réputation eſt ſi bien établie, & qui a donné autant de preuves de ſes connoiſſances en phyſique que de ſa profonde érudition. Voilà des hommes, Monſieur, qui en valent bien d'autres.

Vous nous apprenez qu'il y a de l'eau dans les entrailles de la terre, & qu'elle ſuit un plan incliné ; mais ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion. Nous avons vu cet enfant arriver ſeul dans un pays où il ne connoiſſoit perſonne : nous l'avons conduit dans la campagne, & là, il nous a indiqué des ſources & les a ſuivies, ſoit en montant, ſoit en deſcendant, non en droite ligne, mais dans les circuits, les détours qu'elles faiſoient juſques aux lieux où elles ſe manifeſtoient ſur la ſurface. Nous avons vu tout ce que vous niez, & il eſt inutile de répéter ici ce qui a été conſigné dans les papiers publics.

---

* Dans une lettre imprimée dans le premier volume des *Obſervations ſur la Phyſique*, il ne nie point les faits atteſtés, mais il les explique par l'impreſſion que cet enfant reçoit à l'approche des eaux ſouterreines.

Le

Digitized by Google

Le fait que vous citez de l'Académicien, n'eſt point exact, & j'en appelle à ſon propre témoignage. J'étois alors à Toulon pour mon ſervice, & vous pouvez m'en croire. Ce ſavant fut invité en effet à ſuivre les opérations du jeune hydroſcope, qui ne vint point au rendez-vous. On avoit creuſé, ſur ſa parole ; on rencontra beaucoup d'obſtacles, on ceſſa les travaux & l'on ne trouva pas l'eau. Sur ſa parole encore, on creuſa dans un autre endroit, & cette épreuve fut heureuſe. Vous voyez, Monſieur, que ce témoignage, qui eſt d'un homme célèbre, ne prouve rien ni pour ni contre. Si cet Académicien avoit lui-même accompagné Parangue dans ſes recherches, il nous auroit, ſans doute, donné des lumières plus certaines ſur ce fait extraordinaire.

Vous nous apprenez qu'un homme en place avoit offert de faire venir cet enfant, & que vous vous y êtes oppoſé. Je viens de lire, dans les papiers publics, qu'un fait de même nature ayant été annoncé à Vienne, loin de traiter d'*imbécilles* les perſonnes qui l'atteſtoient, on a pris le parti d'envoyer des phyſiciens ſur les lieux, pour conſtater la vérité ou le menſonge.

Convenez, Monſieur, que vous traitez ce pauvre enfant avec une dureté qu'il ne mérite pas, d'après le portrait qu'on vous a fait de ſa candeur & de ſa ſimplicité. Vous finiſſez votre lettre par dire que, s'il alloit à Paris, il y ſeroit mépriſé *comme un ſot & un impoſteur* : on ne conçoit pas cependant qu'il puiſſe être l'un & l'autre à la fois. S'il eſt un ſot, il n'eſt point un impoſteur, & s'il eſt un impoſteur, il n'eſt aſſurément pas un ſot, puiſqu'à l'âge de quatorze ans, il a ſçu en impoſer aux perſonnes les plus éclairées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

LETTRE de M. de la Harpe.

MONSIEUR,

On a annoncé, dans le Mercure & dans l'Avant-coureur, *une Galerie universelle des Hommes illustres actuellement vivans, par une Société de Gens de lettres.* On ajoute que les notices qui accompagnent les portraits du premier cahier ont été composées par *MM. Dagoty, de la Baumelle, Linguet & de la Harpe.* Je crois devoir, Monsieur, avertir ici ceux que ce titre de *Société de Gens de lettres* pourrait induire en erreur pour ce qui me regarde, que j'ignore s'il y a en effet une *Société littéraire* occupée de cet ouvrage; que, s'il y en a une, je n'en suis point membre, & que je n'ai aucune liaison d'intérêt ni de travail avec ceux qui la composent. Il est vrai que j'ai fourni un précis de quelques pages sur M. de Voltaire. On me l'avoit demandé, & j'ai cru devoir lui payer ce tribut d'admiration & de reconnaissance. Les mêmes motifs m'ont engagé à promettre une notice pour le portrait de M. Dalembert; mais l'ouvrage & les coopérateurs me sont d'ailleurs absolument étrangers.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 20 Septembre 1772.

Digitized by Google

ECOLE de Mathématiques & de Deſſin, où l'on trouve réuni tout ce qui peut contribuer à une éducation diſtinguée.

LE Sr de Longpré, profeſſeur de mathématiques, a formé, en 1769, un établiſſement en faveur des jeunes Gentilshommes deſtinés au corps du Génie; les plus heureux ſuccès ont couronné ſes ſoins. Chaque année, cinq de ſes élèves, ſur ſept préſentés au concours, ont été, d'après l'examen, admis au nombre des Ingénieurs du Roi, (cette manière de prouver l'utilité d'un établiſſement répond à toutes les difficultés, & vaut mieux que les promeſſes.)

Les apparences d'une longue paix rendent les places plus rares & plus difficiles à mériter, le degré d'inſtruction néceſſaire pour réuſſir au concours eſt devenu plus conſidérable; & d'ordinaire les jeunes gens qu'on deſtine à ce corps ou à celui de l'Artillerie, étudient trop tard les mathématiques, & ſont rarement en état d'être reçus à ſeize ans.

Ces conſidérations engagent le ſieur de

Digitized by Google

Longpré, honoré de la confiance de plusieurs personnes distinguées, à se charger, avec l'aide de plusieurs maîtres vertueux & instruits, de tout ce qui concerne une bonne éducation, & sur-tout l'éducation d'un jeune homme destiné au service.

Les enfans doivent entrer chez lui à sept ans au plutôt, & à quatorze au plus tard.

Ils seront soumis à une discipline exacte qui n'empruntera rien de la sévérité, & ils seront continuellement veillés par des maîtres qui n'emploiront que la voie de la douceur, de l'honnêteté & des sentimens.

La Religion (objet si important pour la vertu & pour le bonheur) sera enseignée & suivie avec la plus grande exactitude.

L'ordre des études est dépendant de l'âge & de la sagacité de l'élève. L'expérience & la raison prouvent qu'un enfant de sept ans peut très-bien apprendre la géométrie. Cette science, en l'accoûtumant à ne raisonner que juste, rend très-sûrs & très-rapides ses progrès dans les autres sciences. Quoiqu'il en soit, les exercices de cette maison consistent en mathématiques, dessin, fortification, tactique, géographie, histoire, langues françoise, latine & allemande. Pour cette dernière

Digitized by Google

langue, les élèves qui la cultiveront seront assujettis à la parler avec leur maître, une heure au moins tous les jours.

Des examens & des concours faits tous les six mois constateront les progrès des élèves, & on donnera des prix à ceux qui y seront les plus distingués.

Un cours de physique expérimentale & un cours d'arts & de métiers doivent terminer l'éducation des élèves confiés aux soins du sieur de Longpré.

Ceux qui feront leur Académie, y seront conduits & ramenés par un gouverneur qui les aura toujours sous les yeux.

Les jeunes Gentilshommes qui seront destinés à la marine, au génie ou à l'artillerie, seront sûrs d'avoir à seize ans les connoissances nécessaires pour subir l'examen, & être reçus avec distinction.

Conditions.

Le prix de la pension est de 1000 liv. payables par quartier, toujours un quartier d'avance, en y comprenant tous les maîtres énoncés ci-dessus, à l'exception du maître de langue allemande.

Les personnes qui ne voudront point entrer dans les détails des frais de perruquier, poudre, pommade, blanchissage, papier & plumes, payeront pour ces objets 12 liv. par mois.

Les maîtres de danse & de musique sont sur le compte des parens.

Digitized by Google

Chaque élève apportera avec lui un couvert & un gobelet d'argent, trois paires de draps & deux douzaines de serviettes.

On donnera 50 liv. en entrant, une fois payées, pour le lit & les autres meubles nécessaires, 24 liv. aussi une fois payées, pour les domestiques, & 12 liv. par an pour leurs étrennes.

Le sieur de Longpré ne pouvant se charger que d'un certain nombre d'élèves, prie les personnes qui voudront lui confier l'éducation de leurs enfans de le prévenir de bonne heure.

La demeure du Sr de Longpré est rue Neuve St Etienne, quartier St Victor, dans une maison en bon air.

COURS D'INSTRUCTIONS.

M. l'Abbé de Perravel de St Beron recommencera, le 13 de Novembre, depuis six heures du soir jusqu'à huit, ses deux cours de langues italienne & françoise : le premier, par une méthode de son invention qui n'exige pas plus de quatre mois complets de 24 leçons, pour apprendre à parler passablement cette langue, à l'écrire correctement & à entendre les poëtes les plus difficiles & les plus sublimes; surtout pour celui qui auroit quelque peu d'ouverture dans l'esprit & qui pourroit y donner, par jour, deux ou trois heures de

Digitized by Google

ſon tems : l'autre cours, en ſuivant la méthode philoſophique de M. Dumarſais, mais d'une manière plus ſimple & plus conciſe. Quatre mois complets ſuffiſent également à un élève pour connoître parfaitement les divers états de la phraſe françoiſe & toutes ſes différentes formes, les loix de ſon mécaniſme & de ſa conſtruction, & l'art de la ponctuation par la diſtinction des rapports que les ſens ont entre eux.

Le 14, à la même heure, il fera l'ouverture de ſon cours de géographie, aſtronomique, hiſtorique & politique. Le terme de cette étude ne ſera pas plus long que celui des deux cours précédens.

Son prix, pour chaque genre d'enſeignement, eſt de dix écus chez lui, pour le mois complet de 24 leçons, & du double en ville.

On trouvera, tous les jours, M. l'Abbé de Perravel, entre onze heures & midi, dans la ſacriſtie des meſſes de l'Egliſe St Germain-l'Auxerrois.

Digitized by Google

COURS de Langue angloise.

Des affaires imprévues ont obligés M. Robert de remettre son cours de la langue angloise jusqu'au 26 de ce mois: il le commencera alors immanquablement. Les personnes qui voudront le suivre se feront inscrire d'avance: le prix en est de deux louis. Il y aura quatre leçons par semaine; savoir, le lundi, mardi, jeudi & samedi, qui commenceront à dix heures précises. En lisant quelques historiens Anglois, on expliquera les règles de la grammaire, & on terminera la séance par la lecture de quelques-uns de nos poëtes les plus célèbres. Ce cours durera six mois, de sorte qu'avec un peu d'étude, on peut être sûr de connoître cette langue à fond. Pendant les deux derniers mois, on réservera deux jours de chaque semaine pour les compositions. Le Public peut être assuré que l'auteur ne négligera rien pour rendre ce cours utile & intéressant.

M. Robert, rue des Francs-Bourgeois, place St Michel, vis-à-vis le Marbrier, chez M. Tourillon.

Digitized by Google

COURS DE MATHÉMATIQUES.

Le Sr Dupont, maître de mathématiques, recommencera dans son école, rue Neuve St Méderic, le premier Octobre prochain, ses cours publics de mathématiques, qui seront aux heures ordinaires, l'après-midi. Il y fera suivre alternativement les excellens ouvrages de MM Bezout & l'Abbé Bossu; & indépendamment de ces cours, il donnera des leçons particulières sur toutes les parties des mathématiques, utiles aux militaires & aux marins.

Le dimanche, 4 Octobre, il recommencera son cours gratuit, théorique & pratique, qu'il continuera les dimanches suivans, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures & demie.

Il se donne, dans son école, quatre-vingt-seize leçons publiques par mois, tant sur les élémens que sur la haute géométrie, sans y comprendre les leçons de pratique qu'il fait à la campagne.

Il a chez lui, pour ses élèves, un maître de dessin, qui enseigne le payſage, la carte & la fortification.

Le grand nombre d'élèves qu'il a formés depuis seize ans, sont les vrais garans de son application & de son exactitude à remplir les devoirs de son état.

On trouve chez lui six chambres & leurs cabinets tout meublés, pour six jeunes gens qui voudroient être plus à portée des leçons.

Les amateurs pourront voir son cabinet, qui est un monument curieux; il servoit de bains à la

Digitized by Google

Reine Blanche de Castille, mère de St Louis. La sculpture, la peinture & la dorure, méritent l'attention des artistes.

Il a, pour faciliter ses élèves, une très-belle collection d'instrumens de mathématiques de toutes les espèces, & des figures en relief sur toutes les parties, & plusieurs machines, &c.

ANECDOTES.

I.

PIERRE CAMUS, Evêque de Bellay, prêchant un vendredi saint aux Incurables, dit, en apostrophant un Crucifix : *Ah ! Monseigneur, je vous vois entre deux larrons.* M. le Duc d'Orléans (Gaston, fils de France) qui avoit à ses côtés un intendant & un fameux partisan, ôta son chapeau, pour faire croire que c'étoit à lui que le prédicateur s'adressoit. En ce tems-là on mettoit son chapeau sur sa tête pendant le sermon, & c'est encore l'usage dans quelques provinces.

V.

M. de Fieubet fut volé, lui quatrième, dans son carosse, en revenant de souper de

Digitized by Google

la campagne. Un Abbé, qui étoit avec lui, tenoit sa montre dans la main, pendant qu'on vuidoit ses poches. Les voleurs partis, il s'applaudissoit de l'avoir conservée. M. de Fieubet rappella les voleurs: « Messieurs, Messieurs, dit-il, voilà un » fripon d'Abbé qui vous escamote une » montre; ils revinrent, & la lui prirent. »

III.

Dans le Conseil, avant de donner la bataille de Rocroi, après que M. le Prince, qui étoit de l'avis de la donner, eut représenté tous les avantages qu'elle produiroit, si on la gagnoit, le Maréchal de Gassion lui répliqua; « mais, si nous la » perdons, que deviendrons-nous? Je » ne m'en mets pas en peine, reprit M. » le Prince, parce que je serai mort au- » paravant. »

IV.

Auguste étoit bien éloigné d'avoir les qualités d'un Dieu. L'avarice, ce monstre de l'enfer, lui a été souvent reprochée. Etant à la campagne, un soldat prit un hibou qui, depuis plusieurs années, em-

Digitized by Google

pêchoit, par ſes cris, ce Prince de dormir, & le lui porta, s'attendant à une grande largeſſe; mais ne ſe voyant donner que la valeur de vingt-cinq livres. *C'eſt bien peu*, dit-il, en le laiſſant échapper, *j'aime mieux qu'il vive.*

LETTRE à M. Leroi, de l'Académie royale des ſciences, en réponſe à la lettre que M. Houlſton lui a écrite le 6 Janvier 1771, ſur la Poudre d'Ailhaud.

On me communique, Monſieur, le Journal Encyclopédique du mois de Juillet de cette année, tome V, partie I. La lettre que M. Houlſton, médecin Anglois, vous écrit, imprimée aux pages 115 & ſuivantes dudit Journal, m'oblige de vous dire que les obſervations qu'il fait ſur le remède dont mon père eſt l'auteur, ne ſont ni juſtes ni conſéquentes: Je me flatte que vous en conviendrez, & que vous voudrez bien, Monſieur, faire rendre cette lettre publique dans le Journal qui contient celle de M. Houlſton; le bien de l'humanité l'exige.

On voit clairement que l'intention de M. Houlſton a été de déprimer le remède que j'ai dû appeller *univerſel*, parce que depuis plus de ſoixante dix ans, que feu mon père, docteur en médecine de la faculté d'Aix, le compoſa pour ſon uſage particulier, (il étoit alors phthiſique, né d'un père pulmonique) il n'a ceſſé de guérir dans tous les

Digitized by Google

cas possibles, ceux qui en ont usé avec des intervalles plus ou moins grands, selon que leur état & les évacuations qu'il opéroit ont pû l'exiger.

Cette expérience faite, non sur une ou deux personnes, mais sur un nombre infini de malades de tout état, de tout sexe, de tout tempérament, habitant divers pays, & atteints de différentes maladies, a forcé mon père & moi, de conclure qu'il n'y a qu'une cause générale des maladies; & qu'un seul remède ayant détruit cette cause générale des maladies, il faut de nécessité qu'elle procède des humeurs non filtrées & arrêtées que le remède a évacuées, & des obstructions & mauvais levains qu'il a détruits.

Cette expérience n'est pas un être de raison; elle existe, & se renouvelle journellement par le témoignage des personnes non suspectes dont le nom, la demeure & les qualités sont imprimées dans les huit volumes de guérison *in*-12. que M. de Mestre, chargé de l'entrepôt général dudit remède à Paris, aura l'honneur de vous remettre avec cette lettre. Si vous prenez la peine de les lire, Monsieur, vous y trouverez mes reponses aux Ecrits publiés contre mon remède; vous y verrez les lettres de plusieurs médecins, chirurgiens & apothicaires de divers pays, qui, jointes à tant d'autres, ne permettent pas de douter de la bénignité, & de l'efficacité du remède universel, & vous serez convaincu, qu'un remède qui a opéré les guérisons les plus merveilleuses, qui a été donné avec le plus grand succès dans les maladies inflammatoires, aux enfans de naissance, ainsi qu'aux pthisiques, & autres malades dont le tempérament est le plus foible & le plus délicat, ne mérita jamais d'être placé au rang des remèdes

Digitized by Google

qui ſont capables de nuire ; vous ſerez ſurpris que M. Houlſton veuille attribuer à ce remède la mort de M. de St Fief, & que, pour ſoutenir ſon opinion, il veuille attribuer *uniquement à la nature* la guériſon inattendue que M. de St Fief lui-même déclare devoir à quarante priſes de mon remède par les deux lettres qu'il m'a écrites les 10 Juillet & 4 Août de l'année 1766, imprimées aux pages 229 230 231 & 244 du ſixième recueil des guériſons, dont la teneur ſuit.

« Ayant été attaqué d'une pleuréſie le dernier » Février 1765, & d'un crachement de ſang le 4 » Mars ſuivant avec fièvre, je ne fus en état de » ſortir de la chambre que le 28 Avril avec conti- » nuation du même crachement de ſang, qui dé- » termina trois médecins de cette ville de m'or- » donner pour toute nourriture le lait, que je pris » pendant cinq mois & demi, ſavoir depuis le 28 » Mai 1765, juſqu'au 14 Novembre même an- » née, ce qui n'a point arrêté mon crachement. » Je fus enfin accablé ſous le poids de la maladie » le même jour, 14 Novembre : de-là s'eſt formée » une pulmonie, une grande obſtruction de rate, » une cachexie, & un commencement d'hydropi- » ſie ; dès le commencement de Février 1766, je » ne pouvois preſque plus parler, & la nuit j'étois » gonflé prêt à être ſuffoqué Par permiſſion divi- » ne, il me tomba entre les mains votre traité de » l'origine des maladies, que je lus & relus avec » attention : j'y vis tant de bon ſens, que, dès ce » moment, j'eſpérai de rétablir ma ſanté par l'uſa- » ge de votre remède univerſel que je commençai » de prendre le 10 Février 1766. Il commença » d'attaquer mes obſtructions & ma pulmonie : » trente-deux jours après, c'eſt à-dire, le 14 Mars, » je crachai une vomique d'une puanteur inſup-

Digitized by Google

» portable, & dont l'expectoration dura jusqu'au » 18. Le 19, je pris une dose de votre poudre, qui » acheva d'emporter le reste du pus & de la puan- » teur de la toux qui avoit commencé dès les » premiers jours de Mars, ce qui me permit de » dormir couché sur le côté droit, ce que je n'a- » voit pu faire depuis quatre mois. J'ai souffert » de grandes douleurs dans les jambes & dans » toutes les articulations des genoux, des bras & » des mains : il est sorti à ces dernières parties des » nodus, ou exostoses avec enflure : j'ai été tra- » vaillé d'une constipation opiniâtre de près de » six mois, qui ne s'est dissipée qu'à la vingt hui- » tième prise de la poudre purgative. Enfin j'ai été » en état de sortir le 23 Juin 1766, après avoir » été plus de sept mois dans la chambre, ayant » été condamné par la Faculté de Luxembourg à » mourir de cette maladie, ce qui seroit effecti- » vement arrivé ; mais graces au Ciel, je vis par » la vertu de votre merveilleux remède. Sera ma- » lade & mourra qui voudra ; pour moi, je suis » bien résolu de me servir, tant que je vivrai, » d'une médecine qui opère *toujours sans danger*, » *toujours en amie de la poitrine & de l'estomac*, » *& qui agit sans douleur*. J'en ai pris quarante » prises qui m'ont mis en état de sortir, & cela en » quatre mois & demi. Je continuerai encore deux » mois tous les cinq ou tous les huit jours, pour » achever de détruire les mauvais levains, & pour » finir de guérir une foiblesse qui me reste dans » les genoux & la jambe gauche, cette partie » ayant été la plus affligée dès le commencement » de ma maladie, &c. *Signé*, DE ST FIEF, capi- » taine de Plunkett, au service de LL. MM. Impé- » riales & Royales Apostoliques. A Luxembourg, » le 10 Juillet 1766.

Digitized by Google

» Le chirurgien major du régiment d'infanterie » de Saxe-Gottha, ici en garnison, a fait prendre » la poudre à trois soldats malades à l'hôpital, » dont un y étoit depuis huit mois languissant, » sur qui on avoit éprouvé tous les remèdes in- » fructueusement ; trois prises l'ont guéri. A la » première il a rendu des paquets de vers par bas. » Il est à présent à sa compagnie, & fait son ser- » vice. Le second avoit un pissement de sang, une » seule prise l'a fait cesser ; il est cependant encore » à l'hôpital. Le troisième est un hétique qui a » déjà pris sept ou huit prises ; l'on espère aussi » sa guérison. Quant à la mienne, elle se confir- » me tous les jours de plus en plus. Je vous re- » mercie de tous les bons conseils dont vous avez » bien voulu m'honorer par vos lettres pendant » le cours de ma longue maladie, qui m'auroit » mis au tombeau sans votre incomparable re- » mède universel, &c. *Signé*, DE ST FIEF, capi- » taine au régiment d'infanterie de Plunkett, au » service de Leurs Majestés Impériales & Royales » & Apostoliques. A Luxembourg, le 4 Août » 1766. »

Comment M. Houlston, instruit de la vérité attestée dans les deux lettres ci-dessus, a-t-il osé, contre cette même vérité, attribuer à la nature la quantité de pus que M. de St Fief rendit par l'efficacité du remède universel deux ans avant sa mort, dans le tems où il étoit mourant d'un abcès au poumon ? Pourquoi refuser de croire ce que M. de St Fief déclare lui-même par ses lettres ?.. Pourquoi vouloir qu'un remède qui a guéri depuis le 10 Février 1766, jusqu'au 23 Juin de la même année, les ulcères du poumon de M. de St Fief abandonné & condamné par la Faculté de Luxem-

Digitized by Google

bourg, ait pû produire dans l'eſtomac & les inteſtins du même homme de petits ulcères ? Quelle conſéquence !

Ne pourroit-on pas dire au contraire avec certitude, que, quoique le remède univerſel n'ait jamais eu la faculté de faire des miracles, il auroit pû ſe faire que M. de St Fief, à qui ce remède a prolongé les jours pendant deux ans, vécût encore s'il en eût conſtamment continué l'uſage ?

Pourquoi M. Houlſton veut-il attribuer les petits ulcères qu'il a trouvés dans l'eſtomac & dans le canal inteſtinal de M. de St Fief au même remède qu'on donne, comme je l'ai dit, avec le plus grand ſuccès dans tous les cas, aux enfans de naiſſance, & aux malades dont le tempérament eſt le plus foible & le plus délicat ? N'auroit-il pas dû plutôt attribuer ces petits ulcères à l'âcreté & à la malignité des humeurs qui avoient ulcéré le poumon de M. de St Fief, avant qu'il eût connu & fait uſage du remède, auquel il veut imputer ſa mort.

Eſt-il poſſible que le même remède, qui a guéri nombre d'ulcères dans les poumons, dans l'eſtomac, dans les inteſtins & dans les autres parties qui compoſent le corps de l'homme, puiſſe en produire dans aucun cas ?...

Eſt-il poſſible encore que le même remède puiſſe guérir & produire la même maladie dans le même corps de M. de St Fief ?...

M. Houlſton voudroit il prétendre que le remède univerſel ayant guéri M. de St Fief d'une maladie mortelle, déclarée incurable par la faculté de Luxembourg, dût l'empêcher de mourir deux ans après de la même maladie, ou de toute

Digitized by Google

autre ? ... c'eſt ce que mon père ni moi n'avons jamais prétendu ; mais nous avons pû aſſurer, d'après l'expérience la moins équivoque, que notre remède peut, mieux que tout autre, ſans jamais nuire, détruire inſenſiblement la cauſe générale des maladies.

Je vous laiſſe, Monſieur, le ſoin de conclure avec le Public, qu'elle a pu être l'idée de M. Houlſton, en voulant attribuer *uniquement à la nature* une des belles guériſons que mon remède ait opéré. A-t-il pu s'imaginer d'en impoſer à toute la terre, en voulant donner *au haſard & à la nature* une guériſon opérée à la ſuite d'un remède purgatif *violent*, ſi on l'en croit, & dont M. de St Fief avoit uſé *quarante priſes* pour opérer ſa guériſon inattendue ? ..

M Houlſton a-t-il pu croire enfin ſur l'ouverture du cadavre, que le remède pendant l'uſage duquel, ſelon lui-même, l'ulcère de M. de St Fief avoit été cicatriſé, ait pu former, deux ans après, de petits ulcères dans le corps du même malade ? Cela ne paroît pas poſſible.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, AILHAUD, Baron de Caſtelet.

A Aix, le 20 Décembre 1771.

Digitized by Google

LETTRE de Frère Côme à M. Mertrud, pour servir de défense au lithotome caché.

Monsieur, malgré toute ma répugnance pour les disputes, je ne puis me refuser à la continuation de la défense du bien public, ainsi que vous m'y avez déjà forcé en 1761 * & 1766 **, par deux lettres adressées à vous-même avant de les rendre publiques, afin de concilier, par cette précaution, votre réputation avec la cause générale que je réclamois; mais, au lieu d'une réciprocité de votre part, il paroît que mes deux représentations, restées exactement sans réponse, n'ont produit aucun effet sur vous, si le rapport que divers de vos auditeurs m'ont fait d'une de vos leçons sur l'opération de la taille, au Jardin Royal, le 27 Avril dernier, se trouve véritable.

En conséquence de ce rapport & des égards qu'on doit à la place d'un professeur public quelconque, je me suis proposé, avant d'en faire aucun usage, de vous demander à vous-même si le récit suivant est vrai ou faux; votre réponse ou votre refus décideront de ma conduite, &c.

« Il falloit bien tant proner, dit M. Mertrud, » cette fameuse découverte du lithotome caché » pour l'avoir prise dans Franco; car son dilata» toire est approchant le même, à l'exception de

* Mercure de France, second volume de Juillet 1761, pag. 155.

** Mercure de Septembre 1766, pag. 168.

Digitized by Google

» la lame qui eſt tranchante de deux côtés ; ainſi » l'addition qu'il y a faite (ſous entendu le Fr. C.) » de ces crans qui ne ſervent qu'à tromper l'opéra- » teur & à rendre l'inſtrument meurtrier, &c. »

Où ſe trouveroit il un géant qui eût la veſſie aſſez grande pour fournir à l'ouverture du quinzième numéro ?

M. Mertrud a vu faire l'opération de la taille à M. Thomas, en moins de quatre ſecondes, & le lendemain, en retournant voir ce malade, il trouva la plaie cicatriſée. On a remarqué, qu'en rapportant le même fait en 1771, il avoit dit qu'il l'avoit trouvé cicatriſé quarante heures après, ce qui, pris à la rigueur, ne ſe concillieroit pas du jour au lendemain dans le dernier récit de 1772.

Dans la ſuppoſition que ce rapport ſoit véritable, la découverte du lithotome caché dans Franco ne ſeroit qu'un rechauffé de feu M. le Cat ; ſi vous vous étiez donné la peine de lire mes réponſes au célèbre controverſiſte de mes œuvres, vous y auriez trouvé que je n'avois vu ni lu Franco, lorſque j'appropriai le biſtouri caché de M. Bienaiſe, pour produire une inciſion complette dans tout le trajet néceſſaire pour la ſortie de la pierre ; trajet dont on ne parcouroit qu'environ la moitié de ſa profondeur par l'inciſion du grand appareil, pendant qu'on forçoit & déchiroit l'autre moitié à force de bras : je dis à force de bras à cauſe de l'extrême réſiſtance que la glande proſtate y préſente.

Franco ne fit, ſans doute, graver la figure qui eſt dans ſon ouvrage, qu'il nomme *tenaille inciſive*, que par complaiſance pour quelque célèbre viſionnaire de ſon tems ; car, non-ſeulement cette *tenaille* n'a aucune ſorte de reſſemblance avec

Digitized by Google

mon lithotome, que la supposition de faire une double incision du dedans au dehors, sans y donner ni règle, ni proportion, non plus que d'indiquer quels sont les côtés de la direction qu'on doit donner à ses lames, en la retirant après l'avoir insinuée; mais encore, dit cet auteur, si hardiment cité: *toutesfois je n'en ai encore point usé*, pag. 151.

Il paroît même par ces mots, qu'il ne l'avoit jamais éprouvée sur le cadavre; d'où il s'ensuit qu'il falloit être M. le Cat & M. Merttud son écho, pour trouver dans Franco ce qui n'y est pas.

« Les crans, dites-vous que j'ai ajouté, ne » servent qu'à tromper l'opérateur, &c. »

Comment, Monsieur, peut-on concilier des connoissances dans un professeur de chirurgie, qui prend des règles sûres qui conduisent dans les effets de cet instrument, non-seulement pour des illusions, mais même pour des piéges qui ne servent qu'à tromper & à rendre par-là même cet instrument meurtrier, &c.

Je vous avoue franchement qu'on ne peut donner aucun nom propre à cette méprise, si ce n'est celui qu'elle tient d'un rêve.

« Quel est, dites-vous encore, le géant qui auroit une vessie assez grande pour supporter l'ouverture faite au quinzième degré, &c. »

Ce géant est tout trouvé, sans que sa stature le distingue du commun: vous pouvez vous en informer à l'hôpital de la Charité, lequel a été opéré le printems dernier par le chirurgien major, votre confrère, au quinzième degré, en présence d'une foule de témoins, parmi lesquels étoit le célèbre M. Morand; &, qui plus est, le malade

Digitized by Google

très-maleficié d'avance depuis long-tems, ſa veſſie racornie & ſoupçonnée ulcérée, eſt parfaitement guéri & retourné chez lui.

Le même hôpital pourroit vous en fournir d'autres exemples, j'en pourrois auſſi citer dans pluſieurs autres cas; mais non pas avec de ſi nombreux témoins, dont les malades n'en ſont point morts ni reſtés eſtropiés. Raſſurez-vous donc ſur cet article, &c.

Au reſte, ne paroîtroit-il pas, Monſieur, du devoir d'un démonſtrateur public qui blâme une conduite qui a fait ſes preuves, d'indiquer des moyens & une route plus ſûre pour tirer une pierre d'un volume qui peut excéder en diamètre, non-ſeulement les quinze lignes, mais le double & plus, ſans lui faire un paſſage proportionné, une inciſion ſuffiſante, &c.

C'eſt là que la ſagacité d'un profeſſeur auroit brillé. Peut-être nous mettrez vous à la place de ces moyens manqués, & à celle de mon inciſion, ce qu'on nomme communément dilatation, pour lui épargner celui de déchirement, ſon véritable nom; en tout cas, ſi vous étiez dans cette opinion, je me flate que vous trouverez cet article entre la ſection, le déchirement ou la prétendue dilatation, amplement diſcuté & dévoilé, par une de mes lettres, l'année derniere, inſérée au Mercure d'Août 1771, à l'occaſion d'un de vos confrères (à tous égards) qui s'accordoit avec vous ſur les mêmes erreurs, & qui les enſeignoit également comme vous dans ſes leçons publiques, &c. N'étoit-ce pas ici l'endroit le plus favorable qui fût jamais dans lequel vous auriez dû recommander de ſuivre la merveille opérée devant vos yeux, par feu M. Thomas, d'une

Digitized by Google

pierre tirée (sans doute avec tous les accessoires de pareille manœuvre) en moins de quatre secondes, & la plaie cicatrisée du même jour au lendemain? Quel dommage, Monsieur, que vous soiez resté en si beau chemin sur ce fait historique!.. Cet événement, presque miraculeux, ne méritoit-il pas un détail circonstancié & complet qui pût servir de guide à vos élèves & au monde entier? L'âge du malade, le volume de la pierre, la grandeur de l'incision, comment elle s'exécutoit, la manière de rentrer dans la vessie après la première extraction, si la nécessité de plusieurs pierres, ou des fragmens d'une pierre brisée l'exigeoit; comment on pourroit éviter la prolongation des secondes dans tous ces cas multipliés; comment on pourroit s'y prendre aussi pour rencontrer juste, sans se fourvoyer, l'ouverture de la panse de la vessie retirée de la direction du trajet de la plaie, par son élasticité vers son col aussitôt après l'abandon du fluide qui la tendoit, pour y pratiquer la ponction que la manœuvre de M. Thomas prescrit, &c.

Que de regrets cette réticence n'a-t-elle pas dû causer à vos auditeurs zélés, & déjà les plus instruits!

Enfin, après avoir exagéré des vices d'un côté & des merveilles d'un autre, sans les démontrer, on m'a assuré que vous vous étiez décidé, par choix, à la démonstration du grand appareil, malgré la connoissance que vous devez avoir du jugement authentique de réprobation qu'en a porté votre propre Académie royale de Chirurgie en 1757.

Permettez-moi de vous le dire, Monsieur; N'est-ce pas là perpétuer l'erreur, au lieu de cher-

Digitized by Google

cher de bonne foi à la détruire ? Si donc cette bonne foi vous a fait rapporter le fait plus que merveilleux du Sieur Thomas ci-dessus ; que vos yeux vous aient convaincu de cette vérité, comment se peut il faire, qu au préjudice d'un si grand avantage, vous y ayez substitué dans le fait, & dans le moment même, le grand appareil latéralisé ou non ? Si, au contraire, vos yeux & la liberté que vous avez eue de suivre ce malade vous y ont fait remarquer quelque vice, pourquoi le citez-vous pour exemple ? Cette alternative ne paroît pas susceptible d'aucun biais.

Quant aux effets supérieurs du lithotome caché que je défends, la renommée auroit pu vous désabuser, si vous vous étiez donné la peine ou le soin de la consulter avant de vous exposer à la juste critique sur les prétendus dangers qu'il vous plaît d'attribuer à cet instrument.

Si donc vous cherchez de bonne foi la vérité sur les avantages de ce lithotome, ainsi que tous autres, pour vous préserver (& vos auditeurs) des dangers de la fausseté, lisez avec impartialité les assertions de feu M. le Cat, & mes défenses, qui se distribuent, en 2 volumes, à Paris, chez *d'Houry, rue de la Vieille Bouclerie.*

J'ai eu le soin d'y rapporter les textes de ce formidable adversaire de mon lithotome, afin qu'en me lisant, on pût se passer de l'acquisition de ses ouvrages sur cette matière.

Dans le cas auquel les faits susdits seroient faux, j'espère, de votre équité, que vous me détromperez ; s'ils ne le sont pas, que vous les désavouerez par quelque lettre qui détruise la prévention insinuée. Si vous y manquez, comme vous l'avez déjà fait les autres fois, vous me mettrez

Digitized by Google

mettrez dans la néceſſité de vous répéter, pour la ſeconde fois, & à tous autres qui pourroient vous imiter; *juſques à quand ne pourra-t-on plus inſtruire des élèves dans un art ſi précieux, ſans y mêler quelque germe étranger dont on eſt infecté ſoi-même?* & de vous dire, comme à votre confrère déjà cité, *que de mettre en queſtion préſentement la validité & la ſupériorité du lithotome caché ſur tous les autres connus dans cette eſpèce, après pluſieurs centaines d'expériences favorables ſur des ſujets vivans (complications étrangères à part) ce ſeroit conteſter la chûte des rivières du côté de la mer.*

Si, dans huitaine de cette date, je ne reçois aucune réponſe, je n'y compterai plus, après toutes fois avoir pris les meſures pour ſûreté de ſa remiſe à vous-même, &, ſi je reçois de vous des preuves de la fauſſeté de ce qui ſert de baſe à ma réclamation pour la cauſe générale, je renoncerai de bon cœur à mon expoſé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AVIS.

I.

Pompes, tant contre les incendies que pour celles de puits & autres uſages.

Le Parlement de Paris a enregiſtré, le 11 Août 1772, un brevet que le Roi a accordé au Sr Nicolas Thillaye, fils du Sr Thillaye, pompier privi-

Digitized by Google

légié du Roi, demeurant à Rouen, qui vient de remporter le prix de phyſique de cette année, propoſé par l'Académie de Copenhague, ſur la meilleure conſtruction des pompes pour les incendies, par lequel Sa Majeſté lui accorde la liberté de les conſtruire & débiter par-tout le royaume pour l'utilité de ſes ſujets, ſans qu'il y puiſſe être troublé par qui que ce ſoit.

Les pompes du Sr Thillaye ſont connues depuis 25 ans pour ſolides & non ſujettes à des frais d'entretien comme les pompes ordinaires; elles ſont toujours en état d'opérer, quand même on auroit été vingt ans ſans y toucher. Le magaſin de ces pompes eſt chez les RR. PP. Feuillans, où l'on trouvera toujours le Sr Thillaye fils. Les plus fortes peuvent lancer un muid d'eau par minute, & s'élever juſqu'à 90 & 100 pieds de haut, & même auſſi loin que l'on voudra, en y ajoutant des boyaux de cuir qu'il fournit pour ceux qui en deſireront.

I I.

Nouvelles Huiles de M. Sieuve.

On avertit les perſonnes qui voudront ſe procurer des huiles de M. Sieuve, de s'adreſſer déſormais à M. Raphël, hôtel de Grenoble, rue du Bouloir.

On ſçait que ce phyſicien a trouvé le ſecret d'extraire de la chair des olives ſéparée du noyau, une huile ſupérieure à celle qui eſt en uſage. Ceux qui en ont fait venir l'année dernière ſe ſont empreſſés d'en demander encore. Cette huile revient à-peu-près au même prix que l'huile fine ordinaire. Comme M. Sieuve n'en fait tirer, par ſa méthode, que la quantité qu'on lui en demande, il

Digitized by Google

eſt néceſſaire de l'en avertir d'avance. On enverra cette huile, ſoit en barils, ſoit en bouteilles, tant à Paris que dans les provinces, aux adreſſes qu'on indiquera à ſon correſpondant.

III.

Penſionnat.

M. le Royer Prêtre, principal du petit collége de la Flèche en Anjou, dont la penſion a été annoncée dans pluſieurs papiers publics, donne avis que, pour ſatisfaire aux deſirs des parens dont il a des enfans, & de ceux qui lui en propoſeroient, il vient de s'attacher deux excellens maîtres, l'un de mathématiques, qui a déjà formé pluſieurs élèves pour l'artillerie; l'autre de deſſin, ſachant faire le portrait, deſſiner la figure, l'architecture, le payſage, l'ornement, la fortification & la géographie. Ces maîtres menent, quand il eſt tems, leurs élèves opérer ſur le terrein.

M. le Royer réunit donc à préſent dans ſa maiſon tous les avantages d'une excellente inſtitution, ayant auſſi de bons maîtres pour les langues latine & françoiſe, l'ortographe, l'hiſtoire, &c. Il prend des enfans fort jeunes, même des commençans. Il offre de faire avec les parens une compoſition raiſonnable, ſuivant ce qu'ils deſirent pour leurs enfans, même pour l'habillement, pour éviter tout mémoire.

Les perſonnes qui voudront un détail plus circonſtancié ſont priées de s'adreſſer à lui-même, en affranchiſſant les lettres.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

De Vienne, le 3 Septembre 1772.

Le 30 du mois dernier, il arriva ici un courier dépêché de Fockhiani par le sieur Thugut. Il a apporté la nouvelle que les conférences du congrès avoient commencé le 2 Août. Les Plénipotentiaires Ottomans ont fait à ceux de Russie des présens en tapis, en étoffes, en armes de prix, en selles, en riz & en café. Ces derniers leur ont envoyé, à leur tour, des diamans montés & des bijoux. Les Ministres respectifs campent sous des tentes; mais les conférences se tiennent, comme on l'a dit, dans un pavillon de bois que les Russes ont fait bâtir. Les tentes des Internonces de Vienne & de Berlin sont dans le voisinage de celles des Russes. La garde qui accompagne les Plénipotentiaires Turcs est de cinq cens hommes, & leur suite est composée d'un pareil nombre de personnes. Les Ministres Russes ont aussi une garde très-forte, commandée par le colonel Paterson. A l'ouverture du congrès, Osman Effendi, premier Plénipotentiaire de la Porte, a dit que le Grand Seigneur son maître lui avoit recommandé, en partant, de craindre Dieu & d'aimer la paix, & que ce seroit là la règle de sa conduite, pendant le cours de la négociation dont il étoit chargé.

D'Alexandrie en Egypte, le 17 Juillet 1772.

Le Cheïk Daher ayant appris que deux Pachas, envoyés par la Porte pour reprendre Seyde, avoient été joints, sous les murs de cette ville, par un

Digitized by Google

corps de trente mille Druſes, & qu'il en avoient formé le ſiége, partit ſur le champ d'Acre pour les aller combattre à la tête de ſes troupes. Les Mutualis, (peuple Perſan d'origine, qui habite les campagnes ſituées entre Acre & Seyde) qu'il avoit engagés à le ſeconder, le ſuivirent. Ces forces réunies n'alloient pas au-delà de dix mille hommes. Mais, malgré le déſavantage du nombre, ce brave & vieux guerrier paſſa, à la vue des ennemis, la rivière de Borgul, qui coule auprès de Seyde, tomba ſur les Pachas étonnés de cette audace, tailla en pièces leurs troupes qui firent d'abord quelque réſiſtance, & chaſſa les Druſes ſur leurs montagnes. On prétend que les deux Pachas ont été tués dans le combat.

D'un autre côté, Ali Bey fait des levées en Syrie & raſſemble le plus de troupes qu'il lui eſt poſſible. Ses partiſans publient qu'il doit bientôt rentrer en Egypte à la tête d'une puiſſante armée, & qu'il eſt même ſoutenu par les Ruſſes. Il eſt certain du moins que le Cheïk Aman, Prince du Saïdi ou de la Haute-Egypte ſoupçonnant Mehemet Aboudaab de vouloir le priver d'une partie de ſes états, a pris les armes, & qu'il peut faire une puiſſante diverſion en faveur d'Aly Bey.

Des Frontières de la Pologne, le 8 Août 1772.

Toutes les lettres de l'intérieur de ce royaume annoncent que les troupes Pruſſiennes ſont entrées en Samogitie. On prétend que l'intention du Roi de Pruſſe eſt de couper la communication de l'armée Ruſſe, qui eſt en Pologne, avec Riga. On ajoute que le Général, qui commande dans cette partie, vient d'expédier un courier au ſieur de Sal-

Digitized by Google

dern, pour demander des ordres sur la conduite qu'il doit tenir dans cette circonstance. On écrit encore que le Roi de Prusse a pris pour prétexte de cette démarche la nécessité où il est de faire consommer, par ses soldats, les vivres & fourages qui se trouvent dans les Terres & Seigneuries qu'il possède dans ce Duché, & l'impossibilité de faire transporter ces substances jusqu'aux endroits où cantonnent ses troupes.

De Warsovie, le 14 Aout 1772.

Le général Haddick s'est emparé de Zamosck, forteresse où le général Zanowicz tint l'Empereur Maximilien d'Autriche enfermé, lorsqu'après le départ de Henri de Valois, ce Prince se fut déclaré le compétiteur d'Etienne Battori, Prince de Transylvanie, à la Couronne de Pologne. Les Autrichiens ont trouvé dans cette place deux cens soixante canons appartenant à la République. Ils n'ont point annoncé qu'ils s'en emparoient; mais le magistrat ayant fait une protestation, ils ont déclaré que cette artillerie n'étoit point du domaine de la ville, & qu'elle appartenoit à ceux qui étoient en possession des fortifications.

De Hambourg, le 24 Août 1772.

Des lettres de Stockolm annoncent une nouvelle qui mérite confirmation. On prétend qu'il y a eu en Suéde une révolte; qu'elle a commencé à éclater à Christianstadt; que les bourgois de cette ville accusant les Etats de n'avoir point employé les moyens convenables pour prévenir la disette & les malheurs du peuple, & publiant qu'ils ne vouloient avoir qu'un Dieu & qu'un Roi, s'étoient joints à la garnison, qu'ils s'étoient rendus maîtres de l'arcenal, & avoient arrêté plusieurs offi-

Digitized by Google

ciers qui s'oppoſoient à leurs vues ; qu'ils avoient fermé les portes de la ville, & que le Prince Charles de Suéde marchoit, à la tête d'un régiment, vers Chriſtianſtadt, avec quelques pièces d'artillerie, pour y rétablir le bon ordre.

De Berlin, le 7 Septembre 1772.

On a été informé que la forteresſe de Czentochow, la dernière place qu'occupoient les Confédérés, s'eſt rendue au Général Major Zaremba, qui s'en étoit approché, par ordre de la Cour de Warſovie, avec un corps de troupes de la Couronne ; mais que les Ruſſes ſont en même tems entrés dans cette forteresſe, & en ont pris poſſeſſion au nom de leur Souveraine.

De la Haye, le 28 Août 1772.

Dans ce pays, où le tonnerre fait ſouvent les plus grands ravages, on vient de propoſer une expérience électrique dont le ſuccès intéreſſe toutes les Nations. On ſuppoſe que des chaînes attachées avec des cordons de ſoie bleue de 2 à 3 aulnes, au tour d'une ville & tendues entre ces tours, à une diſtance convenable au-deſſus de tous les édifices, détermineroient dans leur direction & près de leurs ſurfaces, le cours de l'électricité de la nue. On choiſiroit ſous ces chaînes un eſpace libre comme une place conſacrée à la ſûreté de la ville ; on y éleveroit une pyramide en pierre terminée par une boule de fer, qui répondroit à un boulet diſtant de trois à quatre pouces, & ſuſpendu aux chaînes naturellement électriſées que ce poids feroit deſcendre. On prétend que l'expérience étant ainſi préparée dans l'enceinte d'une grande ville, on en verroit naître un effet heureux ſous le pre-

Digitized by Google

mier orage qui menaceroit l'atmosphère. La matière électrique des nuages, réunie au tour de la sommité de la pyramide, offriroit, avant de s'éteindre, & sans explosion, un spectacle brillant qui changeroit en fête ce que la nature a de plus effrayant. Il n'est pas indifférent d'annoncer aux Nations éclairées une idée qu'on sera, sans doute, tenté d'éprouver dans d'autres climats, & qui, si elle avoit du succès, soumettroit à l'industrie humaine le phénomène le plus terrible, dont les sçavans admirent & redoutent les effets, & dont ils ont peine à concevoir la cause.

On dit que l'armistice sur mer entre les Russes & les Turcs a été signé, le 13 Juillet; mais on ignore si les ratifications de part & d'autre ont été expédiées, & dans quel tems elles seront ratifiées. Si cet armistice avoit le même terme que celui qu'on fixe au 21 Septembre, pour la suspension des hostilités sur terre, il en résulteroit une convention de si courte durée, qu'elle deviendroit illusoire; mais on étend jusqu'au mois de Novembre les effets qu'elle doit avoir. Les mêmes avis font envisager la liberté du commerce & de la navigation Russes sur le Pont-Euxin, comme nulle, si cette faveur de la Porte n'est accompagnée de l'indépendance de la Crimée. La raison qu'on en donne, c'est que cette grande baye, sujette aux tempêtes & aux plus grandes difficultés de la navigation seroit le tombeau des équipages Russes, si les Tartares leur refusoient un asyle & des secours dans leurs ports & sur leurs côtes.

Des lettres du Levant, en date du 3 Août, annoncent que la peste a cessé à Constantinople, à Smyrne & à Alep, & que les hostilités par mer entre les Russes & les Turcs sont suspendues. On croit que cet armistice maritime durera jusqu'au mois

Digitized by Google

de Novembre. Pendant ce tems, la navigation ne sera point troublée dans les mers du Levant où les Pirates s'autorisoient du pavillon Russe pour exercer leurs brigandages.

De Stockolm, le 28 Août 1772.

Le premier usage que Sa Majesté a fait de son autorité a été de disposer du gouvernement de Poméranie en faveur de la Reine sa mère. Sa Majesté a dépêché un courier à cette Princesse pour l'en prévenir, & lui dit dans sa lettre. « Je ne vous parlerai pas de ce que vous avez à faire pour le » bonheur de nos Peuples; c'est de vous que je » voudrois l'apprendre. »

Les Princes Charles & Fréderic commandent, le premier en Scanie & dans le Bleking, & le second, dans l'Ostrogothie.

Le Chambellan Von Esten s'est présenté, avanthier, à Sa Majesté. Il l'a suppliée d'agréer son serment, & de lui permettre de faire son service auprès de sa personne. Le Roi lui a accordé sa demande, à l'exception de la prestation du serment. « J'aime mieux, lui a-t'il dit, votre parole; elle » me suffit. »

Le 22, après-midi, le Roi fit venir en sa présence les Sénateurs détenus dans leur chambre depuis le 19. Ils n'étoient que dix; sçavoir, le baron de Duben, président de la chancellerie; le comte de Ka'ling, le baron de Funck, le comte de Walwick, le baron de Ribbing, le baron de Wrangel, l'amiral Falkengreen, le baron de Sparre, le sieur Arnel & le baron de Falkenberg, vice-président de la chancellerie; les autres, sçavoir, le comte de Lieven, le comte de Horn, le baron de Reuterholm, le comte de Schwerin, le comte de

Digitized by Google

Sinclair & le baron Erenkrona se trouvoient absens par congé. On fit aux sénateurs présens la lecture de la forme du gouvernement que les Etats assemblés avoient reçue la veille, & qu'ils avoient juré d'observer. Ensuite ils prêtèrent de nouveau serment, & Sa Majesté les congédia, en leur permettant de se retirer où ils voudroient, & en les assurant qu'ils jouiroient de toute sûreté & protection, pourvu qu'ils se tinssent tranquilles. Le soir, ils reçurent une décharge honorable de leurs emplois.

Le même jour, le Roi reçut des nouvelles des Princes ses frères; ils l'assuroient des bonnes dispositions des peuples dans les provinces qui leur sont confiées. Le Prince Frédéric informoit Sa Majesté que, s'étant présenté à Linkioping, capitale de l'Ostrogothie, la bourgeoisie s'étoit empressée de lui marquer son respect, en lui donnant une garde, qu'il avoit aussi-tôt assemblé le magistrat, ainsi que la bourgeoisie, & leur avoit lu la lettre du Roi; que tous avoient reçu avec soumission & avec joie les ordres de Sa Majesté, & avoient prêté un nouveau serment de fidélité; & que les officiers du régiment d'infanterie de la province s'y étoient conformés, à l'exception du lieutenant-colonel seul qui avoit été mis aux arrêts.

Les nouvelles arrivées des provinces du Nord annonçoient par-tout le même empressement & la même soumission. Il vint un courier dépêché par le Feld-Maréchal Comte Axel Ferfen, pour apporter les assurances de son zèle & de sa fidélité. Sa lettre portoit que, Sa Majesté voulant bien lui laisser le choix de revenir à Stockolm ou de se rendre auprès de Son Altesse Royale le Prince Frédéric, il

Digitized by Google

Prenoit ce dernier parti qu'il jugeoit le plus convenable aux circonſtances.

Preſque tous ceux dont il avoit été indiſpenſable de s'aſſurer, ont été mis en liberté.

Le 23, le Roi, ſuivi de ſa Cour, ſe rendit, à pied, à l'égliſe de St Nicolas, paroiſſe du château. Sa Majeſté y entendit le Service Divin, après lequel on chanta, au bruit de pluſieurs ſalves d'artillerie, le *Te Deum*, en actions de graces du recouvrement de la vraie liberté. Lorſque Sa Majeſté fut de retour au château, Elle admit les Ambaſſadeurs, les Miniſtres Etrangers & la Nobleſſe de l'un & de l'autre ſexe à l'honneur de lui faire leur cour. Elle dîna enſuite à ſon grand couvert.

Le Roi a travaillé, tous les jours, avec les Orateurs des différens Ordres, pour préparer les affaires qui doivent être terminées avant la ſéparation de la Diéte. Aujourd'hui, Sa Majeſté a aſſemblé les Etats dans la grand'ſalle de ſon château, & leur a propoſé les objets ſur leſquels ils doivent délibérer ſans perdre de tems, afin qu'on puiſſe bientôt les ſéparer.

Les Sénateurs qui ſe trouvent à Stockolm ont prêté le ſerment que leur place exige.

Le Roi aſſembla les Etats le 25. Lorſque Sa Majeſté fut entrée dans la ſalle & qu'Elle eut pris place ſur ſon trône, Elle leur adreſſa ce diſcours:

« Penétré de la plus vive reconnoiſſance pour »les bontés du Tout-Puiſſant, je m'adreſſe à vous, »aujourd'hui, avec la confiance & l'ancienne ſim»plicité dont nos ancêtres nous ont donné l'exem»ple. Après tant de ſecouſſes violentes, le calme »a reparu parmi nous. Nous n'avons plus enfin

Digitized by Google

»qu'un même but, le bien de la patrie. Il exige, »ce bien, que nous séparions bientôt une assem»blée qui a déjà duré quatorze mois. Pour cet ef»fet, j'ai restreint, autant que je l'ai pu, les pro»positions que j'ai à vous faire. Les besoins sont »grands, mais ce sont ceux du royaume. Si l'u»nion, si une confiance mutuelle président à vos »délibérations, vos résolutions ne peuvent être »que justes & salutaires. Je veillerai, de mon cô»té, à l'économie, & ce que vous m'accorderez »sera employé uniquement pour le plus grand »avantage de l'Etat. »

Ensuite on fit lecture des propositions de Sa Majesté, & les Etats se séparèrent. Ces propositions contiennent en substance la demande du don gratuit ordinaire pour les frais de l'enterrement du feu Roi & pour ceux du couronnement de son successeur; la continuation des contributions établies pour le service courant, & enfin l'ordre de donner, avant quinze jours, leurs avis sur l'état général des finances & sur les moyens de les améliorer.

Les Ordres s'étant assemblés séparément dans leurs chambres, le lendemain 26, prirent en considération les propositions émanées du trône, & arrêtèrent que les députés à la Banque & à la Députation Camérale, appellée Députation d'Etat, se réuniroient pour former le plan des contributions ordinaires & extraordinaires, & pour donner leur avis sur l'état des finances. Il fut ensuite proposé & approuvé, par acclamation & par unanimité, de faire une grande députation à Sa Majesté pour la remercier très-humblement du soin qu'Elle a bien voulu prendre de préserver sa personne & la patrie du danger qui la menaçoit. Le Maréchal de

Digitized by Google

la Diete eut ordre de ſçavoir le jour & l'heure où il conviendroit à Sa Majeſté de la recevoir.

L'Ordre Equeſtre ayant arrêté de faire frapper à ſes frais une médaille pour conſacrer la mémoire de l'heureuſe révolution qui vient de rétablir la vraie liberté, les autres Ordres, inſtruits de cette réſolution, ont envoyé des Députés à la Nobleſſe pour la prier de conſentir à ce que ce monument ſe fît au nom & aux frais de tous les Ordres; ce qui a été approuvé.

Le 27, la grande Députation, compoſée de cent Nobles & de cinquante Membres de chacun des autres Ordres, conduite par le Maréchal de la Diete & par les Orateurs, ſe rendit au château, & fut admiſe à l'audience du Roi. Le Maréchal porta la parole.

On vient de publier une proclamation par laquelle Sa Majeſté invite ſes fidèles Sujets à s'abſtenir déſormais, dans leurs écrits & dans leurs converſations, de ces dénominations odieuſes qui caractériſoient la diviſion des eſprits & la différence des partis, telles que celle des *Chapeaux* & des *Bonnets*.

Le 26, le régiment des Gardes ayant pris les armes, ſe forma en bataille, ſur la grande place du Nord, & Sa Majeſté reçut le ſerment que ce corps militaire à fait d'obéir à la nouvelle forme du gouvernement.

Les nouvelles qu'on reçoit des provinces continuent d'être très favorables; par-tout le peuple témoigne la ſatisfaction la plus vive de l'heureux événement qui a détruit une conſtitution oppreſſive.

Le Roi s'étant fait rendre compte de la manière dont la juſtice criminelle étoit adminiſtrée dans

Digitized by Google

ſon royaume, & ayant appris, avec autant de douleur que de ſurpriſe, qu'il exiſtoit un lieu, improprement appellé *la Chambre des Roſes*, où les criminels étoient appliqués à la torture, Sa Majeſté a ordonné à ſon chancelier de juſtice de détruire ce lieu, ne voulant pas laiſſer ſubſiſter un monument d'inhumanité auſſi peu compatible avec la vraie liberté. Elle a défendu l'uſage de la torture, par le motif qu'il eſt contre la juſtice & contre la raiſon d'extorquer, par la force des tourmens, à des citoyens libres, l'aveu des crimes dont ils peuvent être accuſés ou prévenus.

Le 27 au ſoir, un officier, dépêché par le prince Charles, apporta la nouvelle que toutes les troupes de Scanie, infanterie & cavalerie, s'étant raſſemblées, avoient prêté ſerment de fidélité au Roi : que le Prince s'étoit enſuite avancé vers Chriſtianſtadt, dont les portes lui avoient été ouvertes ; que toute la province de Scanie étoit entièrement ſoumiſe, & qu'il alloit marcher vers Carlskrona, où il ſeroit plus à portée de veiller ſur la Smolande, la Blekinie & ſur Be-Land.

De Rome, le 19 Août 1772.

On a découvert dernièrement, dans une carrière de *Pozzolana*, à près trente palmes ſous terre, (la palme ou le pan à 9 pouces 2 lignes, ce qui revient à $\frac{5}{4}$ d'aulnes de Paris) & à la diſtance d'environ deux milles de la mer, vers Civita Vechia, une tête pétrifiée, d'une prodigieuſe grandeur. Elle reſſemble beaucoup à celle d'un bœuf. Il y a douze palmes d'une corne à l'autre, trois depuis les yeux juſqu'à l'inſertion des cornes, & huit depuis les yeux juſqu'au bout du muſeau. Le Père Jacquier, qui a examiné cette tête monſtrueuſe, travaille à une diſſertation ſur cet objet.

Digitized by Google

De Paris, le 21 Septembre 1772.

En creuſant des foſſés dans la forêt des Crochères, à une lieue d'Auxonne, on a découvert un vaſe de terre renfermant de petites pièces d'argent, qui paroiſſent être de la plus haute antiquité. On voit d'un côté une figure de cheval avec des caractères inconnus, & de l'autre, des attributs difficiles à déterminer.

NOMINATIONS.

Le Comte d'Eſtaing, lieutenant général des armées navales, chevalier des Ordres du Roi, à qui Sa Majeſté vient d'accorder les entrées de ſa chambre, eſt nommé inſpecteur-général de la marine, &, en cette qualité, il a pris congé de Sa Majeſté, à qui il a eu l'honneur d'être préſenté par le ſieur de Boynes, ſecrétaire d'état au département de la marine.

Le Sieur Geoffroy, grand-maître des eaux & forêts de France, au département d'Alençon, ayant été commis, par arrêt du conſeil, pour remplir les fonctions de la charge de grand-maître des eaux & forêts de Soiſſons, à eu, le 9 Août, l'honneur d'être préſenté au Roi en cette qualité.

Le Roi vient d'accorder les entrées de ſa chambre au marquis de Noailles, ambaſſadeur de Sa Majeſté auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies.

Sa Majeſté a accordé l'abbaye de St Gildas de Rhuis, Ordre de St Benoit, diocèſe de Vannes, à l'évêque de Vannes, pour être réunie à ſon diocèſe; celle de St Nicolas d'Angers, même ordre, à l'abbé de Moſtuejouls, premier aumônier de Madame la Comteſſe de Provence, & celle de St

Digitized by Google

Barthelemi de Noyon, ordre de St Auguſtin, vacante par la démiſſion de l'évêque d'Uzès, à l'abbé d'Allerey, vicaire-général de ſon diocèſe.

Le Roi vient d'accorder les entrées de ſa chambre au Prince de Maſſerano, Grand d'Eſpagne de la première claſſe, chevalier de la Toiſon d'Or, capitaine des Gardes du Corps de Sa Majeſté Catholique.

PRÉSENTATIONS.

Le 25 Août, fête de St Louis, le Duc de Treſmes, Gouverneur de l'Iſle de France, a préſenté au Roi, à l'iſſue de la grand'meſſe que le Corps-de-Ville fait célébrer tous les ans, pour Sa Majeſté, les Maire & Echevins de cette ville.

Le 30 Août, le Comte de Fuentes, Ambaſſadeur d'Eſpagne, eut une audience particulière du Roi, dans laquelle il préſenta à Sa Majeſté le Prince de Maſſerano, Grand d'Eſpagne de la première Claſſe & Ambaſſadeur de Sa Majeſté Catholique à la Cour de Londres. Il fut conduit à cette audience, ainſi qu'à celle de la Famille Royale, par le Sieur Toloſan, introducteur des Ambaſſadeurs.

Le même jour, le Corps de Ville de Paris ſe rendit à Verſailles, ayant à ſa tête le Maréchal Duc de Briſſac, gouverneur de Paris. Il eut audience de Sa Majeſté, à laquelle il eut l'honneur d'être préſenté par le Duc de la Vrilliere, miniſtre & ſecrétaire d'état; il fut conduit par le Marquis de Dreux, grand-maître, & par le Sieur de Watronville, aide des cérémonies. Les Sieurs Sprotte & Quatremère de l'Epine, nouveaux Echevins, prêtèrent le ſerment dont le duc de la Vrillière fit la lecture, ainſi que du ſcrutin qui fut préſenté

Digitized by Google

par le Sieur Joly de Fleury, maître des requêtes. Le Corps de Ville eut aussi l'honneur de rendre ses respects à la Famille Royale.

Les Députés des Etats de Languedoc furent admis, le lendemain, à l'audience du Roi, à qui ils furent présentés par le Comte de Maillebois, lieutenant-général des armées de Sa Majesté, chevalier de ses Ordres, premier lieutenant général de la province, en l'absence du Comte d'Eu, gouverneur de cette province, & par le duc de la Vrillière, ministre & secrétaire d'état, ayant le département de la même province. Ils furent conduits à cette audience par le marquis de Dreux, grand-maître, & par le Sieur de Watronville, aide des cérémonies. La députation étoit composée, pour le Clergé, de l'Evêque de St Pons, qui porta la parole; pour la Noblesse, du Marquis de Banne d'Avejan; pour le Tiers-Etat, des Sieurs Daru, ancien Capitoul de Toulouse, & Venet, diocésain d'Ade, & du Sieur de Joubert, syndic général de la province. La députation eut ensuite audience de la Famille Royale.

La Comtesse de la Tour-d'Auvergne a eu l'honneur d'être présentée, le 29 Août, à Sa Majesté par Madame la Comtesse de Provence, en qualité de Dame pour accompagner cette Princesse.

La Duchesse de Brancas-Villars a eu, le 30 Août, l'honneur d'être présentée au Roi, ainsi qu'à la Famille Royale, par la duchesse de Brancas, douairière. Elle a pris le tabouret ce même jour.

La Comtesse de Quélen a eu l'honneur d'être présentée par la duchesse d'Aiguillon.

La Vicomtesse de Lambertye a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la duchesse de Caylus.

Digitized by Google

Le Marquis de Noailles, ambaſſadeur du Roi auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies, a pris congé de Sa Majeſté, ainſi que de la Famille Royale, pour ſe rendre à ſa deſtination. Il a eu l'honneur d'être préſenté au Roi par le duc d'Aiguillon, miniſtre & ſecrétaire d'état, ayant le département des affaires étrangères.

Le Comte de Flavigny, maréchal des camps & armées du Roi, commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, ci-devant miniſtre de Sa Majeſté à Liége, miniſtre plénipotentiaire du Roi auprès de l'Infant d'Eſpagne Duc de Parme, a pris congé, le 13 Septembre, de Sa Majeſté, ainſi que de la Famille Royale, pour ſe rendre à ſa deſtination. Il a eu l'honneur d'être préſenté au Roi par le duc d'Aiguillon.

MARIAGES.

Sa Majeſté, ainſi que la Famille Royale, a ſigné, le 30 Août, le contrat de mariage du Vicomte de Lamberty avec Demoiſelle de Redon.

Le Roi & la Famille Royale ſignèrent, le 6 Septembre, le contrat de mariage du Vicomte de Baſchy, du Cayla, capitaine-aide-major du régiment de Bourbon, cavalerie, avec Demoiſelle de Jaucourt.

Armand Jean-François-Charles l'Eſcalopier a épouſé, le 20 Juin 1772, Dlle Marie-Madelaine-Sulpice du Pleſſis, dans la chapelle du château du Pleſſis ſur St Juſt.

Le marié eſt fils d'Armand Jean-François-Charles l'Eſcalopier, fils de Gaſpard-Charles l'Eſcalopier, qui a été conſeiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Montauban, puis de Tours, aujourd'hui conſeiller d'état depuis 1766,

Digitized by Google

Seigneur de Liancourt, Cremery & autres lieux.

Sa mère eſt Anne Leclerc de Louaville.

Il eſt neveu de Charles-Armand l'Eſcalopier de Nourard, d'abord avocat-général & préſident du grand conſeil, aujourd'hui maître des requêtes.

Et de Charles-François Marquis de l'Eſcalopier, chevalier de St Louis, ancien capitaine dans le régiment Royal-Cravate, qui a épouſé Marie-Anne de Paris la Broſſe.

Son frère N. l'Eſcalopier, chevalier de Malthe, faiſant actuellement ſes caravanes.

Sa ſœur, Dame, N... l'Eſcalopier, eſt mariée au marquis Dufreſnai.

Son autre ſœur, Dame, N... l'Eſcalopier, eſt Chanoineſſe d'Alix.

La Maiſon de l'Eſcalopier vient de la Maiſon de l'Eſcal en Italie, qui eſt très-ancienne.

L'épouſe eſt fille de Robert-Sulpice, reçu préſident de la Cour des Monnoies le 3 Mars 1738, honoraire, du 24 Février 1769; Seigneur du Pleſſis, Quincampoix, Boucheviller, Coivrel & Grandpré.

Sa mère eſt N... le Bégue, d'une ancienne famille de Beauvais. (défunte.)

Elle eſt niéce d'André-Louis-Sulpice d'Albert, reçu conſeiller au châtelet en 1743, puis préſident en la cour des monnoies en 1767.

Et de Dlle Barbe-Sulpice.

La famille Sulpice eſt originaire de Touraine, où elle étoit très-anciennement établie, & a été totalement ruinée & diſperſée dans les tems des guerres civiles: une branche a paſſé en Eſpagne & y ſubſiſte encore. L'autre eſt reſtée en France, dont eſt iſſu Robert Sulpice, père de MM. Sulpice d'aujourd'hui, pourvu d'une charge de contrôleur ordinaire des guerres en 1688, & de la

Digitized by Google

charge de contrôleur général des décimes du Clergé de France en 1694, décédé en 1726.

Il a épousé Damoiselle Marie-Louise Serille, d'une ancienne famille de Picardie.

NAISSANCES.

La Princesse Guillelmine de Prusse, épouse du Prince de Nassau, Stathouder-Général des Provinces-Unies, accoucha heureusement d'un fils, le 24 Août.

La Marquise de Chamborant est accouchée d'une fille le 27 Août.

MORTS.

Marie-Aglaé de Cochard de Chastenoye, épouse de Claude-Stanislas le Tonnelier de Breteuil, vicomte de Breteuil, brigadier des armées du Roi, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, est morte à Paris, le 26 Août, dans la vingtième année de son âge.

Marie de Thomassin de Peinier, abbesse d'Hières, diocèse de Toulon, est morte dans son abbaye, le 26 Août.

Frère Emmanuel-Philippe de Brune, chevalier de l'Ordre de St Jean de Jérusalem, commandeur de Villedieu en Drugesin, est mort à Gand, le 30 Août, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge.

Marie-Françoise de Villemontée, veuve de Paul Comte de Viry, des comtes de Viry en Savoie, premier Baron du Genevois, est morte, le mois dernier, dans ses Terres en Bourbonnois, à l'âge de cinquante-un ans.

Digitized by Google

André l'Eveſque, Sieur de la Gouctière, ancien capitaine de frégate, né à Grandville, qui eut la jambe emportée d'un boulet de canon, en 1694, eſt mort, le 5 Septembre, à St Malo, dans la cent quatrième année de ſon âge.

La Comteſſe de Canillac a eu l'honneur d'être préſentée au Roi, le 15 Septembre, par la Ducheſſe de Bourbon, en qualité de Dame pour accompagner cette Princeſſe.

Anne-Claudine Rochefort-Dally de St Point, épouſe du Comte de Balincourt, maréchal des camps & armées du Roi, eſt morte, à Paris, le 10 Septembre, dans la quarante-ſeptième année de ſon âge.

LOTERIES.

Le cent quarantième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'eſt fait, le 24 Août, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres eſt échu au N°. 47611. Celui de vingt mille livres au N°. 53622, & les deux de dix mille aux numéros 43707 & 54992.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'eſt fait le 5 Septembre. Les numéros ſortis de la roue de fortune ſont, 2, 74, 51, 38, 61. Le prochain tirage ſe fera le 5 Octobre.

Digitized by Google

FAUTES à corriger.

Dans le volume du mois d'Août dernier on a dit, *page* 209, le sieur Maréchal, propriétaire de la Baronie de Courset, *il faut dire*, dans la Baronie, &c.

TABLE.

PIECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5
Suite de l'Eté, chant second du poëme des Saisons, imitation libre de Thompson, *ibid.*
Moralité, 12
Le Lion juge, *ibid.*
Les dangers d'une mauvaise éducation, 14
Le Philosophe cultivateur, ode, 53
Explication des Enigmes & Logogryphes, 67
ENIGMES, 68
LOGOGRYPHES, 71
NOUVELLES LITTÉRAIRES, 73
Journal d'un voyage au tour du Monde, *ibid.*
Voyage au tour du Monde, 87
Traite du Rakitis, 88
Théorie nouvelle sur les maladies cancéreuses, 94
La Gamologie, 100
Le Poëte malheureux par M. Gilbert, 107

Digitized by Google

La Henriade de M de Voltaire, 115
Panégyrique de St Louis, Roi de France, 125
Encyclopédie littéraire, 136
Tableau annuel des progrès de la physique, de l'histoire naturelle & des arts, 140
Observation sur un passage du Ventriloque ou l'Engastrimythe, 143
ACADÉMIES, 144
SPECTACLES, Opéra, 148
Comédie françoise, 153
Comédie italienne, 154
ARTS, Gravures, 157
Musique, 162
Lettre à l'Auteur du Mercure concernant la nouvelle ordonnance des Hôpitaux militaires, 164
Lettre de M. le Marquis de ** à M. de L**, sur l'Hydroscope, 166
Lettre de M. de la Harpe, 170
Ecole de mathématiques & de dessin, 171
Cours d'instructions, 174
—De langue angloise, 176
—De mathématiques, 177

Digitized by Google

Lettre à M. Leroi, sur la poudre d'Ailhaut, 180
Lettre du Frère Côme à M. Mertrud, 187
Anecdotes, 184
Avis, 193
Nouvelles politiques, 196
Nominations, 207
Présentations, 208
Mariages, 210
Naissances, 212
Morts, *ibid.*
Loteries, 213

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le premier vol. du Mercure du mois d'Octobre 1772, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Septembre 1772.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OCTOBRE, 1772.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Chriſtine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Fables orientales, comédies, poésies & œuvres diverses, par M. Bret, 3 vol. *in*-8°. brochés, 3 liv.

La Henriade de M. de Voltaire, en vers latins & françois, 1772, *in*-8°. br. 2 l. 10 s.

Traité du Rakitis, ou *l'art de redresser les enfans contrefaits*, *in*-8°. br. avec fig. 4 l.

Essais de philosophie & de morale, volume grand *in*-8°. br. 4 liv.

Les Muses Grecques ou traductions en vers du *Plutus*, *comédie d'Aristophane*, *d'Anacréon*, *Sapho*, *Moschus*, &c. *in*-8°. br. 1 l. 16 s.

Les Nuits Parisiennes, 2 parties *in*-8°. nouv. édition, broch. 3 liv.

Les Odes pythiques de Pindare, traduites par M. Chabanon, avec le texte grec, *in*-8°. *broché*, 5 liv.

Le Philosophe sérieux, *hist. comique*, br. 1 l. 4 s.

Du Luxe, broché, 12 s.

Traité sur l'Equitation & Traité de la cavalerie de Xenophon, *in*-8°. br. 1 l. 10 s.

Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. *in-fol.* avec planches, rel. en carton, 24 l.

Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, *in*-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.

Les Caracteres modernes, 2 vol. br. 3 l.

Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.

Airs choisis de Maîtres Italiens avec des paroles françoises, 36 s.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
OCTOBRE, 1772.

PIÉCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE de Caïn, après ſon crime, à Méhala, ſon épouſe.

IL eſt donc des remords qui pourſuivent le crime!
O de tous mes tranſports déplorable victime,
O malheureux Abel, ô mon frère! pourquoi
Ton ſang s'élève-t-il encore contre moi?
Tout retrace à mes yeux mon crime & ma miſère:
Tout me peint le moment où mon malheureux frère....

Digitized by Google

Spectacle affreux du sang!... O mystère d'horreur
Que ne peux-tu rester dans le fond de mon cœur ?
Sans mon forfait, Hélas!.. j'aurois mon innocence ;
Mais, pour mieux me punir, Dieu m'ôte l'espérance.

Que l'Univers entier, saisi d'un juste effroi,
S'indigne à mon nom seul & s'arme contre moi ;
Je ne me plaindrai point : que ce Dieu que j'atteste
Lance sur moi les traits de son courroux funeste,
Qu'il tonne ; plus heureux Caïn au rang des morts,
N'aura plus à souffrir la honte & les remords.

Les remords... malheureux!... devois-je les connoître ?
O toi, qui de bienfaits daignas combler mon être,
Toi, dont le bras puissant s'étend sur l'Univers,
Qui d'un souffle créas & la terre & les mers ;
Toi, qui m'avois formé pour un plus noble usage,
Dieu juste, se peut-il ? Caïn est ton ouvrage ;
Et Caïn, criminel, avili pour jamais,
N'a payé tes bontés que du prix des forfaits !
Errant, abandonné, fugitif & coupable...
Ainsi ton triste époux de son sort déplorable

Digitized by Google

Expoſe à tes regards le tableau douloureux.
Pardonne, ô Méhala! daigne y fixer les yeux.
S'il ſe pouvoit; hélas! . eſpoir trop plein de charmes!..
Eh bien oui, Méhala, baigne-le de tes larmes,
Efface de tes pleurs ces traits... ils ſont affreux;
Ma main les a tracés, mon cœur eſt avec eux...

Tu dois t'en ſouvenir : quand, rempli de ta flamme,
Au feu de tes regards livrant toute mon ame,
Portant cette ame pure aux piés de nos autels,
J'unis mon ſort au tien par des nœuds ſolemnels,
J'ignorois, tu le ſais, le meurtre & le parjure.
L'orgueil ſeul dans mon cœur étouffa la nature.

Ah! plutôt, Méhala, rappelle-toi ce jour
Où Caïn, couronné des roſes de l'amour,
Dans le fond d'un boſquet ſouriant à tes charmes,
Te preſſoit ſur ſon ſein, te baignoit de ces larmes
Que l'amour fortuné verſe au ſein des plaiſirs,
Que ton cœur partageoit, qu'avouoient tes ſoupirs...
Peins-toi Caïn heureux, Caïn ſimple & ſincère..
Epoux tendre & ſoumis, ne cherchant qu'à te plaire,
Tu l'as vu le premier pleurer ſur tes douleurs.
D'une main careſſante il eſſuyoit tes pleurs,
Quand du Ciel irrité l'arrêt irrévocable

Digitized by Google

Sur un sein innocent punissoit le coupable,
En partageant tes maux, je sus les adoucir :
Autant & plus que toi, tes yeux m'ont vu souffrir :
Tu m'as vu condamnant une ardeur téméraire,
Desirer tour à-tour & craindre d'être père.
Père, époux, titres saints ! qu'êtes-vous devenus?
Dans mon cœur déchiré n'existeriez-vous plus ?
Revenez, dissipez mon trouble & ma tristesse.
Et toi, qui pus m'aimer, au nom de ma tendresse,
Au nom de tes baisers prodigués tant de fois,
Au nom de ton époux, daigne entendre sa voix :
En plaignant mes malheurs, adoucis ma misère.
L'amour est complaisant, voilà son caractère.

Je m'égare, insensé ! Caïn qu'exiges-tu ?
Eh ! que sont tes malheurs aux yeux de la vertu ?
Est-ce à toi de souiller de ton haleine impure
L'air que respire ailleurs l'innocente nature ?
Rejette loin de toi de téméraires vœux ;
Tu veux intéresser, & n'es pas vertueux !

Ne crains rien, Méhala, ne crains rien pour ta gloire.
Je porte seul le poids d'une action si noire.
Je vais en retracer le fatal souvenir :
C'est un tourment de plus dont je dois me punir...

O vous que Dieu promit à la nature entière,

Digitized by Google

Vous qui, d'un pôle à l'autre, habiterez la terre,
Descendans de Caïn, déplorez son erreur:
Vous apprendrez par lui qu'il est un Dieu vengeur.

Les ombres de la nuit faisoient place à l'aurore;
Déjà l'azur naissant dont le Ciel se colore
Brille en se balançant dans le vague des airs:
Les oiseaux, dans les bois, commencent leurs concerts,
Lorsqu'un jeune berger sort d'un prochain bocage.
De l'aimable vertu c'est la plus douce image;
Dans ses yeux satisfaits sont la paix, la candeur;
Et son front réfléchit le calme du bonheur.
Au Dieu de l'Univers il vient pour rendre hommage.
Soudain, sur un autel couronné de feuillage,
Ses innocentes mains déposent ses présens:
Il apporte un cœur pur avec les fruits des champs.
Son ame pour son Dieu s'épanouit, s'anime.
Bientôt le feu sacré consume la victime;
L'encens fume: emporté sur l'aîle des zéphirs,
Il monte vers le Ciel qu'ont touché ses soupirs.
« Dieu tout-puissant, dit-il, exauce ma prière;
» Tes graces, tes bontés, répands-les sur mon
» frère.
» Qu'il connoisse le prix de la tendre amitié,
» Ces douces passions d'amour & de pitié:

Digitized by Google

» Que ſon cœur, jeune encor, te doive un nouvel
» être !
» Il fut créé par toi ; qu'il ſache te connoître ;
» Qu'il ſache t'adorer ! je n'attends rien de plus ;
» Tous mes vœux ſont remplis, s'il chérit les
» vertus. »

Les yeux baignés de pleurs que verſoit ſa tendreſſe,
Plein d'amour pour ſon Dieu, plein d'une ſainte ivreſſe,
Il proféroit ces mots, proſterné ſur l'autel.
J'approche... quel objet !.. je reconnois Abel :
C'eſt lui.. lui, que pourſuit mon inſolente rage !..
Il prie encor pour moi, quand c'eſt moi qui l'outrage.
Que dis-je ? Abel.. Abel vient de me pardonner ;
Je lui ſuis cher encore.. & vais l'aſſaſſiner.

Comment, ô Méhala, pourrai-je à ta mémoire
Tracer de mes forfaits l'abominable hiſtoire ?
Comment de mes fureurs t'expliquer les tranſports ?..
Va, je t'apprendrai tout ; je connois les remords :
Je prendrai leurs pinceaux, & je peindrai le crime.
Je veux te faire errer dans le fond de l'abyme
Où l'enfer en courroux précipita mon cœur.
Frémis, plains ton époux ; & connois ſa fureur.

Abel, je te l'ai dit, d'un cœur pur & ſincère

Digitized by Google

Prioit pour moi le Dieu qui lance le tonnerre.
Je m'avance, il me voit, il se lève; & soudain
Il vole dans mes bras, se jette dans mon sein,
M'embrasse, &, m'appellant du tendre nom de frère,
Il baigne de ses pleurs cette main meurtrière
Qu'bientôt homicide & teinte de son sang,
Pour prix de ses vertus, va lui percer le flanc!
« O mon frère, ô Caïn, quelle grace imprévue
» T'amène vers Abel, te présente à sa vue?
» Jour à jamais heureux, trop fortunés momens
» Où Caïn s'abandonne à mes embrassemens,
» Coulez plus lentement, vous voyez ma victoi-
» re!
» Tu revois, ô vertu! ton triomphe & ma gloire:
» Tu resserres les nœuds d'une sainte union.
» L'amitié... qu'il est doux de proférer ce nom!
» Ah! qu'il soit dans ton cœur, comme il est dans
» ma bouche.
» Cher Caïn, par ma voix que l'amitié te touche!
» Abel te devra tout; si tu lui rends ton cœur;
» Abel te devra tout, tout jusqu'à ton bonheur. »

A de plus grands transports son zèle l'abandonne;
Rien ne peut l'arrêter, lorsque son cœur ordonne:
Il se jette à mes pieds... ô souvenir affreux!..
Je saisis cet instant, & mon bras furieux...

Digitized by Google

Je ne puis achever ce récit trop funeſte.
Le crime eſt conſommé ; le remords ſeul me reſte.

Frappé de mille coups, Abel tombe mourant ;
Puis, levant vers le Ciel un regard languiſſant,
« Mon Dieu, s'écria-t'il ! tu ſais ſi je t'honore ;
» Pour la dernière fois ſouffre que je t'implore :
» Si les infortunés ont droit à tes faveurs,
» Excuſe de Caïn les fatales erreurs.
» Qu'il abhorre ſon crime ; il eſt involontaire.
« Venge-toi ſur Abel ; mais pardonne à ſon frère. »

Bientôt un froid mortel s'empare de ſon cœur :
Il n'eſt plus : de ſon front la livide pâleur
M'annonce de ſa mort le funeſte préſage.
Ah ! Caïn, qu'as tu fait ; & quelle horrible image !
Comment avoit-il pu mériter ton courroux ?
Ton frère... le voilà déchiré par tes coups !
Oſe encor contempler ce tranquille viſage.
Ton frère aſſaſſiné ! c'eſt donc là ton ouvrage.
Voilà ce même Abel dont tu voulois le ſang :
Eh bien, approche, monſtre, il coule de ſon flanc.
Son ſang, tu l'as : bois-le... qu'il ſuffiſe à ta rage !
Puiſſe-t-il l'aſſouvir ! mais quel nouvel outrage !
Hélas ! Abel eſt mort, en prononçant mon nom ;
Et ſon dernier ſoupir fut celui du pardon.

Digitized by Google

Quoi ! le pardon pour moi ! . meurtrier de mon frère,
Vil instrument du crime, en horreur à la terre,
J'irois traîner mes jours dans la honte & l'effroi ;
Et l'image d'Abel sanglante devant moi,
Secondant de son Dieu le courroux légitime,
Viendroit à chaque instant me reprocher mon crime ?
Moi ! je verrois toujours mon frère assassiné,
Se reprochant encor de m'avoir pardonné,
Au sein de mon repos, excitant la tempête,
Sous un Ciel embrasé qui gronde sur ma tête,
Promener les erreurs de mon triste sommeil ;
Et, pour mieux me punir, prolongeant mon reveil,
Traîner mes pas tremblans au bord des précipices ;
Et là, me présentant toutes mes injustices,
Mes haines, mes fureurs, mon forfait & sa mort,
Me pousser dans l'abîme où gémit le remord ?

Mais quels objets affreux ! sous d'épaisses ténèbres
Le Ciel est obscurci de nuages funèbres.
La terre, sous mes pas, ouvre de toutes parts
D'effroyables cachots à mes tristes regards.
Les élemens rivaux se déclarent la guerre,
La nature frémit sous l'éclat du tonnerre ;
Et l'onde épouvantée, en franchissant les bords,

Digitized by Google

Dans ſes flots teints de ſang roule un monceau de morts.
A travers ces horreurs qu'un froid ſilence augmente,
A mes yeux effrayés un ſpectre ſe préſente.
Sur ſon front décharné ſont écrits *les remords.*
Mille ſerpens affreux embraſſent tout ſon corps,
Et juſques dans ſes flancs augmentant ſon martyre,
Lui diſputent ſon cœur que lui-même il déchire.
Dans ſa ſanglante main étincelle un poignard :
Le crime en traits de ſang ſe peint dans ſon regard.
Il m'a fixé... grand Dieu ! conſerve ton ouvrage;
Ecarte loin de moi cette terrible image...
Vains diſcours ! dans mon ſein il ſouffle ſa fureur.
La rage des enfers a paſſé dans mon cœur...

Mais quel ſon vient frapper mon oreille craintive ?
Qu'entends-je ? qu'ai-je vu ? c'eſt ſon ombre plaintive.
Oui : c'eſt l'ombre d'Abel. O frère infortuné !
Pour être ton bourreau, fus-je donc deſtiné ?
Quand des mains du Très-Haut Caïn reçut la vie,
Fût-ce pour te l'ôter par une perfidie ?
Ombre ſacrée, hélas ! prends pitié de mes maux;
Rends à mes ſens troublés le calme & le repos.
Qu'ai-je dit ? ah Caïn, la voix du ſang murmure,

Digitized by Google

Ceſſe par tes ſouhaits d'outrager la nature.
Un vœu ſi téméraire eſt un nouveau forfait.
Que te faut-il de plus ? n'as-tu pas aſſez fait ?
Vois ce corps tout ſanglant, vois ce ſang qui s'élance ;
Il fume encore : eh bien ! il demande vengeance :
Il l'obtiendra. Mais, Ciel... il a tout obtenu.
Amitié, complaiſance, honneur, devoir, vertu,
Tout eſt ſacrifié. Trop funeſte juſtice !
Pourquoi ne faut-il pas que l'aſſaſſin périſſe ?
Pourquoi le ſeul Caïn. . : vains & coupables vœux !
Mon ſang, puiſque je vis, eſt-il ſi précieux ?

Fuyons ce lieu d'horreur. Sous un Ciel plus propice,
Il eſt peut-être un Dieu qui ſe venge & puniſſe :
Peut-être plus heureux, au bout de l'Univers
Trouverai-je un chemin qui me mène aux enfers.

Que ces affreux tableaux crayonnés par la rage,
De crimes, de fureur monſtrueux aſſemblage,
Que ces traits, Méhala, par ton époux tracés,
Dictés par ſes remords, par ſes pleurs effacés,
Puiſſent t'inſtruire au moins de l'état de ſon ame.
Qu'ils te faſſent haïr cette naïve flamme,
Que jadis dans tes yeux faiſoit briller l'amour.
Eteints par les plaiſirs, ils ſe fermoient au jour ;
Mais quels momens hélas ! quand, frappant ta paupière,

Digitized by Google

Un baiſer les rouvroit aux traits de la lumière!
Alors ſur ton époux il erroient tendrement.
Ton époux... Ciel! .. alors il étoit innocent.

Mais adieu pour toujours: ſur un ſol plus ſauvage,
Je remporte avec moi ma honte & ton image.
Voilà tout ce qui reſte à ton fatal époux.
Peut-être encor le Ciel en ſera-t-il jaloux?
Peut-être... mais pourquoi duſoupçon qui m'agite
Hâter imprudemment la cruelle pourſuite?
Peut être auſſi ce Ciel, touché de mes malheurs..
Mais non: n'eſpérons rien: je connois ſes fureurs.

Adieu donc. Si jamais, ô malheureuſe mère,
Nos enfans étonnés te demandent un père,
Dis-leur qu'il en fut un dont le cœur criminel
Inventa l'art honteux de détruire un mortel.
Apprends-leur mes remords; peins bien l'horreur du crime;
Aux pieds de l'aſſaſſin, préſente la victime,
Et ſi ce noir tableau les fait pâlir d'effroi,
Ne ménage plus rien, acheve & nomme moi...
Sur-tout ne cache rien, Méhala; ſois ſincère:
Dis-leur tout. Il leur faut une exemple ſévère.
Le crime fut affreux: ils en auront horreur.
Qu'ils ſachent mes remords, le crime... mon malheur!
Alors d'un Dieu puiſſant redoutant la colère,

Digitized by Google

Ils s'aimeront toujours... mais ils plaindront leur père.

Par M. Coſtard, libraire.

* Cette pièce, imitée du poëme d'Abel par M. Geſner, a été imprimée en 1765 ; mais on la donne ici avec beaucoup de changemens & de corrections.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

Proverbe dramatique.

PERSONNAGES :

ANGELIQUE, jeune veuve.
LISETTE, ſa femme-de-chambre.
VALERE, amant d'Angelique.
DUBOIS, valet de Valère.
GÉRONTE, beau-père d'Angelique.
ERASTE, neveu de Géronte.

La ſcène eſt en province, dans la maiſon d'Angelique.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGELIQUE, LISETTE, VALERE, DUBOIS.

VALERE.

QUE je ſuis inquiet, belle Angelique ! que je ſuis affligé ! Ce voyage précipité,

Digitized by Google

que je suis obligé de faire, pourra être de longue durée. Si vous saviez ce qu'il m'en coûte, en ce moment, pour m'éloigner de ce que j'ai de plus cher au monde !

ANGELIQUE. Ah! Valère, sur le point d'être unis pour jamais, faut-il nous séparer? Que sais-je? Vous allez à Paris, le théâtre du beau monde; je crains bien que votre cœur ne m'échappe en ce pays, où les femmes, dit-on, sont si attrayantes.

VALERE. Ne craignez rien, Madame; les femmes de Paris sont attrayantes à la vérité; mais ont-elles une ame comme la vôtre? Vous même, rassurez-moi de grace; j'ai appris que M. Geronte, votre beau-père, arrive ici avec un neveu qu'il vous a destiné : jurez moi que vous n'écouterez aucune proposition, & que vous ne consentirez jamais à ce mariage.

ANGELIQUE. J'ignore les intentions de mon beau-père; mais croyez-vous que l'on change aussi aisément de résolution, & que je puisse écouter des propositions de mariage, avec un homme que je ne connois pas?

VALERE. Excusez-moi, Madame, la crainte & le crédit que M. Géronte a sur votre esprit semblent autoriser une mé-

Digitized by Google

fiance impardonnable, en toute autre circonſtance ; cependant je pars avec cette cruelle incertitude ; il le faut. Que je ſuis malheureux ! adieu, mon aimable Angelique : puiſſé je, à mon retour, vous trouver toujours diſpoſée en ma faveur!

ANGELIQUE. Mais, Valère, ne pouvez-vous abſolument différer ce voyage ?

VALERE. Que n'en ſuis-je le maître ; mais il eſt queſtion d'intérêts de famille, qui ne peuvent ſe négliger un inſtant.

ANGELIQUE. Hélas ! que vais je devenir pendant votre abſence ?

VALERE. J'eſpère que vous voudrez bien penſer quelquefois à un malheureux qui ne ceſſera de vous avoir préſente à ſon eſprit.

ANGELIQUE. N'en doutez pas, &, pour m'en occuper entièrement, je veux me retirer à la campagne, & vais, de ce pas, tout arranger pour mon départ.

VALERE. Vous me rendez la vie, charmante Angelique. Adieu, il ne dépendra pas de moi que je ne revienne bientôt m'attacher inſéparablement à vous.

Il lui baiſe la main, & ils ſortent.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LISETTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Eh bien! Lisette, je pars aussi, moi; j'en suis tout chagrin; car, tu le sçais, nous nous étions arrangés comme nos maîtres.

LISETTE. En vérité vous autres hommes, vous êtes bien insupportables; on compte faire une fin, se marier, & puis zeste; un voyage dérange tout: ma foi, cela n'est pas plaisant.

DUBOIS. Que veux-tu? les maîtres font tout à leur tête: il faut céder au sort; mais aussi j'espère bien qu'à mon retour je te trouverai toujours la même à mon égard, & que rien ne s'opposera plus à ce que je n'offre à mon adorable, & mon cœur & ma main.

LISETTE. Pour moi, je le souhaite plus que je ne l'espère; car tu es un dangereux coquin: tu vas en conter à la première soubrette de Paris, & ta Lisette, tu la laisseras là comme une épingle, & tu lui donneras son congé.

DUBOIS. Ton congé! que dis-tu? regarde-moi un peu.

Digitized by Google

LISETTE. Eh bien ! quoi ? je te regarde.

DUBOIS. Me prends-tu pour un papillon, parce que je suis de toutes couleurs ?

LISETTE. Mais tu ne lui ressemble pas mal.

DUBOIS. Je crains bien plutôt quelque faux bond de ta part. Vous autres femmes-de-chambre, ce n'est pas votre fort que la constance.

LISETTE. Eh ! bien, quand ce seroit mon foible... mais, adieu, pars sans inquiétude ; il sera tems de t'affliger à ton retour.

DUBOIS. Comment ?

LISETTE. Va, va, sois tranquille ; grace à mon cœur, tu n'as rien à craindre.

DUBOIS. Adieu, ma charmante ; aussitôt de retour,

Aux pieds de ta grandeur j'établis ma fortune.

A propos : en partant, reçois ce gage de ma fidélité. (*Il veut l'embrasser.*)

LISETTE. Non, non : j'aime à m'acquiter ; & je ne pourrois peut-être pas te le rendre. Adieu. (*Dubois sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LISETTE, *seule.*

Oh! le maudit voyage! encore, si on sçavoit le tems du retour. J'enrage, cependant prenons patience; allons trouver ma maîtresse : nous sentons les mêmes peines, nous nous les communiquerons, & cela soulage; mais la voici qui vient; qu'elle est triste! Que nous sommes folles de nous chagriner ainsi pour des hommes qui, en vérité, n'en valent pas la peine!

SCÈNE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE. Donne-moi un livre, Lisette. Non, mon sac à ouvrage... en vérité je ne sais que faire. Je comptois aller à la campagne; des affaires m'arrêtent, je suis d'un ennui & d'une tristesse insupportables.

LISETTE. Je vous en offre autant, Madame; mais, au bout du compte, il n'est rien de pire que l'ennui : croyez-moi, allez ce soir à la comédie; on joue une jolie pièce, cela vous amusera.

Digitized by Google

ANGELIQUE. J'irois volontiers, si les comédiens n'étoient pas si mauvais.

LISETTE. Ils ne le sont pas tant, Madame. En province il faut bien se contenter de ce que l'on a; & d'ailleurs? Je ne vois pas ce que vous pourriez faire de mieux.

ANGELIQUE. Mais, Lisette, dans l'état où je suis, comment me montrer, je suis à faire peur. (*on frappe.*) J'entends frapper, voyez qui c'est? (*à part.*) Je renverai, si ce sont des visites de cérémonie.

LISETTE. Madame, M. Géronte vient d'arriver avec son neveu; il envoie son domestique sçavoir si vous êtes visible. Je ne sais pas comme est le neveu; mais le valet est, ma foi, joli garçon.

ANGELIQUE. (*à part.*) Je ne puis refuser ma porte à mon beau-père. (*à Lisette*) Dites que je suis prête à le recevoir. (*à part.*) Valère étoit bien instruit, quand il m'a parlé de son arrivée.

LISETTE. Je suis charmée de cette visite; elle peut faire diversion à nos chagrins.

ANGELIQUE. Je ne sçais, Lisette, si quelque chose peut me distraire. Valère

ne me sort pas de l'esprit ; sa santé, son amour, que de raisons d'inquiétude & d'impatience !

LISETTE. Vous l'avouerai-je, Madame? son valet Dubois a pris sur moi le même empire. Vos peines sont les miennes. Ma bonne maîtresse, jugez si j'y suis sensible. J'entends quelqu'un, c'est M. Géronte.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ERASTE, LISETTE, ANGELIQUE.

GÉRONTE. Bon jour, ma fille ; il y a long-tems que je ne vous ai vue ! Cette maison, quelque intérêt que je prenne à ce qui vous regarde, je n'y rentre jamais sans peine, depuis la perte que nous avons faite ; je le vois, cette perte vous afflige encore ; aussi est-ce pour vous la faire oublier entièrement que vous me voyez ici.

ANGELIQUE. Ah ! Monsieur, ne me rappelez pas un malheur aussi cruel, que je tâche envain d'oublier, & que vos bontés me rendent encore plus sensible.

GÉRONTE. Je vous aurois prévenu, ma fille, & de mon voyage & de son objet, si

ſi je n'euſſe pas craint vos réflexions. J'ai voulu ne pas vous y livrer, en ne vous communiquant mon projet que lorſque je pourrois venir moi-même en ſolliciter l'exécution. J'ai donc penſé, & cela dès l'inſtant que j'eus le malheur de perdre mon pauvre fils, que vous étiez trop jeune encore pour reſter veuve ; que vos biens demandant quelqu'un pour y veiller & les faire valoir, il falloit néceſſairement vous marier ; &, à cet effet, j'ai trouvé un parti qui me paroît convenable, & que je viens vous propoſer.

ANGELIQUE. De quoi me parlez-vous, Monſieur? Je l'ai juré, je ne me remarierai jamais.

GÉRONTE. C'eſt mon neveu, ma fille ; voilà le parti que je vous préſente. Rappelez vous mon fils : c'eſt un autre lui-même ; je ne puis vous en parler plus avantageuſement.

LISETTE, *bas à Angelique.* En effet, Madame ; mais regardez, c'eſt à s'y méprendre.

ANGELIQUE. Que de bontés, Monſieur, & que je les mérite peu, puiſque je ne puis y répondre ! Diſpenſez-moi de vous détailler mes raiſons, j'en ai trop à vous

Digitized by Google

opposer; ce n'est pas cependant que M. votre neveu ne me paroisse avoir toutes les qualités pour rendre une femme heureuse.

ERASTE. Vous me flattez beaucoup, Madame, & quand pour cela je n'aurois pas toutes les dispositions d'un galant homme, votre vue seule les feroit naître.

LISETTE, *bas à Angelique.* Il est charmant Madame; vos affaires seront en bonne main.

GÉRONTE. Oh là! mes enfans, je vous laisse; il faut se connoître avant que de s'aimer. Adieu, je sors pour un instant; jusqu'au revoir.

ANGELIQUE, *à Géronte.* Vous voudrez bien, Monsieur, ne pas prendre de logement ailleurs que chez moi?

GÉRONTE. Volontiers, ma fille; mais mon neveu.... La circonstance permet-elle....

ANGELIQUE. Il ne vous quittera pas, Monsieur. Avec vous il n'y aura rien jamais que d'honnête. Lisette, conduisez mon père dans son appartement.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ERASTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Monsieur, ne suivez-vous pas votre cher oncle? Vous devez être fatigué, & vous avez besoin de vous reposer.

ERASTE. Le repos, je le vois, n'est plus fait pour moi, Madame; cependant je me retirerai, si je vous suis incommode. Ordonnez.

ANGELIQUE. Non, Monsieur, vous ne me gênez en aucune façon: je suis même bien aise de faire connoissance avec vous; mais ne me parlez pas du projet de Monsieur votre oncle.

ERASTE. Eh! le puis-je, Madame, quand je ne desire rien tant que son exécution, & de pouvoir obtenir votre approbation?

ANGELIQUE. Vous m'avez entendue, Monsieur; ma résolution est prise, je veux rester veuve. J'ai tout perdu, & je ne pourrois réparer cette perte, quand même je le voudrois.

ERASTE. Je ne puis blâmer votre résistance. Il en coûte toujours beaucoup à une

Digitized by Google

femme raisonnable, de se livrer à un homme qu'elle ne connoît pas ; cependant j'oserois bien vous répondre que personne n'aura pu vous aimer, & ne vous aimera plus que moi.

ANGELIQUE. J'ai peine à le croire ; il est difficile d'aimer sincèrement quelqu'un, sans le connoître particulièrement.

ERASTE. Eh quoi, Madame ! pensez-vous que mon oncle m'ait laissé ignorer vos belles qualités ? Elles m'ont pénétré d'admiration ; &, quand je vous ai vue, un autre sentiment s'y est joint ; cela est tout naturel.

ANGELIQUE. Et si votre oncle vous eût trompé ? Ses bontés pour moi ont pu l'aveugler. . . .

ERASTE. Je ne desire rien tant que d'en courir le risque.

ANGELIQUE. Vous conviendrez du moins, Monsieur, que, de mon côté, le danger n'est pas égal. Votre oncle vient de me faire entendre aussi, & cela seul fait votre éloge, que vous égaliez son fils en mérite & en vertus ; je crois même démêler quelques-uns de ses traits dans votre physionomie ; mais est-il sage, sur des apparences quelque fois trompeuses, de risquer tout le repos de ma vie ?

Digitized by Google

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ERASTE, ANGELIQUE.

GÉRONTE.

Eh bien! mes enfans, où en ſommes-nous?

ERASTE. Venez, mon oncle, venez m'aider à gagner un cœur auquel vous m'avez permis de prétendre.

GÉRONTE. Allons, ma fille, il faut céder; mon neveu eſt riche; il eſt aimable, épouſez-le; &, ſi je vous ſuis cher, faites revivre en lui mon pauvre fils. Ma fille, donnez-moi cette conſolation.

ANGELIQUE. Que ne ferois-je pas pour vous, Monſieur? Mais je ſuis obligée de vous dire qu'un autre engagement...

GÉRONTE. Un engagement! & vous me diſiez tout-à-l'heure que vous aviez juré de n'en prendre aucun.

(*Il fait un ſigne d'impatience.*)

ERASTE. Arrêtez, Monſieur, bornez-là, je vous prie, les bontés dont vous me donnez aujourd'hui de ſi ſenſibles marques; laiſſez-moi reſpecter Madame juſque dans ſes goûts. Vous l'aimez trop,

Digitized by Google

& vous êtes trop juſte pour exiger d'elle qu'elle vous en faſſe le ſacrifice.

ANGELIQUE. C'en eſt aſſez, Monſieur : celui que vous faites en ce moment me decide en votre faveur ; pour moi je n'en fais aucun ; mon cœur eſt libre, & il ſuivra la main que je vous preſente.

ERASTE, *en baiſant la main.* ah ! Madame, ah ! mon oncle, je ſuis le plus heureux des hommes.

GÉRONTE. Oui mon neveu, ma fille fera ton bonheur, & tu feras le ſien. Je n'aurois jamais ſongé à vous unir, ſi je n'en euſſe été aſſuré. Sortons, Eraſte, & courons apprendre à tes parens une auſſi agréable nouvelle. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VIII.

ANGELIQUE, *ſeule.*

C'en eſt donc fait : me voilà engagée dans de nouveaux liens ; je n'ai pu réſiſter aux empreſſemens de mon beau-père, à l'envie qu'il avoit de voir unir mon ſort à celui de ſon neveu ; je n'ai pu refuſer un ſecond époux de ſa main, il l'a heureuſe, & mon cœur me dit en ſecret que je ne m'en repentirai pas. Mais Valère, que

Digitized by Google

dirà-t-il? Que va dire Liſette, quand elle apprendra?... La voici.

SCÈNE IX^e. & DERNIERE.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, on vient de me dire une nouvelle qui me fait grand plaiſir. Eſt il vrai que vous épouſez M. Eraſte?

ANGELIQUE. Oui, Liſette, j'ai donné ma parole; te dirai-je que l'inclination, autant que les égards que je dois à mon beau-père, m'y ont déterminée? Une ſeule choſe m'inquiéte; c'eſt Valère. Que dira-t-il quand il apprendra mon mariage?

LISETTE. Ma foi, Madame, tant pis pour lui; c'eſt ſa faute auſſi. Pourquoi part-il au moment où ſa préſence étoit le plus néceſſaire? L'intérêt doit céder à l'amour; voilà comme je penſe. Le ſien étoit foible, à ce que j'imagine.

ANGELIQUE. Je l'ai penſé comme toi, Liſette. S'il m'eût aimée davantage, il ne ſeroit pas parti, ſachant ſur-tout que mon beau-père venoit me propoſer ſon neveu.

Digitized by Google

LISETTE. Assurément; & je trouve son valet Dubois, à mon égard, tout aussi condamnable. Il pouvoit laisser partir son maître, puisqu'il le jugeoit à-propos; &, pour le punir de l'avoir suivi, je vais épouser Frontin, le valet d'Eraste.

ANGELIQUE. Bon! connois-tu ce garçon?

LISETTE. Oh! Madame, entre gens comme nous, la connoissance est bientôt faite. Ce drole-là vient de m'en conter, & il s'y est pris de façon qu'il m'a inspiré du goût pour lui. D'abord un petit scrupule m'a fait hésiter; mais Frontin l'a levé; je suis décidée.

ANGELIQUE. Ah! Lisette, que dira-t-on de tout ceci?

LISETTE. Tout ce qu'on voudra, Madame; mais nous dirons, nous, que... *les absens ont tort.*

Par une Société d'Amateurs.

Digitized by Google

Le Conseil d'un Matelot.

Conte.

C'est un bien, c'est un mal que d'être marié;
On ne se connoît pas quand on entre en ménage;
On se connoît trop bien lorsque l'on est lié.
Le hasard, l'intérêt, souvent font tout l'ouvrage.
Le mieux, quand on est mal, est de souffrir en paix.
Je dis mieux; mais ce mieux ne me conviendroit guère.
Un Matelot ainsi le pensoit à-peu-près.
Epoux & mécontent, à certain vieux confrère,
Comme lui, mal en femme, il racontoit son cas,
Se plaignoit de la sienne; & qui ne s'en plaint pas?
Le vieux Marin, vingt fois échappé du naufrage,
Savoit que sur la terre, ainsi que sur les flots,
On n'est pas sans soucis; mais qu'avec du courage
On retrouve à la fin le calme & le repos.
Fier d'avoir dans les dents une pipe allumée,
Il erroit sur le port, & voyoit tous les maux
Suivre en se dissipant l'ondoyante fumée.
Que faire, dit le jeune, alors qu'à la maison

Digitized by Google

Notre femme fait carillon ?
« Ne ſonne mot eſt toute ſa réponſe. »—
Mais ſi j'oſois, après une ſemonce,
D'un remède plus prompt eſſayer une fois ?—
« Ne ſonne mot » —Mais moi, j'enragerai. —
N'importe.
» Ne ſonne mot ; . . . de cette ſorte
» J'en ai déjà fait crever trois. ? »

Par M. Girard-Raigné.

TRADUCTION de l'Ode IXe. d'Horace du livre I. *à Thaliarque.*

L'HIVER deſcend dans nos campagnes,
Les vents ſifflent, l'air s'obcurcit,
La neige voltige, & blanchit
Le front ſourcilleux des montagnes.

Sous ce triſte fardeau les forêts ont plié ;
Dans chaque fleur, dans chaque plante,
Par-tout l'hiver s'offre à ma vue errante,
Par-tout il s'eſt multiplié.

La rigueur des frimats t'invite à la retraite.
Que le chêne, ſur ton foyer,
Réchauffe l'air glacé par la tempête ;

Digitized by Google

Et, dans un vin saillant présenté par Anete,
Sage & tranquille cours noyer
Les vains ennuis que la saison t'aprête.

Ne jette point un regard imprudent
Sur l'avenir qu'on ne doit point connoître,
Et chaque jour que tu vois naître,
Regardes-le comme un présent.

Puisque le tems loin de toi vole encore,
Que la main des plaisirs file tes heureux jours,
Et que le flambeau des amours
Brûle & se perpétue aux feux de ton aurore;

Ne manques pas ces rendez-vous du soir
Où, dans un coin, cachée avec adresse,
Cloé, par ses éclats, se fait appercevoir;
Où la jeune Aglaé refuse avec molleſſe
Une bague, un ruban, dans l'espoir enchanteur
De se le voir ravir par celui qu'elle adore:
On chante, on rit, l'hiver s'ignore,
Et le printems est dans ton cœur.

Par M. Latour de la Montagne.

Digitized by Google

STANCES sur la Mort de Tircis.

TIRCIS n'eſt plus; le ſouffle de la mort
A fané cette roſe à peine épanouie.
Hélas! au matin de ſa vie,
Tircis n'eſt plus, Tircis eſt mort!

Je ne te verrai plus, homme ſublime & tendre,
Que j'admirois, que j'adorois;
Je ne te verrai plus; je n'aurai déſormais
Que des larmes à répandre,
Des ennuis & des regrets.

Je n'aurai plus la douceur de t'entendre,
D'entendre cette voix qui pénètre mon cœur;
Dans tes embraſſemens j'avois mis mon bonheur,
Je ne dois plus y prétendre.

Mais à peine la jeune Aurore
Voit fuir l'ombre devant ſes feux;
Il s'élève, il paroît encore
Dans ſon éclat majeſtueux.

Pour nous, ô ma chère Lesbie,
Dès que le ciſeau du deſtin
A coupé le fil de la vie,
Pour retourner au jour il n'eſt plus de chemin.

Digitized by Google

Donne-moi deux baiſers, donne-m'en deux encore,
Donne-m'en mille, & mille après,
Lesbie... hélas!.. mon cœur brûle... il t'adore.
Viens, de nos bras unis ſerrons-nous à jamais;
Que l'envieux nous regarde & frémiſſe,
C'eſt de notre bonheur que naîtra ſon ſupplice.

Par le même.

A Mademoiſelle ROSALIE *de C***, ſur la triſteſſe.*

SOUVERAINE des amours,
Jeune & tendre Roſalie,
Quoi! vous verrai-je toujours
Empoiſonner vos beaux jours
Du venin dévorant de la mélancolie?

A régner dans l'Univers,
Les dieux vous ont deſtinée,
Paroiſſez, & dans vos fers
Voyez la Terre enchaînée.

Eclairciſſez ce front dont la ſévérité
Offre à mon œil épouvanté,
L'inquiétude & la triſteſſe.
Leur haleine ternit l'éclat de la beauté,
Et décolore la jeuneſſe.

Digitized by Google

Vous dérobez à la société
Votre esprit, vos talens, vos graces;
Du plaisir vous fuyez les traces,
Vous n'avez plus cette aimable gaïeté
Dont le sel pétillant inspiroit l'allégresse,
Et des froides leçons de l'austère sagesse
Votre cœur nourrit l'âpreté.

Eloignez la coupe funeste
Qui du chagrin enferme le poison;
De vos jours, aux plaisirs, abandonnez le reste;
C'est le conseil de la raison.

Par le même.

ELEGIE IIIe. du livre 1. *de Tibule, Traduction par M. P**.*

Ibitis Ægeas fine me, Messala, per undas, &c.

MESSALA, vous allez donc sans moi parcourir la Mer Egée? Fassent les dieux que vous ne m'oubliez point, vous & ceux qui vous accompagnent! Je suis malade dans l'isle de Corcyre, qui m'est tout-à-fait étrangère. O mort cruelle! arrête tes mains avides; barbare! épargne-moi, je t'en conjure; ma mère n'est

Digitized by Google

point ici pour recueillir, dans son triste sein, mes os consumés; ma sœur ne pourra point jeter sur ma cendre des parfums d'Assyrie, ni, les cheveux épars, mouiller mon tombeau de ses larmes. Je ne verrai plus Délie, elle qui, comme on me l'a assuré, avant de me reconduire, voulut, par-tout où il y a des temples, consulter les dieux; trois fois elle retira les sorts sacrés des mains d'un jeune enfant, & trois fois elle en rapporta les présages assurés d'un retour heureux: tous ces sorts furent favorables, &, néanmoins, comme si elle n'en eût pas été persuadée, elle répandit bien des larmes, & ne cessa d'avoir les yeux tournés vers la route que je devois tenir. Moi-même, je m'efforçois de la consoler, & quoique j'eusse donné des ordres pour mon départ, triste & inquiet, je prétextois toujours des raisons de le différer; ou j'avois vu des oiseaux de mauvais augure, ou c'étoit le jour de Saturne que j'avois à craindre comme un jour malheureux, ou j'étois nécessairement arrêté par quelques devoirs de religion; combien de fois ai je assuré qu'en sortant du logis, mon pied, en heurtant contre le seuil de la porte, m'avoit laissé les plus sinistres présages?

Digitized by Google

tout cela, afin que perſonne n'osât partir ſans mon aveu, ou qu'en partant, il crût l'avoir fait contre la volonté des Dieux.

Ma chère Délie! de quel ſecours vous eſt aujourd'hui votre déeſſe Iſis? A quoi bon avoir fait tant de fois réſonner un ſiſtre? Quel prix retirai-je de vos pratiques religieuſes, de votre attention à entrer pure dans le bain, comme je me le rappelle, & à vous tenir chaſtement éloignée des embraſſemens de votre époux? Il eſt tems, Déeſſe, il eſt tems de me ſecourir, j'oſe vous invoquer; car le grand nombre de tableaux que l'on vous a voués témoigne aſſez que vous le pouvez; afin que Délie, en achevant de remplir les nuits de ſon vœu, vêtue d'une robe de lin, demeure aſſiſe devant la porte de votre temple, & qu'on la voie venir deux fois le jour, les cheveux dénoués, chanter, en la compagnie de vos prêtres, des hymnes en votre honneur; mais accordez moi la grace de ſacrifier tous les mois à mes anciens Lares.

Que la vie étoit douce ſous le règne du bon Roi Saturne, avant que les humains ſe fuſſent frayés des routes aux différentes contrées de la terre! Le Pin, façonné en vaiſſeau, n'avoit pas encore bravé la

Digitized by Google

fureur des ondes, ni livré ſes flancs aux ſouffles d'Eole; l'inquiet navigateur, toujours avide de nouveaux profits, voguant vers des terres inconnues, n'avoit pas encore chargé un vaiſſeau de marchandiſes étrangères; ce ne fut pas dans ce tems que le taureau vigoureux ſubit le joug, que la bouche du cheval mordit le frein & fut dompté. On ne cherchoit pas dans une porte la ſûreté de ſa maiſon; alors on ſe ſoucioit peu qu'une pierre, plantée dans un champ, vînt régler les héritages, en en marquant les limites; les chênes diſtiloient le miel, & les brebis, venant elles mêmes au-devant du Paſteur, lui préſentoient leur pis pleins de lait; on ne voyoit ni querelles, ni armée, ni combats: un forgeron barbare n'appliquoit pas ſon induſtrie à l'art cruel de fabriquer un glaive; mais aujourd'hui, ſous l'empire de Jupiter, les meurtres & le carnage ne ceſſent point; c'eſt la guerre, c'eſt la mer, ce ſont mille moyens, mille routes qui menent promptement au trépas. O père des Dieux! ſoyez moi favorable. Aucun parjure ne me tient dans la crainte de votre colère. Jamais ma bouche n'a proféré des paroles ſacrilèges contre la majeſté des Dieux. Si déjà

j'ai comblé les jours que les destins m'ont laissés, je souhaite que sur mes os on place un marbre chargé de ces caractères: *Cy gît Tibulle qu'enleva la mort impitoyable, lorsqu'attaché à Messala, il le suivoit par terre & sur mer:* mais parce que toujours je fus soumis aux loix du tendre amour, Vénus elle-même me conduira dans l'Elisée; les danses & les chansons sont les continuels amusemens de ces lieux enchantés; les oiseaux voltigeant çà & là, font entendre, avec un gosier léger, les plus doux acccens. Sans être cultivées, les campagnes y produisent le cinnamome, & la terre fertile éclate de la pourpre des roses qui répandent au loin leur agréable parfum. Une troupe de jeunes gens se mêlent avec de jeunes filles, jouent, folâtrent avec elles, & l'amour entre eux fait naître de doux combats. C'est là l'asyle des amans qu'enlève une mort précipitée; ils couronnent de myrte leur tête brillante.

Mais dans de profondes ténèbres est assise la demeure des méchans, au tour de laquelle les noirs fleuves de l'enfer roulent avec bruit leurs tristes ondes. Tisiphone, la tête coëffée de couleuvres, y exerce ses fureurs sur les ames coupables,

Digitized by Google

& çà & là fuit la troupe impie. L'affreux Cerbère, dont la gueule eſt ſemblable à celle d'un ſerpent, veille ſans ceſſe à la porte d'airain, & fait entendre des grincemens horribles * C'eſt là que, les bras attachés à une roue, tourne ſans relâche le coupable Ixion qui oſa attenter à l'honneur de l'épouſe de Jupiter. C'eſt là que les noires entrailles de Titye, qui couvre de ſon corps neuf arpens, font l'éternelle patûre des vautours. C'eſt là qu'eſt Tantale au milieu d'un marais; il veut appaiſer un ſoif brûlante; mais l'eau fuit de ſes lèvres au moment qu'il croit la ſaiſir; on voit les Danaïdes qui ont offenſé la divinité de Vénus, verſer dans un tonneau ſans fonds de l'eau du Lethé. Soit auſſi dans ces horribles lieux celui qui voudra me ravir mes amours, qui, dans cet eſpoir, aura deſiré qu'une longue guerre prolonge mon abſence; mais, chère Délie, je vous en conjure, conſervez-vous chaſte & fidelle, prenez pour compagnie une femme qui ſoit la gardienne attentive de votre pudeur; qu'elle vous faſſe de contes amuſans, &, qu'après avoir poſé ſa lampe, elle vienne tranquillement

* Ore ſtridet.

Digitized by Google

filer à vos côtés, jusqu'à ce que vous-même appliquée à vos fuseaux, mais vaincue par le sommeil, vous soyez contrainte de suspendre votre travail. Dans un de ces momens, avant que personne ne vous ait donné avis de mon retour, je viendrai vous surprendre; puissé-je vous paroître comme envoyé du Ciel, chère Délie! accourez au-devant de moi, telle que vous vous trouverez, les pieds nuds & les cheveux en désordre. Je demande ce bonheur avec impatience; puisse l'aurore la plus brillante, conduite sur un char vermeil, amener cet heureux jour!

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du premier volume du mois d'Octobre 1772, est le *Jeu de Dames*; celui de la seconde est *le Coq*; celui de la troisième est *le Soulier*; celui de la quatrième est l'*Œil*. Le mot du premier logogryphe est *Orange*, où l'on trouve *or*, *Ange*, *Agen*, *rage*, *âne*, *orge* & *Orange*, (ville de France en Provence) celui du second est *Quiproquo*; celui du troisième est *Bourse*, où se trouvent *Ourse*, (constellation) & *Ours* (animal.)

Digitized by Google

ÉNIGME.

Je suis un composé, dont la foible structure
Ne promet pas que je puisse aller loin :
Aussi ma mère à peine a-t-elle eu soin
De m'enfanter, qu'errant à l'aventure,
Elle expose au premier-venu
Sa débile progéniture.
Cent liens, par leur contexture,
Enchaînent mon individu.
Je dois à l'art bien moins qu'à la nature :
On me produit sans beaucoup de façons.
De même qu'en certains poissons,
Ma tête est grosse, & ma queue est fort mince.
On me trouve, sur-tout, dans les belles saisons,
Chez le bourgeois & chez le Prince.
Je flatte deux sens à la fois,
Et ne suis destiné qu'à plaire.
Souvent la place où je me vois,
Feroit l'ambition des Rois
Et d'un berger, si non d'une bergère.
Pour moi, sans en être plus vain,
J'achève ma courte carrière,
Attendant que le lendemain
Vraisemblablement un mien frère
Vienne éprouver même destin.

Digitized by Google

AUTRE.

J'annonce le plaisir, jamais mélancolique
Ne s'est servi de moi dans l'accès du chagrin.
Je fais changer de face à tout le genre humain.
J'aime beaucoup le bal : sans moi, sire Arlequin
Seroit un plat valet, un acteur peu comique.
J'embellis la laideur ; je cache la beauté,
Et d'un tel changement l'amant est peu flatté :
Enfin si tout ceci, lecteur, ne te contente,
Je sers à te cacher ce que je représente.

Par M. V... Négociant de Lyon.

AUTRE.

Je ne suis qu'une, & me divise en sept ;
Et ma division forme un très bon effet.
Ronde, blanche, brune, crochue :
Quelque fois seule, & souvent en cohue,
Sur quatre ou cinq degrés je marche gravement.
Si par fois je vais vivement,
Bien au-dessus je fais la cabriole.
L'on me voit rarement sur les bords du Pactole ;
De Plutus cependant je brigue les faveurs ;

Digitized by Google

Il ſe plaît à m'entendre ; & mes ſons enchanteurs
Obtiennent moins ſouvent ſon or que ſon ſuffrage :
L'on goûte volontiers mes plaiſirs à tout âge.

Par M. de la Garde d'Auberty, ancien Conſeiller au préſidial de Tulle.

AUTRE.

QUAND je ne ſuis plus bon à rien,
Seul en un coin l'on me confine :
Puis on me vend preſque pour rien.
Quel triſte ſort on me deſtine !
Bientôt tous mes membres épars,
Sous des coups redoublés vont changer de nature ;
Et puis volant de toutes parts,
Et de tout ce qu'on veut recevant la figure,
Je ſaurai faire rire auſſi-bien que pleurer,
Etre brutal, honnête tout enſemble ;
Et ſi fort, que ſur moi ſans peine l'on raſſemble
Ce qu'un royaume peut porter.
La ſeule choſe qui me touche,
Et que jamais je n'aurois cru,
C'eſt qu'Iris me porte à ſa bouche
Lorſqu'un manant me fait baiſer ſon cû.

Par le même.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

TROIS pieds forment mon existence.
Sans quatre cependant j'aurois peine à servir.
Lecteur, tu me connois; car, depuis ta naissance,
Toujours prompt à te secourir,
En santé, maladie, ou bien convalescence;
Après la chasse, après la danse,
Confident de tes maux comme de ton plaisir,
Mon zèle vient bientôt s'offrir.
De l'homme compagnon fidèle,
Je le suivais jadis jusques dans les repas;
Et de nos jours, jusqu'au trépas;
Je suis le seul ami que la Parque cruelle
Ne lui conteste pas.
De mes bras cependant on ose l'arracher!
Me connois-tu, lecteur?... hé bien va te coucher.

Par le même.

AUTRE.

Digitized by Google

AUTRE.

Je pare, avec six pieds, les autels, les palais ;
Sans tête, je m'élève au milieu des forêts.

Par M. Houllier de St Remi.

AUTRE.

De très-peu de valeur, le riche, d'ordinaire,
Me mépriſe, & ſouvent j'appaiſe un malheureux ;
Mais un pied de moins, à tous deux
J'offre une utile & bonne chère.

Par le même.

AUTRE.

Très-aiſément, lecteur, un enfant peut me battre ;
J'ai cependant huit pieds, & ſuis toujours ſur quatre.
M'en prendre cinq eſt faute, & tout eſprit ſubtil,
En calculant, verra qu'alors je reſte vil.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Roméo & Juliette, tragédie par M. Ducis, représentée pour la première fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 27 Juillet 1772. A Paris, chez Gueffier, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté. *

L'ÉPREUVE la plus délicate & la plus dangereuse pour un ouvrage de théâtre, ce n'est pas la représentation, toute redoutable qu'elle est; c'est la lecture. Sur la scène il paraît avec tous les secours que l'illusion théâtrale & l'art des acteurs peuvent lui prêter. Dans le cabinet il est seul & sans appui que lui-même. Jugé par l'ame & par la raison, il n'en impose plus aux sens & aux oreilles. Là le lecteur lui demande compte de tout, & ne lui pardonne rien; enfin c'est là que sont venus mourir tant d'ouvrages qui avaient eu un moment d'existence sur la scène.

Mais, dira-t-on, une tragédie est faite principalement pour le théâtre. Il est vrai,

* *Cet Article, & le suivant sont de M. de la Harpe.*

Digitized by Google

mais l'illusion du théâtre est passagère, & le spectateur qui revient vous lire, appelle bientôt des surprises faites à son jugement; &, si vous reparaissez ensuite devant lui, vous le trouvez armé, & ne lui en imposez plus. Votre ouvrage alors a eu, comme tant d'autres, une durée proportionnée à son mérite. Il avait de ces beautés qui surprennent un moment, & il a vécu un moment. Ensuite il disparaît dans la foule, & cède la place aux productions plus heureuses qui ont des beautés d'un caractère plus durable, & portent en eux les principes d'une longue vie.

Ce n'est pas qu'il ne soit resté au théâtre des pièces qu'on va voir & qu'on ne lit point. C'est qu'elles ont un mérite vraiment théâtral & d'un effet toujours sûr, sans avoir celui du style; c'est qu'il y a des beautés prises dans la nature, & auxquelles il n'a manqué que la diction. Mais si l'on a cherché l'effet aux dépens de la vérité & de la raison, l'effet sera passager, parce que la vérité & la raison ne changent point. C'est au lecteur à examiner, d'après ces principes, si la nouvelle tragédie de M. Ducis doit être mise au nombre des pièces que l'on reverra au théâtre avec plaisir. Nous n'en ferons point l'ana-

Digitized by Google

lyſe qui a déjà été faite dans un précédent Mercure. Nous nous bornerons à des obſervations ſur la conduite, les caractères & le ſtyle.

On ſait qu'il y a une pièce de Shakeſpéar, intitulée : *Roméo & Juliette*. La haine des deux maiſons rivales, l'amour de Roméo & de Juliette traverſé par leurs parens, l'idée de les faire périr dans un tombeau, voilà tout ce que M. Ducis a emprunté de l'original Anglais.

Nous obſerverons d'abord que l'hiſtorique de l'avant-ſcène, qui doit ſervir de fondement à tout l'ouvrage, n'eſt point du tout développé dans le premier acte. On y parle de l'inimitié réciproque des Capulets & des Montaigus; mais on ne dit point quelle en fut l'origine, & il fallait le dire. On veut ſavoir ce qui a pu produire cette haine ſi conſtante & ſi acharnée, ce que les deux maiſons ennemies ont à ſe diſputer ou à ſe reprocher l'une à l'autre. On ne ſaurait trop inſtruire le ſpectateur, qui ne s'intéreſſe qu'à ce qu'il connaît très-bien. Si cette haine n'était pas le ſujet principal de la pièce, peut-être ſerait-il inutile d'en détailler les motifs. Mais comme toute la machine de l'ouvrage ſemble dépendre de ce reſſort principal,

Digitized by Google

il ne pouvait pas être trop connu & trop expliqué. Atrée médite la perte de son frère pour se venger d'un outrage qu'il en a reçu vingt ans auparavant; & cette vengeance si tardive produit, il est vrai, peu d'effet. Mais du moins on en connaît l'objet. On sait que Thieste a enlevé l'épouse d'Atrée. Voilà un fait sur lequel l'ouvrage est appuyé. Ici on ne sait précisément de quoi il s'agit. Juliette, fille de Capulet, aime un jeune guerrier, élevé chez son père sous le nom de d'Olvedo, qui a contribué beaucoup à une victoire que les Veronnais viennent de remporter sur le Duc de Mantoue, & à qui Ferdinand, Duc de Veronne, reconnaît devoir la vie. Elle apprend à sa confidente que ce jeune homme est Roméo, fils de Montaigu leur ennemi. Ce Montaigu avait quatre autres enfans, Renaud, Raimond, Dolcé, Sévère. Des brigands, suscités par Roger, frère de Capulet, ont essayé deux fois d'enlever les enfans de Montaigu. Roméo, pris & blessé, a été d'abord retiré de leurs mains par la valeur de son père. Ce père s'occupait à guérir les blessures de son fils, lorsque ces brigands, faisant un nouvel effort, sont enfin parvenus à l'enlever de nouveau. Le père

Digitized by Google

alors s'eſt enfui avec ſes quatre autres fils, & a diſparu pendant vingt ans. Cependant Roméo s'eſt échappé & a été reçu chez Capulet, qui l'a traité comme un enfant adoptif. Il a découvert ſon nom à Juliette, qui lui a fait comprendre combien il lui importait de le cacher.

Ce roman n'eſt ni vraiſemblable ni bien tiſſu. Qu'eſt ce que ce projet d'enlever les enfans d'un des premiers citoyens de Veronne? Pourquoi ce projet eſt-il confié à des brigands? Montaigu ne pouvait-il pas en payer d'autres de ſon côté pour enlever les enfans de Capulet? Si Montaigu eſt un homme conſidérable dans Veronne, comme on n'en ſaurait douter, où peut-il être plus en ſûreté qu'à Veronne même? Pourquoi quitter cette ville avec ſes quatre fils? N'étaient-ils pas dans ſon palais beaucoup plus en garde contre les brigands, qu'ils ne pouvaient l'être en fuyant avec leur père? C'eſt ici ſur-tout que l'on ſent combien il importait de ſavoir ce qu'étaient Capulet & Montaigu dans Veronne, quelles étaient leurs forces reſpectives, leurs prétentions, leurs partiſans.

Enſuite: Pourquoi Roméo choiſit-il préciſément la maiſon d'un ennemi pour

Digitized by Google

le refuge de ſon enfance? Si Roméo ſe connaît, peut-il prendre un parti ſi dangereux & ſi extraordinaire? N'était-il pas bien plus naturel qu'il ſe retirât chez quelques parens ou chez quelqu'ami de ſa famille, & qu'il cherchât à retrouver les traces de ſon père & de ſes frères? S'il ne ſait pas ſon nom, comment l'a-t il dit à Juliette?

Juliette parle d'un vieillard récemment arrivé dans Veronne. Ce vieillard lui donne des alarmes qui étonnent ſa confidente. Flavie, loin de s'inquiéter, ne voit que des ſujets d'eſpérance.

Mais ſi (*le ſort ſouvent par ſes jeux* nous étonne)
Ce vieillard *récemment arrivé* dans Véronne
Etait ce Montaigu, ce père infortuné
Qu'un ſort *inexpliquable* eût ici ramené,
Si d'un fils qu'il croit mort, voyant *la cicatrice*,
Il l'alloit reconnaître à ce *fidèle* indice?

Nous ne nous arrêterons point à relever les fautes de ſtyle qui ſont dans ces ſix vers. Nous parlerons dans la ſuite de la diction. Mais remarquons qu'il y a bien peu d'adreſſe à faire deviner à une confidente, comme par inſpiration, ce qui

Digitized by Google

doit arriver un moment après, à détailler jusqu'à cette *cicatrice* qui doit fonder la reconnaissance, & dont pourtant il n'est pas question dans la suite. Prévenir ainsi le spectateur, ce n'est pas préparer les événemens; c'est leur ôter tout leur effet; c'est ramener l'art à son enfance.

Flavie se persuade, on ne sait pas trop pourquoi, que le retour de Montaigu dans Veronne ne peut être qu'un événement très-heureux pour Juliette & pour son amant. Elle prétend qu'il ne peut revenir que pour se réconcilier avec les Capulets, & que l'union de Roméo & de Juliette sera le sceau de cette réconciliation. Il semble qu'elle doit croire tout le contraire. Un homme à qui l'on a enlevé son fils, & qui s'est banni de sa patrie pendant vingt ans, ne doit être ni fort disposé à se réconcilier avec les auteurs de ses maux, ni fort pressé de donner un fil qu'il retrouve à la fille de son ennemi & à la nièce de son oppresseur.

Juliette, qui raisonne plus juste que sa confidente, a beaucoup plus de crainte que d'espérance; mais elle commet la même faute que Flavie, elle devine tout ce qui est arrivé à Montaigu & tout ce qu'il médite, & c'est encore une mal-a-

Digitized by Google

dreſſe. Roméo paraît, & vient offrir à ſa maîtreſſe les drapeaux pris ſur les ennemis, gages & récompenſes de ſa victoire. Capulet, un moment après, vient ordonner à ſa fille d'épouſer le Comte Paris. Elle avait dit un mot dans la première ſcène des prétentions de ce Comte; mais elle ſe croyait délivrée de ſes pourſuites. Son père lui fait entendre qu'il faut abſolument ſe réſoudre à cet hymen néceſſaire à la grandeur de ſa maiſon, & qui lui aſſure un ſoutien de plus contre les Montaigus. C'eſt encore ici une occaſion de demander où eſt ce parti des Montaigus? En qui réſide-t-il? Quel en eſt le chef? Qu'eſt-ce que ce parti d'une maiſon éloignée de Veronne depuis vingt ans? Comment peut-il être redoutable? On voudrait ſavoir où l'on eſt, & l'on n'en ſait jamais rien.

Quoiqu'il en ſoit, Juliette tente les plus grands efforts auprès de ſon père pour ſe diſpenſer du ſacrifice qu'il exige d'elle. Capulet la plaint, mais il eſt inébranlable. Il finit par prier Roméo de déterminer Juliette à l'hymen qu'on lui propoſe, & de lui en faire ſentir tous les avantages. On ſent combien Roméo eſt éloigné de répondre aux vues de Capulet; mais ce qui peut étonner, c'eſt que

Digitized by Google

Juliette prend, contre lui, le parti de son père. Roméo s'indigne, en jeune homme & en amant, de la tyrannie que les pères exercent sur le cœur de leurs enfans. Juliette lui répond :

... Ah ! Seigneur, l'excès de votre flamme,
Sans doute, en ce moment, vient d'égarer votre ame.
Vous suivez la *douleur* d'un premier *mouvement*,
Erreur trop pardonnable aux *transports* d'un amant.
Pensez-vous qu'il soit *libre* aux enfans *téméraires*
De s'unir aux autels sans l'aveu de leurs pères ?
Ah ! de nous rendre heureux ces bienfaiteurs jaloux,
Mieux que nos passions, savent juger *pour nous*.
Pour nous *sur l'avenir le passé* les éclaire,
On peut feindre l'amour, leur tendresse est sincère ;
Et ce pouvoir si grand, restreint par leur bonté,
Songeons à tous leurs soins, ils l'ont bien acheté.

Il faut convenir que cette morale, fort sensée d'ailleurs, ne l'est guère dans la bouche de Juliette, & dans le moment où elle parle. Dans la douleur profonde où doit la jeter l'ordre accablant & inattendu qu'elle vient de recevoir, doit-elle mesurer avec tant de justesse l'étendue du

Digitized by Google

pouvoir paternel ? N'eſt ce pas là le moment au contraire où on lui pardonnerait de vouloir y mettre des bornes ? Les paſſions ont leur logique, & c'eſt celle-là qui doit régner ſur la ſcène.

Dicere perſonæ ſcit convenientia cuique,

a dit Horace. C'eſt un précepte de tous les tems & de tous les lieux que M. Ducis a oublié.

Alberic, ami de Roméo, vient lui annoncer que ce vieillard, caché depuis quelque tems dans Véronne, eſt Montaigu ; que les reſſentimens de ſes amis ſont plus animés que jamais, & que le Comte Paris, qu'ils ont gagné ou intimidé, veut rompre ou différer ſon hymen : on ne peut s'empêcher de demander encore quel eſt donc ce puiſſant parti des Montaigus à qui le Comte Paris craint de déplaire juſqu'au point de vouloir ſacrifier ſon amour ? Ne fallait il pas d'ailleurs motiver le retour de Montaigu ? Ne fallait-il pas qu'il eût conſervé quelque correſpondance avec ſes amis de Véronne ? Qu'il eût quelques eſpérances fondées ? Qu'il fut queſtion de quelque entrepriſe ? Il y a un nuage répandu ſur cette pièce, que l'on eſpère toujours de voir

Digitized by Google

dissiper, & qui s'obscurcit de plus en plus.

Au reste nous avouerons que les obscurités & les invraisemblances de l'avant-scène, comptées pour beaucoup dans l'examen réfléchi d'un ouvrage, n'influent guère sur son sort à la représentation. Le spectateur vous passe assez facilement tout ce que vous voulez lui faire croire. Il ne s'inquiéte que de ce qui en doit arriver. Aussi voudrions-nous ne pas avoir à reprocher à l'auteur des fautes plus graves; mais, en continuant cet examen, nous en rencontrerons qui tiennent de plus près au fond de l'ouvrage, & nuisent bien plus à son effet.

Au second acte, Roméo a vu son père & n'en a point été reconnu. Juliette exige de lui qu'il jure de ne pas se faire connaître à Montaigu, à moins que ce vieillard ne consente à la réconciliation & à la paix. Roméo le jure, & peut être a-t on lieu d'être un peu surpris qu'un jeune homme généreux & sensible qui voit son père dans l'état le plus déplorable, qui retrouve ce père après l'avoir perdu depuis son enfance, que ce jeune homme, dans ces momens qui devraient toucher si vivement son ame, soit si facilement arraché aux mouvemens de la

Digitized by Google

nature, & promette sans aucune difficulté, sans aucune résistance, de ravir à son père le bonheur le plus cher & le plus précieux que le Ciel puisse lui rendre après tant de malheurs.

Ferdinand, Duc de Véronne, vient dans la maison de Capulet, qui est le lieu de la scène, pour l'engager à se rapprocher des Montaigus. Ici l'on est plus embarrassé que jamais. Qu'est-ce que Ferdinand? Qu'est-ce qu'un souverain qui vient prier deux de ses sujets de se réconcilier? A-t-il droit de leur commander? En a-t-il le pouvoir? voilà ce qu'il fallait nous apprendre. Les circonstances locales & la connaissance des mœurs sont totalement oubliées dans cet ouvrage. Quel parti cependant l'auteur ne pouvait-il pas en tirer? Quel vaste champ pour l'éloquence tragique que la peinture de cette anarchie féodale plus horrible encore dans les petits états que dans les grands; plus féconde en crimes vils & atroces, en vengeances & en perfidies? Quel tableau que celui de ces haines héréditaires qui se transmettaient de génération en génération, & qui semblaient faire du meurtre & du crime une loi de la nature! N'était-il pas important pour le sujet que traitait l'auteur, & pour

juſtifier en quelque ſorte les atrocités qui rempliſſent la pièce, de nous apprendre combien elles étaient communes dans ces tems de trouble & de diſcorde; de nous faire ſentir que l'homme, qui n'eſt plus protégé par les loix, n'a plus de reſſource que la terreur qu'il peut inſpirer, & que le faible, pour prévenir les injures du plus fort, doit l'intimider par l'idée d'un reſſentiment que rien ne doit éteindre, & d'une vengeance que rien ne peut ni borner ni déſarmer? On voit quels avantages l'auteur aurait pu tirer de ces mœurs nouvelles ſur la ſcène. Cette peinture eſt une des parties brillantes de l'art dramatique, une de celles qui caractériſent les grands maîtres. Dès le premier acte, ils ont toujours ſoin de nous tranſporter par l'illuſion des couleurs locales dans le lieu où ſe paſſera l'action qu'ils ont à nous préſenter. Cette teinte ſe répand ſur tout l'ouvrage, & ajoute beaucoup plus qu'on ne penſe à l'intérêt du drame & aux plaiſirs du ſpectateur.

Voyons d'ailleurs quel langage tient Ferdinand.

Hé bien, de Montaigu vous voyez la misère,
C'eſt à vous, Capulet, à ſavoir aujourd'hui
Reſpecter ſes malheurs & *fléchir* devant lui.

Digitized by Google

Qu'eſt-ce que cette misère de Montaigu qui a un parti ſi puiſſant? Ne reprend-il pas en arrivant les droits & l'exiſtence d'un citoyen du premier ordre? Pourquoi d'ailleurs Ferdinand veut-il que *Capulet fléchiſſe* devant lui? Que ſignifie ce terme *fléchir?* Pourquoi un citoyen doit-il *fléchir* devant un autre citoyen? Montaigu eſt il au deſſus de Capulet? Celui ci répond :

J'ai pitié de ſes maux, & ſon malheur *m'étonne;*
Mais auſſi j'ai mes droits, & loin de lui céder...

Ce malheur ne doit point *l'étonner;* mais de quels *droits* s'agit il? & ſur quoi Capulet refuſe-t il de *céder?* Encore une fois de quoi eſt-il queſtion? & où ſommes nous?

Voici bien pis. Montaigu paraît conduit par des officiers. Pourquoi cette *violence* faite à un citoyen devant qui Ferdinand veut que Capulet *fléchiſſe?* Ferdinand proteſte qu'il n'a point uſé de *violence.* Mais c'en eſt une très-réelle que de faire venir, malgré lui, Montaigu dans la maiſon de ſon ennemi. Ferdinand ajoute.

Je vous ai, *comme ami*, *mandé* dans ce palais
Pour prévenir la guerre avec les Capulets.

Digitized by Google

On ne ſait pas à qui ſe rapporte le mot d'*ami ;* mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Quoi ! Ferdinand craint la guerre des Capulets & des Montaigus ? Il n'eſt donc pas le maître chez lui ? S'il ne l'eſt pas, il fallait donc le dire.

Montaigu frémit au ſeul nom des Capulets. Ferdinand lui demande s'il reconnaîtrait bien Capulet parmi tous ceux qui ſont préſens. Cette queſtion eſt un peu ſurprenante. Il n'y a que vingt ans que Montaigu eſt éloigné de Véronne. Comment ne reconnaîtrait-il pas le frère de ſon plus cruel ennemi, l'un des chefs de la famille oppoſée à la ſienne, & qui a une fille en âge d'être mariée ? Quoiqu'il en ſoit, Montaigu reconnaît Capulet qui lui dit :

A ta haine en effet tu m'as dû reconnaître.

vers qui n'eſt pas tout-à-fait ſi beau que celui d'Atrée qui, au moment où Thieſte ſe croit caché ſous ſon déguiſement, s'écrie :

Je le reconnaîtrais ſeulement à ma haine.

On peut prendre un vers pour l'embellir ou pour le placer mieux. Mais il ne faut pas faire un vers commun d'un vers de ſituation.

Digitized by Google

Ferdinand demande à Montaigu comment il a pû vivre dans les bois, & si c'eſt là le ſort d'un *héros* tel que lui. Pourquoi Montaigu eſt-il un *héros?* Qu'a-t'il fait qui lui mérite ce nom? C'eſt en confondant ainſi toutes les notions & toutes les idées que l'on ſe fait un ſtyle vague qui eſt celui des déclamateurs. Montaigu répond:

Crois-tu qu'il ſoit ſi dur d'habiter les forêts?

Nouvel étonnement. Pourquoi Montaigu tutoie t il ſon ſouverain qui ne le tutoie point? On pourra dire que Montaigu, qui a vécu vingt ans dans les bois, a oublié l'urbanité & le ton de la Cour. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un dialogue de vingt vers où Montaigu répond toujours avec brutalité à un ſouverain qui lui parle avec douceur, forme un contraſte d'autant plus choquant, que Ferdinand ne lui a jamais fait aucun mal. Ce Duc lui parle de ſes enfans. Il voudrait être informé de leur ſort. Montaigu lui répond:

Je te l'ai dit: laiſſe-là ce myſtère.

FERDINAND.

Je reſpecte un ſecret que vous voulez me taire.

Digitized by Google

Encore une fois, ce respect, cet excès d'égard & de politesse fait paraître encore plus extraordinaire & plus déplacé le ton brusquement injurieux de Montaigu. C'est ici un défaut de nuances. Il fallait, sans doute, que le ton de ce vieillard eût quelque chose d'âpre & de sauvage; mais l'auteur n'a pas sçu garder la mesure, & l'on souffre de voir un souverain, si rempli d'égards & de modération, maltraité gratuitement par un sujet.

Capulet & Montaigu se menacent mutuellement, & le Duc, las à la fin de leurs violences, commence à parler en souverain.

C'est vous qui, dans Vérone, armés par la vengeance,
Rompez le frein sacré de *toute* obéissance.

Ils lui en doivent donc. En ce cas il a beaucoup trop oublié son pouvoir & son rang, & il devait jouer un rôle beaucoup plus noble & plus ferme. Il est vrai qu'il ajoute:

Je ne vous parle ici que comme un citoyen,
Mon peuple est tout pour moi, ma *grandeur* ne m'est rien.

Ce mot de *grandeur* est un manque de

Digitized by Google

convenance. La *grandeur* d'un Duc de Véronne eſt trop peu de choſe pour en parler. Il devait dire *mon rang ;* mais puiſqu'il en parle, il devait ſur-tout s'en ſouvenir.

Montaigu s'emporte de plus en plus ; il menace Ferdinand lui-même.

Je hais, tu dois tout craindre & je puis tout oſer.

. . . . . .

Puiſſe auſſi mon deſtin s'appeſantir ſur toi !

On ne comprend pas pourquoi Montaigu ſe répand en imprécations contre Ferdinand qui paraît très-innocent de ſes malheurs, & qui voudrait pouvoir les réparer. Cet emportement eſt odieux & inexcuſable. Qu'il haïſſe ſon ennemi autant qu'il eſt poſſible, à la bonne heure ; mais qu'on ne lui donne aucun ſentiment que le ſpectateur ne puiſſe partager ou excuſer. Cette règle eſt générale pour tous les perſonnages que l'on veut rendre intéreſſans. En vain dirait-on qu'il eſt égaré par la douleur. Il eſt clair qu'en abuſant de cette raiſon, on pourrait faire un rôle abſurde d'un bout à l'autre. Les paſſions peuvent avoir des égaremens momentanés ; mais il faut qu'ils ajoutent

Digitized by Google

à la pitié qu'inſpire le malheur, bien loin de la diminuer; & ſi le malheur a rendu Montaigu méchant & féroce, c'eſt alors un perſonnage fort peu intéreſſant, & l'auteur a manqué ſon but.

Ferdinand, indigné des tranſports furieux du vieillard, ordonne à ſes gardes de l'arrêter. Il lui laiſſe un moment pour revenir à lui; mais il veut que, paſſé ce moment, s'il perſiſte dans ſa fureur, on l'entraîne à la tour. Roméo demande la permiſſion de reſter avec Montaigu. On la lui accorde. Cette ſituation eſt attachante & vraîment théâtrale. Le jeune homme eſt avec ſon père, qui ne le connaît pas. Il a promis de ne pas ſe découvrir. Il doit être tenté cent fois de violer ſon ſerment. Il doit ſentir la nature & la combattre. Quelle ſcène ſi elle avait été remplie! Quel contraſte heureux on pouvait nous offrir de la ſenſibilité douce & vive de Roméo, & du déſeſpoir morne de ſon père! mais cette ſituation n'eſt qu'indiquée. Roméo n'eſt point combattu. La nature ne parle point aſſez en lui. Il s'exprime en jeune homme ſenſible à l'humanité, mais non pas en fils dont l'ame eſt déchirée. En un mot cette ſcène fait naître des émotions, & ne les appro-

Digitized by Google

fondit pas ; & le ſpectateur ſent tarir dans ſes yeux les larmes qui voudraient couler. Il y a pourtant des traits heureux dans cette ſcène que nous allons tranſcrire, parce que, ſans être finie, c'eſt une des plus intéreſſantes de la pièce.

ROMEO.

Au ſeul nom de tour d'où vient qu'en ce moment
Je vous ai vu ſaiſi d'un ſoudain tremblement ?

MONTAIGU.

Jeune homme, laiſſe-moi.

ROMEO.

Votre ſort eſt horrible.
Mais le Duc vous honore, il n'eſt pas *inflexible*.
D'un mot, ſi vous vouliez...

MONTAIGU.

A qui ſont ces drapeaux ?

ROMEO.

Seigneur, ils ſont le prix de mes heureux travaux.
Dans le dernier combat...

MONTAIGU.

J'eſtime le courage ;
Qui donc es-tu ?

Digitized by Google

ROMEO.

Seigneur, ma gloire eſt mon ouvrage.
Je ne ſuis qu'un ſoldat par degrés parvenu,
Fugitif dès l'enfance, à ſon père inconnu,
A qui votre misère arrache ici des larmes.

MONTAIGU.

Ses traits & ſes diſcours ont pour moi quelques charmes.
Tu plains donc mes ennuis?

ROMEO.

Au malheur deſtiné,
Ah! qui doit plus que moi plaindre un infortuné?

MONTAIGU.

Il m'émeut.

ROMEO.

Oui, Seigneur, je porte un cœur ſenſible.
A ce *cœur confiant la feinte* eſt impoſſible.

Eſt-ce bien là ce que doit dire Roméo? Quand ſon père eſt émû, doit-il l'être ſi peu? Doit-il dire que *la feinte eſt impoſſible à ſon cœur?* Eſt il queſtion de *feinte*, & ne devait-on pas entendre le cri de la nature? Convenons, & la ſuite de l'ouvrage le prouvera, qu'il eſt plus facile de

Digitized by Google

donner à un personnage des sentimens exagérés que de peindre des sentimens vrais. Ce ne sont pas les imaginations fortes qui connaissent le mieux la nature. Ce sont les imaginations flexibles & promptes, les ames sensibles & les esprits justes. Mais poursuivons,

De tout mortel souffrant l'aspect m'est douloureux.
La pitié...

MONTAIGU.

Je te plains, tu vivras malheureux.

Ce trait est naturel, & vrai.

ROMEO.

Au comble du bonheur, Seigneur, j'aurois pu vivre.

MONTAIGU.

Conserve encor long-tems cette erreur qui t'enivre.
Bientôt ces jours heureux *s'écouleront pour toi.*

ROMEO.

Mon bonheur cependant est placé près de moi.

Ce vers est très-heureux.

Digitized by Google

MONTAIGU.

J'excuſe, en la plaignant, ta facile imprudence.
Jeune homme, je le vois, la flatteuſe eſpérance
Devant toi, du bonheur applanit les chemins.
Tu n'as pas encor lû dans le cœur des humains.
Tu ne ſais pas encor ce qu'un *pareil* abyme
Peut cacher d'*artifice & d'horreur & de crime*,
Juſqu'où les paſſions & l'orgueil irrité
Peuvent porter *leur haine* & leur férocité.

ROMEO.

Non, Seigneur; mais je ſais ce que peut la nature,
Ce qu'eſt un tendre amour, une ardeur vive & pure.
Je ſais ſur tout, je ſais qu'en des momens ſi doux,
Le plus cher des penchans m'entraîne ici vers vous;
Qu'en un combat pour vous, prêt à tout entreprendre,
Contre qui que ce fût, je voudrais vous défendre.
Ah! daignez vous prêter à mes embraſſemens.
Ils ſont d'un cœur ſans fard les vifs empreſſemens.
Je vous jure un reſpect, un dévoûment ſincère.
J'aurai pour vous l'amour qu'un fils doit à ſon père.
Comme mes propres maux je reſſens vos douleurs.

Laiſſez

Laiſſez *entre vos bras*, laiſſez couler vos pleurs.
Mais pourquoi, de votre ame, écarter l'eſpérance ?
Du deſtin, mieux que moi, vous ſavez l'inconſtance.
Peut-être un grand bonheur va vous être rendu.

Preſque tout ces vers ſont faibles & négligés. Mais il y a de la vérité & de l'intérêt.

Les gardes paraiſſent & emmènent Montaigu. Juliette vient demander à Roméo s'il a été fidèle à ſon ſerment. Flavie annonce qu'un parti ſoulevé dans cette ville veut tirer Montaigu de ſa priſon. Albéric vient dire un moment après que Capulet eſt ſorti pour braver les factieux. Roméo ſort avec Albéric.

Roméo rentre au troiſième acte avec Albéric. Il a tué Thébaldo, frère de Juliette. Celle-ci, qui n'eſt pas inſtruite encore de ſon malheur, vole au-devant de lui & l'entretient de l'eſpérance qu'elle a d'être unie un jour à ſon amant. Flavie vient lui apprendre que Montaigu, ſorti de ſa priſon, a rencontré Capulet l'épée à la main, qu'il l'a combattu & allait le tuer, ſi Thébaldo n'étoit venu défendre ſon père. Mais un inconnu s'eſt jeté entre les

Digitized by Google

combattans, a percé Thébaldo & a disparu.

Ce combat est aussi extraordinaire que les autres événemens de la pièce. Comment se peut il que Montaigu, tiré de sa prison par un parti nombreux, se trouve tout-à-coup seul, rencontre seul Capulet, autre chef de parti qui devait être bien accompagné? Comment ce combat n'a-t'il eu aucun témoin, & comment se peut-il que Roméo ait tué Thébaldo sous les yeux de Capulet sans en être reconnu? Voilà bien des singularités réunies. Mais l'auteur voulait que Roméo tuât le frère de sa maîtresse, & cette situation, quoiqu'un peu usée, est toujours théâtrale. Juliette tombe dans le plus profond désespoir à la nouvelle de la mort de son frère, & l'on peut observer encore qu'il eût fallu du moins qu'on nous occupât un peu de ce frère qui forme tout le nœud de la pièce au troisième acte. Alors les regrets de Juliette auraient produit plus d'effet, & le meurtre de Thébaldo n'aurait pas eu l'air d'un de ces incidens postiches qui prolongent une pièce & n'en dépendent pas. Capulet vient demander vengeance à Roméo qu'il ne connaît encore que sous le nom de Dolvédo. Roméo

Digitized by Google

ne ſçait que lui répondre. Capulet voyant qu'il balance, implore le ſecours de ſa fille, & veut que pour engager le Comte Pâris à venger les Capulets, elle aille lui promettre ſa main. Il ne doute pas que ce Comte ne faſſe tout pour elle; ce qui doit paroître étonnant, après ce qu'on a dit au premier acte des égards & des ménagemens de ce Comte pour les Montaigus. Quoi qu'il en ſoit, Juliette ne répond pas mieux que Roméo aux eſpérances de Capulet. Celui-ci commence à ſoupçonner leur intelligence: leur embarras confirme ſes ſoupçons. Il met l'épée à la main, & Roméo avouant à la fois tous ſes crimes envers Capulet, ſe fait connaître pour le fils de Montaigu & le meurtrier de Thébaldo. Juliette retient le bras de ſon père qui veut percer ſon amant. Un officier de Ferdinand vient annoncer à Capulet la viſite de ce Duc qui veut le conſoler de la perte qu'il vient de faire. Capulet ſe propoſe d'en obtenir la punition de Roméo.

Ferdinand paraît au quatrième acte avec Capulet. Il n'aſpire à rien moins qu'à le réconcilier avec Montaigu. Capulet y conſent ſans beaucoup de réſiſtance. Montaigu paraît, & le Duc lui apprend que

Digitized by Google

Capulet veut tout oublier. Celui-ci ne s'en défend pas, & va jusqu'à prendre la main de Roméo qui vient de tuer son fils, pour la joindre à la main de sa fille.

On est confondu d'étonnement à un pareil spectacle. Certes si la tragédie doit être la représentation de la nature, jamais représentation n'a été plus fausse & plus infidèle. Il est sans exemple qu'un père dont on vient de tuer le fils un quart d'heure auparavant, non-seulement oublie avec tant de facilité une perte si douloureuse & si amère, & pardonne un outrage si cruel reçu de la main d'un ennemi, mais encore choisisse ce moment pour prendre la main sanglante du meurtrier & la mettre dans celle de sa fille. C'est-là, sans doute, le plus étrange renversement de toutes les loix de la nature & de la morale, & de tous les principes de la raison. Les motifs les plus forts & les plus puissans réunis tous ensemble justifieraient à peine un effort si peu vraisemblable. Mais ici quels sont les motifs de Capulet? Point d'autres que les prières de Ferdinand qui, certainement, ne doit pas avoir un grand pouvoir sur lui. Dira-t-on que c'est bonté, amour de la patrie? Mais il falloit donc nous faire connoître Capulet comme un

Digitized by Google

citoyen enthousiaste, & comme le plus sublime & le plus généreux de tous les patriotes. Encore, dans ce cas, pourrait-il tout au plus pardonner, mais non pas donner sa fille au meurtrier de son fils ; & d'ailleurs, dans toutes les suppositions, rien n'est moins théâtral qu'un homme d'une vertu si supérieure à toutes les passions, & d'une bonté si froide & si tranquille qui ressemble à l'imbécillité.

Capulet sort & laisse Montaigu maître dans sa maison. Ce vieillard reste seul avec Roméo, & voici la grande scène de la pièce. Tout le monde connaît le fameux morceau du Dante, l'histoire du Comte Ugolin & de ses enfans. Nous allons en remettre ici la traduction sous les yeux du lecteur, telle qu'elle se trouve dans la poëtique de M. Marmontel. C'est le Comte Ugolin qui parle.

« Une étroite ouverture éclairait le ca-
» chot, qui a retenu, depuis ma mort, le
» nom *de cachot de la faim*, & dans le-
» quel on aura, sans doute, fait périr d'au-
» tres infortunés.

» Plusieurs lunes m'avaient éclairé dé-
» jà, lorsque je fis un songe affreux, qui
» sembla déchirer à mes yeux le voile de
» l'avenir.... Je m'éveillai ; le jour ne

Digitized by Google

» paraiſſait point encore; j'entendis autour de moi mes enfans qui pleuraient en » dormant, & qui demandaient du pain. » Ah! que tu es cruel, ſi tu ne frémis pas » du preſſentiment dont je fus frappé! qui » pourra jamais t'attendrir, ſi tu m'entends ſans verſer des larmes! Nous nous » étions tous éveillés; l'heure où l'on devait nous donner à manger s'approchait.

» Les ſonges qui m'avaient agité me » glaçaient de crainte.... Dieu! j'entendis murer la porte du cachot. Je fixai » tout-à-coup mes regards ſur le viſage » de mes enfans. Immobile & muet, je » ne verſais pas une larme: j'étais pétrifié.

» Pour mes fils, ils pleuraient, & mon » petit Anſelme me dit: comme vous » nous regardez, mon père! ah! qu'avez-» vous? Je ne pleurai point encore; je » paſſai la nuit ſans prendre du repos. A » peine les premiers rayons du jour ſuivant pénétraient dans mon cachot, que » je vis tout à la fois ſur le viſage de mes » quatre enfans, l'image de la mort qui » me menaçait.

» Je cède à la douleur, je me mords les » deux mains; & dans l'inſtant même

Digitized by Google

» mes enfans, qui prirent ma rage pour » l'effet d'une faim preſſante, ſe levèrent » & me dirent : que ne nous manges-tu » plutôt ? C'eſt toi qui nous as donné cette » miſérable chair ; reprends-là.

» Je me fis violence alors pour ne pas » augmenter leurs peines. Ce jour & le » ſuivant nous reſtâmes dans un affreux » ſilence. Ah terre impitoyable, que ne » t'ouvrais tu ſous nos pas !

» Le quatrième jour arrive enfin. Gad- » di ſe jette étendu à mes pieds & me dit : » Mon père, tu ne peux donc pas me ſe- » courir ? Il meurt ; & du cinquième au » ſixième jour mes trois autres enfans pé- » rirent l'un après l'autre ſous mes yeux.

» J'avais moi-même déjà preſque per- » du le ſentiment & la lumière : je me » roulais ſur leurs corps que j'embraſſais, » & trois jours après leur mort je les ap- » pellais encore. La faim eut plus de puiſ- » ſance que la douleur ; j'expirai. »

Nous allons voir le parti que l'auteur a tiré de ce morceau.

MONTAIGU.

Ecoute, & raſſemblant d'avance
Ce que l'homme eut jamais de force & de conſtance,
Que ton ame à ma voix *ſe prépare à frémir.*

Digitized by Google

ROMEO.

Parlez..:

MONTAIGU.

Sois immobile & ſonge à t'affermir.
Tantôt, ſans ſoupçonner ces terribles myſtères,
Tu voulais être inſtruit du deſtin de tes frères;
Ils ne ſont plus.

ROMEO.

O Ciel!

MONTAIGU.

Loin de ces murs affreux
Je crus, chez les Piſans, devoir fuir avec eux.
Hélas! diſais-je, enfin voici donc un aſyle
Pour moi, pour mes enfans, rempart ſûr & tranquille,
D'où n'approcheront plus les pièges du trépas:
La vengeance attentive y marcha ſur mes pas.
Un monſtre ingénieux, un tigre impitoyable
D'un complot ſuppoſé me fit juger coupable,
Et, ſans que du forfait on daignât s'informer,
Dans une tour *fatale* on me vint enfermer.

ROMEO.

Avec vos enfans?

MONTAIGU.

Oui: prête l'oreille au reſte.
Déjà, depuis trois jours, dans mon cachot funeſte,

Digitized by Google

Je sentais dans mon sein s'amasser la terreur,
Quand d'un songe effrayant la prophétique horreur
Offrit à mes esprits *la plus fatale* image:
Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.
Je cherchais dans moi même, immobile & glacé,
Quel était ce malheur par mon songe annoncé:
Mes fils dormaient; j'y cours; leurs gestes, leurs visages
Sur mon sort, tout-à-coup, éclairant mes présages,
De la faim, sur leur lit, exprimaient les douleurs;
Ils s'écriaient: « Mon père, » & répandaient des pleurs.
Nous nous levons, on vient; nous attendions d'avance
L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
Chacun se tait; j'écoute, & j'entends de la tour
La porte en mur épais se changer sans retour.
Je fixai mes enfans sans parole & sans larmes;
J'étais mort... Ils pleuraient... je cachai mes alarmes;
Mais lorsqu'enfin (Soleil, devais-tu te montrer?)
Dans eux tous à la fois je me vis expirer,
Je dévorai ces mains. Renaud me dit: « Mon » père,

Digitized by Google

» Vis, tu nous vengeras. » Raymond, Dolcé,
Sévère,
M'offrirent à genoux leur ſang pour me nourrir,
Et chacun d'eux enſuite acheva de mourir.

ROMEO.

Qu'ai je entendu ? grand Dieu !

MONTAIGU.

Puiſqu'il me faut pourſuivre,
Je reſtai ſeul vivant, mais indigné de vivre.
Ma vue, en s'égarant, s'éteignit à la fin,
Et, ne pouvant mourir de douleur ni de faim,
Je cherchai mes enfans avec des cris funèbres,
Pleurant, rampant, hurlant, embraſſant les
ténèbres,
Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,
Immobile & muet, je m'étendis ſur eux.

Ce récit eſt en général d'une grande beauté. Il y a des traits d'une préciſion énergique & ſublime, des expreſſions heureuſes.

« J'étais mort... Ils pleuraient...
» Et chacun d'eux enſuite acheva de mourir.
» Je reſtai ſeul vivant, mais indigné de vivre.
» Embraſſant les ténèbres. »

Tous ces traits ſont admirables.

Digitized by Google

Montaigu poursuit son récit. Il fut tiré de son cachot. Il ne dit pas comment. Roméo s'écrie :

Ah ! de sa barbarie
Vous *dûtes* bien, je crois, *punir* un inhumain.

MONTAIGU.

Il n'avoit point d'enfans.

C'est le mot connu de Macbet. Mais dans Macbet ce mot est en situation & non pas en recit, ce qui est très-different. Montaigu continue la narration, & apprend à Roméo qu'en sortant de sa prison, il trouva son ennemi mort. Cet ennemi, c'était Roger, frère de Capulet. Roméo lui demande quel est donc l'objet de sa vengeance. C'est alors que Montaigu développe toutes les atrocités qu'il renfermait dans son ame. Il veut le venger de son ennemi, mort il y a vingt ans, sur Capulet qui ne lui a jamais fait de mal, qui vient de lui pardonner le meurtre d'un fils, qui a promis sa fille à Roméo, qui a juré de le regarder comme un ami, & qui, à ce titre, le laisse maître de sa maison. Il veut plus ; il veut que Roméo commence par assassiner la fille avant de tuer le père. On sent bien que ces projets

Digitized by Google

exécrables ne peuvent produire d'autre effet que celui de l'horreur. Ce sont les projets d'Atrée; mais Atrée est un monstre, & donné pour tel, au lieu qu'ici Montaigu est un personnage qui, par sa situation & ses longs malheurs, rassemble sur lui le plus grand intérêt de la pièce. C'est de lui que l'on a dit dans la première scène.

Ce vertueux père
A qui l'inimitié fut toujours étrangère,
Citoyen généreux qui, dans sa faction,
Loin d'attiser la haine & la division,
Condamnait ses fureurs, & jamais d'aucun crime
Ne souilla ni sa main ni son cœur magnanime.

Prévenu de ces idées sur Montaigu, le spectateur peut il s'accoutumer à voir en lui un monstre qui se souille de la plus noire perfidie, qui n'a feint de se réconcilier avec son ennemi que pour l'assassiner lui & sa fille avec plus de sûreté? Cette horrible noirceur peut-elle entrer dans un caractère noble? Le malheur peut rendre féroce; mais doit-il rendre vil & perfide? Quand même on accorderait que ce changement est dans la nature, il ne serait jamais dans celle du théâtre. La vengeance y doit être furieuse, mais non

pas lâche. Elle ne doit pas être d'une révoltante injuſtice, ni tomber ſur des innocens. Mais, dira-t-on, Montaigu eſt aliéné par le déſeſpoir. Il ne raiſonne plus & ne connaît plus rien. Quand on admettrait cette ſuppoſition, quand il ſerait poſſible qu'un homme né généreux voulût, par la plus lâche de toutes les trahiſons, ſe venger ſur deux innocens du mal qu'ils ne lui ont pas fait, il n'en ſerait pas moins vrai que ce n'eſt point un objet à préſenter ſur la ſcène; que ces ſortes d'exceptions aux loix de la nature connue ne peuvent que révolter le ſpectateur qui s'attend à des ſentimens plus vraiſemblables, & que l'homme qui m'intéreſſait par ſon infortune, m'indigne & me dégoûte, quand il n'eſt plus qu'un traître & un fou furieux.

La réponſe de Roméo, aux fureurs du vieillard, eſt ce qu'elle doit être.

Quel reproche odieux me faites-vous entendre !
Plutôt mourir cent fois que ne pas vous défendre,
Malheureux ! eh, quoi donc avez-vous prétendu
Que pour de tels forfaits je vous ſerais rendu ?
A peine mon ami dans ce cercueil repoſe,
A peine, pour ſceller la paix qu'on lui propoſe,
Un vieillard généreux vous livre ſans ſoupçon

Digitized by Google

Son propre sang, son cœur, son palais, sa maison;
A peine, entre vos bras, il a remis sa fille,
Que pour exterminer, lui, son nom, sa famille,
Sortant de l'embrasser, vous exigez soudain
Que je plonge à sa fille un poignard dans le sein?
Seigneur, je suis soldat; pour venger votre outrage
J'emploîrai, s'il le faut, la force & le courage;
Ce bras ne sait user que de *moyens* permis,
Et se teindre avec gloire au sang des ennemis.
Au chemin de l'honneur montrez-moi la vengeance.
Vous connaîtrez alors si Romeo balance.
J'aspire à vous servir, je le veux, je le doi;
Mais il s'agit d'un crime, il n'est pas fait pour moi.

Roméo ne peut pas mieux parler. Mais que la réponse de Montaigu est belle malgré quelques fautes!

Qu'entends-je? Et tel est donc l'excès de mes misères,
Tel est l'horrible sort de tes malheureux frères,
Que tout trahit leur cause, & qu'après leur trépas,
Ils demandent vengeance & ne l'obtiennent pas.
Sais-tu ce qui soutient ma vie infortunée?
Sais-tu jusqu'a ce jour comment je l'ai traînée?
Sais-tu, quand je sortis de la funeste tour,

Digitized by Google

Sur quels sauvages bords, dans quel affreux séjour,
Par mon *trouble* égaré, je courus, loin du monde,
Ensevelir vingt ans ma douleur *vagabonde ?*
Au Mont de l'Appenin je fus vingt ans caché :
C'est là que, *fugitif*, dans des antres couché,
Implacable ennemi de la nature entière,
Ne pouvant, à mon gré, voir s'embrasser la terre,
Oubliant à jamais mon rang & ma maison,
A force de douleur privé de la raison,
Aidé pour tout secours des soins d'un misérable,
Qui, dans moi, par pitié, vit encor son semblable,
Nourri par ses bontés, quelquefois dans ses bras,
Par des sons mal formés invoquant le trépas ;
Trouvant le Ciel, la nuit, la lumière importune,
Caché sous ces lambeaux de la vile infortune,
Dans l'horreur des forêts, sous des rochers affreux,
J'appellais à grands cris mes enfans malheureux,
Indigné d'y trouver, dans son sommeil paisible,
A mes longs désespoirs la nature insensible.
C'est là que tout-à-coup *plein de trouble & d'effroi*,
Mes quatre fils mourans s'offraient tous devant moi...
Je crois les voir encor... Oui, voilà leurs visages,
Leurs traits, leur port...

Digitized by Google

ROMEO.

Mon père, écartez ces images.

MONTAIGU.

Grand Dieu! pour un moment ſuſpendez mes douleurs:
Voyez ces cheveux blancs, daignez tarir mes pleurs.

ROMEO.

O Ciel!

MONTAIGU.

Il en eſt tems, ſouffrez que je ſuccombe.
Pour revoir mes enfans, plongez-moi dans la tombe.
Je ſens que je chancelle...

ROMEO.

Ah! du moins que mes bras...

MONTAIGU.

N'avancez pas, cruel, ou vengez leur trépas.

ROMEO.

Eh! Seigneur,

MONTAIGU.

Mes enfans!

Digitized by Google

ROMEO.

Dans votre horreur funeſte
Songez que...

MONTAIGU.

Mes enfans!

ROMEO.

Songez que je vous reſte.

MONTAIGU.

Mes enfans... Où ſont-ils?

ROMEO.

Ah! revenez à vous,
Mon père! ou, dans l'inſtant, je meurs à vos genoux.

MONTAIGU.

Qui, toi!

ROMEO.

Vivez, hélas! conſervez-vous encore.

MONTAIGU.

Je ſuis un malheureux qui ſe hait, qui s'abhorre,
Trop indigne à jamais du jour qu'il doit *flétrir*.

ROMEO.

Que vous reprochez-vous?

MONTAIGU.

Je n'ai pas pu mourir.

Digitized by Google

ROMEO.

Ah! Seigneur, croyez-moi, dans vos douleurs amères,
Vos pleurs assez long-tems ont coulé pour mes frères.

MONTAIGU.

La raison, Roméo, vient vîte à ton secours.
Ce n'est pas dans ton sang qu'ils ont puisé leurs jours:
Ton cœur donne à leur perte une pitié légère:
Tu ne sens pas pour eux des entrailles de père.
Ces frères que tu plains, tu ne les venges pas,
Leurs mânes gémissans n'assiégent point tes pas.
Malheureux Capulets, vous payerez tous ces crimes,
Mais je prétends sur-tout voir souffrir mes victimes:
Dans leur sein déchiré je lirai leurs douleurs:
Dans le fond de leurs yeux j'irai chercher leurs pleurs.

Voilà de l'éloquence tragique, voilà le cri terrible & déchirant des grandes douleurs & des grandes passions, voilà des beautés sublimes. Mais pourquoi? ce n'est pas seulement parce que le style est en général d'une énergie frappante, & que les mouvemens sont vrais & impétueux, c'est sur-tout parce que, dans ce

Digitized by Google

moment, Montaigu ne nous occupe que de ſon malheur & nous laiſſe oublier ſa vengeance. On ne ſonge plus à ſes projets atroces & abſurdes. On ne voit, comme lui, que ſes quatre enfans mourans ſous ſes yeux. Cette unique réponſe qu'il fait toujours aux remontrances de Roméo, *Mes enfans, mes enfans* eſt un trait de génie.

Pour revoir mes enfans, plongez-moi dans la tombe.

. . . . . .

Voyez ces cheveux blancs, daignez tarir des pleurs,

. . . . . .

N'avancez pas, cruel, ou vengez leurs trépas,

ſont des mouvemens d'une grande beauté. Quel dommage que celui qui a conçu cette ſcène n'ait pas ſu mieux embraſſer un ſujet qui pouvait lui en fournir plus d'une de cette force! qu'il ait deshonoré le caractère de Montaigu & étouffé lui-même l'intérêt de ſes ſituations? Qu'il n'ait ſuivi que les élans de ſon imagination, & qu'il ait ſi peu conſulté la raiſon, la nature & le goût!

Nous ſaiſiſſons avec plaiſir cette occaſion de payer un juſte tribut d'éloges au jeu admirable de l'acteur qui repréſentait Montaigu. Les effets de ſon art ne peu-

Digitized by Google

vent pas être portés plus loin qu'ils ne l'étaient dans le moment où il criait, *mes enfans.* C'était un des tableaux les plus forts que la pantomime dramatique ait jamais étalés sur la scène; & la sensibilité impétueuse de l'acteur qui jouait Roméo achevait dignement ce tableau.

Nous dirons peu de chose du cinquième acte. On n'en peut parler qu'avec peine après le quatrième. On y trouve de nouvelles invraisemblances, & le même oubli de toutes les règles de l'art. Juliette n'a point de motifs assez forts pour justifier le parti qu'elle prend de s'empoisonner, & l'on achève de dégrader entièrement le caractère de Montaigu par une seconde trahison. On n'entend rien d'ailleurs à la conspiration qu'il forme, & l'on ne sait pas comment on a pu la prévenir de manière qu'il n'y a pas une goutte de sang répandue, au moment du signal. Cette mort volontaire des deux amans ne produit aucun effet, & c'est encore un défaut de vérité que Roméo qui devrait mourir en embrassant son épouse, aille expirer à l'autre bout du théâtre pour ménager une surprise à Montaigu. Malgré les tombeaux, les poisons & les poignards, rien ne ressemble moins à une tragédie. La

Digitized by Google

terreur doit être dans la scène & non pas dans l'appareil.

Par tout ce que nous avons dit de la pièce, on doit voir ce que nous pensons des caractères; il n'y en a pas un qui ne soit défectueux. Ferdinand joue un rôle subalterne indigne d'un prince. Roméo n'est qu'un amant, & n'a pas assez les sentimens d'un fils. Juliette raisonne quand elle devrait sentir & s'abandonne au désespoir quand il faudrait faire les plus grands efforts de courage. A l'égard de Capulet, il est impossible de s'en former une idée; il répond quelquefois aux violences de Montaigu par des violences pareilles, & un moment après il est d'une douceur qui ressemble à l'insensibilité absolue. Il veut tuer Roméo, & un moment après il lui donne sa fille. Montaigu est fortement passionné. Il est altéré de vengeance, & en cette partie il est supérieurement tracé. Mais nous avons déjà observé combien son caractère était souillé par une double perfidie. Ce caractère aurait été bien beau, s'il eût eu pour objet de ses ressentimens un homme vraiment coupable; s'il n'eût connu ni la dissimulation ni la fausseté; s'il n'eût eu à combattre que la passion de son fils pour Ju-

Digitized by Google

liette, & non pas des raiſons ſans replique fondées ſur la juſtice & la loi naturelle; s'il n'eût médité qu'une vengeance terrible, mais juſte & proportionnée à ſon malheur, & non pas une vengeance injuſte, lâche & déteſtable.

Il nous reſte à parler du ſtyle. Il paraît que M. Ducis l'a beaucoup trop négligé. C'eſt pourtant une partie très-intéreſſante de l'art dramatique, & celle peut-être qui contribue le plus à aſſurer aux ouvrages une eſtime durable & une gloire ſolide. On a déjà pu voir dans les morceaux que nous avons cités, quoiqu'ils ſoient les meilleurs de l'ouvrage, beaucoup de fautes palpables & de négligences marquées. En général la diction de cette tragédie manque de propriété dans les termes, de clarté dans les tournures & d'exactitude dans les conſtructions.

«Dans le dernier combat ſongez *par quels ſecours*
»De notre jeune Duc il a ſauvé les jours.
»Oui, Ferdinand charmé reconnaît & publie
»Qu'il doit *à ſa* valeur *ſon* triomphe & *ſa* vie.
»Le fier Duc de Mantoue, *enflé de ſes ſuccès*,
»Enfin, *couvert de honte*, a vu fuir ſes ſujets.

Ces vers devaient être mieux travaillés. *Par quels ſecours* n'eſt pas exact. Il ſemble

Digitized by Google

que l'auteur veuille spécifier tel ou tel genre de secours, tandis qu'il voulait dire simplement que le secours de Roméo avait sauvé la vie du Duc. *Enflé de ses succès, enfin couvert de honte.* Ces deux participes d'un sens si opposé ne devaient pas être assemblés ainsi. On n'est point à la fois *enflé de ses succès & couvert de honte.* Il fallait distinguer ces deux membres de phrase. *Il doit à sa valeur son triomphe.* Ces deux pronoms, mis à côté l'un de l'autre & qui se rapportent à deux personnes différentes, jettent de l'obscurité dans le style. C'est une faute légère; mais il faut l'éviter, à moins que le sens ne soit de la plus grande clarté.

Hélas! loin des mortels, de ses fils, *en silence*,
Dans ses champs *vertueux*, il cultivait l'enfance.

On ne sait à quoi se rapportent ces mots *en silence.* On croirait d'abord que c'est à ses fils, ce qui forme un sens ridicule. Voilà les inconvéniens d'une mauvaise construction. Des *champs* ne sauraient être *vertueux.*

Lorsque, pour *l'en priver*, de *coupables* brigands
Entreprirent deux fois d'enlever ses enfans.

A quoi se rapporte *pour l'en priver?*

Digitized by Google

Eſt ce pour le *priver* de ſes enfans? Mais alors c'eſt dire deux fois la même choſe. *Enlever ſes enfans pour l'en priver*, c'eſt ce que les grammairiens appellent du ſtyle niais. De *coupables brigands* eſt une épithète qui ne ſignifie rien. Il n'y a point de *brigands* qui ne ſoient *coupables*.

Prodigue envers ſon fils des ſoins de la nature;
Il avoit vu déjà *ſe fermer ſa bleſſure*.

Ici l'amphibologie eſt plus vicieuſe, parce qu'il s'agit d'un fait. On ne peut pas ſavoir ſi cette *bleſſure qui ſe ferme* eſt celle de Montaigu ou de Roméo.

Du Prince à ſes deſirs l'ame était *toute acquiſe*.

Ce vers manque abſolument d'élégance.

Tant les mortels ſouvent, dans *leur marche incertains*,
Sont pouſſés, par eux-même, à remplir leurs deſtins.

Ces deux vers ne ſont pas clairs. Si les *mortels ſont pouſſés par eux-même à remplir leurs deſtins*, leur *marche* n'eſt point *incertaine*, elle eſt très déterminée. Ces deux vers d'ailleurs ont le défaut de n'être point liés aux précédens.

Je

Je puis donc, content & glorieux,
Madame, *avec transport*, reparaître à vos yeux.

On dit bien *je vous revois avec transport*, mais un peu de réflexion fait sentir qu'on ne dit point *je puis vous revoir avec transport*, parce qu'alors il semble que le *transport* soit médité, ce qui ne doit pas se supposer. Cette remarque n'est pas très-grave, mais ce sont ces défauts de justesse qui rendent le style vague & faible.

Mais quel autre courage enflammé par vos charmes,
N'eût pas porté plus loin *la splendeur* de nos armes.

On dit bien la *splendeur* des états, mais non pas la *splendeur* de nos armes. Le mot propre était *la gloire*, ou *le bonheur* ou *le succès*.

Etonné de mon sort, sans l'être de ma gloire,
J'ai toujours, sans orgueil, compté sur la victoire.

Il est impossible d'entendre ces deux vers. De quel *sort* Roméo est-il *étonné?* Peut-il, avant sa *victoire*, être *étonné de sa gloire?* & peut-il *sans orgueil compter sur la victoire?*

Digitized by Google

Ce concert de deux cœurs nés pour souffrir enſemble
Que leur malheur unit, *qu'un même lieu raſſemble.*

On dirait bien nos cœurs ſont de *concert.* Mais on ne dit point ce *concert* de deux cœurs. *Qu'un même lieu raſſemble* eſt bien faible après cet hémiſtiche, *que leur malheur unit*, & ce n'eſt pas un *lieu* qui *raſſemble* des cœurs.

De ſes plus jeunes ans que mon père, *au beſoin*,
Lui-même, à ſon inſçu, devait prendre le ſoin.

Au beſoin eſt une expreſſion ſingulière, quand il s'agit de donner un atyle à un orphelin abandonné. C'eſt un *beſoin* qui ne revient pas ſouvent.

Je connais de tes pleurs l'invincible pouvoir,
C'eſt à toi, Juliette, à *déployer* leurs charmes.

On ne *déploie* point *les charmes*, M. de Voltaire a dit dans Alzire.

Elle eût pû prodiguer le charme de ſes pleurs.

Voilà des expreſſions poëtiques.

Formé *ſur* votre exemple, élevé par vos ſoins.

On dit *former par un exemple*, & non pas *former ſur un exemple.*

Digitized by Google

J'ai vu ton bras vainqueur, répandant l'épouvante,
Porter par-tout la mort *& remplir mon attente.*

On sent combien cet hémistiche *& remplir mon attente* est d'une faiblesse inexcusable après celui-ci, *porter par-tout la mort.* Ces sortes de fautes sont pires que des solléciſmes, parce qu'elles énervent le ſtyle.

Ma fille, il en est tems, je viens pour vous apprendre
Que le Comte Pâris va devenir mon gendre.

Ces vers ressemblent à une parodie. On dirait que Capulet annonce à sa fille une nouvelle indifférente, & qu'il s'agit de tout autre mariage que de celui de Juliette. Rien ne fait mieux sentir la nécessité indispensable de soigner & d'ennoblir tous les détails.

Sans doute, il en est digne, *& le Ciel,* dès demain,
Lui verra pour jamais *engager* votre main.

Voilà encore du ſtyle bien plus défectueux. Toutes les fautes s'y trouvent réunies. *Le Ciel* n'eſt là que pour faire le vers. On ne dit point *engager ſa main* mais *engager ſa foi*, & *lui verra engager* est une conſtruction barbare.

Digitized by Google

J'ai promis, & je crois
Qu'il ne vous reste plus que *d'accepter mon choix.*

On souscrit à un *choix*, mais on ne *l'accepte* pas.

Dans son gouffre assoupi, c'est un feu qui repose.

A quoi se rapporte *assoupi?* Est ce au *gouffre*, est-ce au *feu?*

Bientôt, si je m'en crois, ce volcan furieux
D'horreurs & d'*attentats* couvrira *tous ces lieux.*

Quand on a institué une méthaphore il faut la suivre. Un *volcan* ne produit point *d'attentats. Tous ces lieux*, à la fin d'un vers, est une bien mauvaise chûte.

J'ignore encor, ma fille, où leurs desseins *prétendent.*

Des *desseins* ne *prétendent* point.

Pourrez-vous, *m'arrachant* de ce sein paternel,
Me voir, d'un pas tremblant, avancer à l'autel.

Il est impossible de se représenter à la fois un père *arrachant* sa fille de son sein, & la *voyant avancer* à l'autel. Il fallait que la construction séparât ces deux images qui se nuisent l'une à l'autre.

Digitized by Google

Laiſſez moi, *pour partage*, heureuſe auprès de vous,
Couler des jours obſcurs ſans chaîne & ſans époux.

Pour partage n'eſt gouverné par rien. Ces mots iſolés dans la phraſe ſont une eſpèce de ſolléciſme.

Mais je vois en tremblant que nos deux factions
Vont ranimer leur rage & leurs diviſions.

Leurs *diviſions* eſt bien faible après leur *rage*. Il faut que le diſcours aille en croiſſant.

Tous les moyens permis dès qu'ils ſervaient au crime.

Cette phraſe n'a aucun ſens, parce qu'elle ne peut vouloir dire que *tous les crimes permis dès qu'ils ſervaient aux crimes.*

Pour voir, pour juger mieux,
La prudence & le tems m'ont trop ouvert les yeux.

Combien il eſt néceſſaire de reſpecter la langue ! Faute d'y faire attention, l'auteur fait ici un contreſens évident. Pour exprimer ce qu'il doit & ce qu'il veut dire, il fallait mettre,

Digitized by Google

Pour ne pas juger mieux,
La prudence & le tems m'ont trop ouvert les yeux.

Penſez-vous *qu'il ſoit libre* aux enfans *téméraires*
Des s'unir aux autels ſans l'aveu de leurs pères.

Voilà comme une épithète miſe mal-à-propos peut changer le ſens d'une phraſe. Il ſemble que cette *liberté* qu'on refuſe *aux enfans téméraires*, ſoit accordée à ceux qui ne le ſont pas. C'eſt qu'il fallait une épithète toute oppoſée. Il fallait aux enfans bien nés, aux enfans vertueux. *Il m'eſt libre de faire telle choſe* eſt une conſtruction plus faite pour la proſe que pour la poëſie.

Nous ne pouſſerons pas plus loin ces remarques. Nous n'avons obſervé qu'une partie des fautes du premier acte. On peut voir par ce détail combien le travail de la correction eſt néceſſaire au talent. M. Ducis en a, ſans doute, & nous avions applaudi avec plaiſir à celui qu'il annonçait dans Hamlet. Cette tragédie, quoique d'un ſtyle inégal, avait beaucoup moins d'incorrections. L'auteur a le ſentiment des paſſions fortes & emploie quelque fois les mouvemens d'une véritable éloquence; c'eſt en reconnoiſſant ce qu'il peut faire, que nous lui avons repro-

Digitized by Google

ché ce qu'il n'a pas fait. Nous n'avons d'autre intérêt que celui de sa gloire, & d'autres motifs que l'amour des Lettres & de la vérité. Ce n'est point à ceux qui peuvent honorer la scène françaiſe à la replonger dans son premier cahos.

Œuvres de M. le Marquis de Ximenez, ancien mestre de camp de cavalerie; nouvelle édition revue & corrigée. A Paris, chez les libraires qui vendent les nouveautés.

Ce recueil est précédé d'une courte préface dont nous rapporterons ici une partie, parce qu'elle est faite pour disposer très-favorablement le lecteur. « Plus » je suis éloigné d'attacher de l'importance à ces bagatelles, plus il doit m'être » permis de rendre aux lettres un hommage aussi pur que désintéreſſé. Elles » m'ont été chères depuis que je respire; » elles servent de contrepoids à l'adverſité; & ceux qui les cultivent avec le » moins de succès, n'ont pas du moins à » se reprocher les jours qu'elles ont remplis. Je n'affaiblirai point le bel éloge » qu'en fit l'Orateur Romain en essayant » de le traduire. Je me borne à obſerver » que toutes les professions, que la poli-

Digitized by Google

» tique, la jurisprudence, les armes & les » sciences mêmes les plus abstraites, liées » nécessairement aux lettres, empruntent » d'elles ce charme qui attire & cet éclat » que le tems ne peut effacer. »

Ce ton modeste & décent est d'autant plus remarquable, est d'autant plus digne d'éloge que rien n'est aujourd'hui plus commun que le scandale des préfaces ou ridiculement orgueilleuses ou grossièrement ciniques, où l'auteur prend pour une noble confiance le délire d'une tête échauffée par l'amour-propre, & croit, en affectant de mépriser ou d'injurier le Public, se mettre d'avance au-dessus des suffrages qu'il n'obtiendra pas. Ces deux vers de Boileau

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur dédaigneux a beau demander grace.

ont peut-être contribué à rendre commun parmi nous le défaut contraire; mais il faudrait se souvenir qu'en général on ne dit guère d'injures à ses juges que lorsqu'on est sûr de perdre son procès.

M. le Marquis de Ximenez parle de l'étude des lettres en homme digne de les cultiver.

« César, Xénophon, Julien, Marc-

Digitized by Google

» Aurèle doivent l'immortalité à leurs
» écrits plus qu'à leurs exploits.

» Virgile a presque effacé les traces du
» sang que fit couler Octave ; &, sans
» chercher si loin d'illustres exemples,
» François Premier ne fit-il pas oublier
» les malheurs de son règne par la pro-
» tection qu'il accorda aux lettres dont il
» fut le père ?

» Armand qui hâta leurs progrès :
» Louis XIV qui sçut les récompenser en
» Roi ; son auguste successeur, dont l'é-
» loge n'appartient qu'à la postérité, mais
» dont les bienfaits vont chercher par-
» tout le mérite, ont augmenté leur gloi-
» re en assurant celle des lettres qui re-
» jaillit sur la nation entière.

» Ils sont enfin bannis, sans retour, ces
» préjugés que l'ancienne chevalerie,
» louable à tant d'égards, n'osait pas en-
» core secouer, & dont la France aurait à
» rougir s'ils n'avaient pas été ceux de
» toute l'Europe. La Noblesse Françoise
» ne croit plus déroger en touchant de ses
» mains victorieuses la lyre d'Horace ou
» le compas d'Archimède. Elle se plaît à
» imiter la valeur des Romains, sans dé-
» daigner l'art qui les fit vaincre ; sans
» mépriser les Muses qui les célébrèrent ;

Digitized by Google

» & le Grand Condé, assis dans ses bos-
» quets de Chantilly, entre Santeuil &
» Racine, ressemblait beaucoup au vain-
» queur de Carthage retouchant avec Læ-
» lius les comédies de Térence. »

Tous les genres de poësie se trouvent dans ce recueil, poëmes, épîtres héroïdes, odes, stances, madrigaux, &c. Les deux premières pièces roulent sur des sujets donnés par l'Académie Française dans les années 1750 & 1752. Dans la première il faut prouver que les lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV qu'il avait contribué à leur progrès. Le style en est élégant & noble. On y trouve de la poësie & des vers heureux : en voici le début.

Ils n'étaient plus ces jours, où, par des soins heureux,
Du puissant Charles-Quint le rival généreux,
De nos champs désolés chassant la barbarie,
Transplanta les beaux arts au sein de sa patrie,
Et cultivoit les fruits de ces arbres naissans
A l'abri de son trône, au tour de lui croissans.
Bientôt le fanatisme, enfant de l'ignorance,
De leur germe encor faible étouffant la semence,
Dispersa leurs rameaux desséchés & flétris;
Le règne, hélas ! trop court du plus grand des Henris,

Digitized by Google

De ce Monarque humain, bienfaisant, intrépide.
(Ce règne éternisé dans une autre Enéide,)
A peine des Français put essuyer les pleurs,
Et la chûte des arts fut un de ses malheurs.

Ils languissoient ces arts, lorsqu'ils virent paraître
Sur le trône des lys, un Roi digne de l'être;
Qui, dans tous ses projets, pour leur gloire entrepris,
Eut l'immortalité pour objet & pour prix.
La vertu la mérite, & les muses la donnent, &c.

L'auteur, en parlant des obligations que les Muses avaient à Louis XIV, dit un moment après :

Elles lui devaient tout, & leurs mains immortelles
Le couvraient des lauriers qu'il fit croître pour elles.

Ces deux vers nous paraissent très-beaux. Dans la seconde pièce académique Louis XV vainqueur, donnant la paix à ses ennemis, est représenté avec des traits intéressants.

O toi ! né de son sang, toi né pour sa couronne !
Ton sort te la donnait... & l'amour te la donne.

Digitized by Google

Vois ton peuple à tes pieds. Tes vertus l'ont charmé.
Eſt-il un plus beau droit que celui d'être aimé ?

De ton auguſte ayeul l'éclatante mémoire
Remplit les nations qu'alarme encor ſa gloire,
Et leur orgueil, jaloux de la ſplendeur des lys,
A tes nombreux exploits a reconnu ſon fils.

Peuples, qu'aux champs de Mars a terraſſés mon maître,
A des traits plus chéris vous devez le connaître.
Peignez-leur ſa bonté, vous qui, dans Fontenoy,
Rameniez la victoire aux pieds de votre Roi:
Guerriers, que ce héros, dans des plaines ſanglantes,
Couronna de lauriers de ſes mains triomphantes,
Vous, illuſtres témoins de ces pleurs précieux,
Que la victoire même arrachait de ſes yeux,
Qui de l'humanité, dans un champ de carnage,
Pour la première fois, entendiez le langage,
Qui vîtes la pitié, ſaiſiſſant tous les cœurs,
Secourir les vaincus en pleurant les vainqueurs.

De ces vertus, grand Roi, que ton ſiècle s'honore!
L'Europe a dû te craindre, & l'Europe t'adore.
Tu peux lancer la foudre, & tu donnes la paix.

On trouve enſuite une lettre de Mada-

Digitized by Google

me de la Vallière à Louis XIV. Ce sujet, qui semble promettre beaucoup, n'est peut être qu'ébauché; mais l'Académie, à qui cet ouvrage fut envoyé, applaudit, sans doute, à quelques endroits tels, par exemple, que le commencement de la pièce & les morceaux suivans.

Sire... quel autre titre, en l'état où je suis,
Me sied-il de donner au plus grand des Louis?
Il m'est permis encor d'admirer votre gloire...
Il faut de tout le reste écarter la mémoire.
Respecter mon amant, qui n'est plus que mon Roi:
Vous cessez de m'aimer... tout est fini pour moi.
. . . . . .
Vous ne me verrez point, les yeux noyés de pleurs,
Apporter à vos pieds ma honte & mes douleurs;
Trop peu sûre de moi, je craindrais que mes larmes
N'eussent plus de pouvoir qu'il n'en reste à mes charmes;
Et que mon cœur, suivant des sentimens trop doux,
Si vous étiez à moi, ne fût encore à vous.

Tant que je vous verrais, toute votre inconstance
Me convaincrait trop peu de votre indifférence;

Digitized by Google

J'en douterais sans cesse, & mon crédule amour
En pleurant l'infidèle attendrait son retour.

Il faut qu'une barrière éternelle & barbare
Entre nous élevée, à jamais nous sépare...
Pour m'arracher à vous, il faut la voix d'un Dieu;
Mais cette voix l'emporte.. & pour jamais... adieu.

. . . . . .

O mon Dieu! tu m'appelles:
Je te suis... mais éteins des flammes criminelles;
Fais naître un feu plus pur par toi-même inspiré:
Seul, après mon amant, tu peux être adoré:
Tu peux seul ranimer ma languissante vie,
Et rendre au sentiment mon ame anéantie;
Cette ame si sensible, & qu'il te plut former,
Se donne à son auteur... elle a besoin d'aimer.

Dans la lettre de César au Sénat Romain, avant le passage de Rubicon, on rencontre d'heureuses imitations de Lucain.

Fortune!.. c'est à toi que César s'abandonne.
Qu'une ombre de Sénat menace, éclate, tonne;
Qu'en faveur de Pompée importunant les dieux,
Il cherche l'avenir qui nous attend tous deux.
Allons, sans fatiguer ces maîtres du tonnerre,
Reconnoître leur voix dans le champ de la guerre.
Je ne veux pas entrer dans leurs conseils secrets.
La victoire ou la mort: ce sont là leurs décrets.

Digitized by Google

Qu'ils viennent traverſer mes hautes deſtinées,
Ces nobles Chevaliers qui, depuis tant d'années,
N'ont vû que des exploits & des proſpérités.
Qu'ils ſuivent au combat ces Romains ſi vantés,
Ces rigides cenſeurs dont la vertu trompée
Perdit la République, en adorant Pompée:
Ce fameux Marcellus, ce farouche Caton,
Ce Brutus ſon élève & ſur-tout Cicéron...
Cicéron leur oracle, &c.

Des ſtances à M. de Voltaire méritèrent, de la part de ce grand homme, une réponſe charmante, déjà imprimée dans beaucoup de recueils, mais qu'on ne ſera peut être pas fâché de retrouver ici.

Vous flattez trop ma vanité;
Cet art ſi ſéduiſant vous était inutile;
L'art des vers ſuffiſoit: & votre aimable ſtyle
M'a lui ſeul aſſez enchanté.
Votre âge quelque fois haſarde ſes prémices
En eſprit ainſi qu'en amour:
Le tems ouvre les yeux, & l'on condamne un jour,
De ſes goûts paſſagers les premiers ſacrifices:
A la moins aimable beauté,
Dans ſon beſoin d'aimer, on prodigue ſon ame;
On prête des appas à l'objet de ſa flamme;
Et c'eſt ainſi que vous m'avez traité.

Digitized by Google

Ah! ne me quittez point, séducteur que vous êtes.
Ma muse a reçu vos sermens;
Je sens qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes,
Qui pensent fixer leurs amans.

L'Empire de la Mode est une épître adressée à Madame la Comtesse de ***.

Sur la mode, c'est vous qui m'ordonnez d'écrire.
Vous qui charmez comme elle, en fuyant son empire.
Il faut donc essayer de chanter ses travers.
Elle est pourtant l'arbitre & le prix de mes vers.
Heureux si, pour la suivre en sa course infinie,
Le peintre de nos mœurs m'eût laissé son génie!
Le pouvoir de la Mode augmente chaque jour.
Le monde est son domaine: & Paris est sa cour.
Un peuple imitateur, soumis à ses caprices,
Prend ou quitte, à son gré, ses vertus & ses vices,
&c.

Le recueil est terminé par des essais dramatiques tirés d'Homère. Ce sont des scènes dont le plan est tracé dans l'Illiade, mais dont les détails appartiennent presque tous à l'Ecrivain Français. La première scène se passe vers le milieu de la nuit entre Ulysse & Agamemnon, dans la tente de ce dernier. C'est le moment de

Digitized by Google

l'Illiade où Agmemnon veut renvoyer l'armée, & où Ulysse le détermine à faire des démarches auprès d'Achille pour fléchir & ramener ce héros.

AGAMEMNON.

Voilà donc les honneurs qui nous furent promis ;
Et la foi qu'on devait à des dieux ennemis !
Troye ici nous assiége, &, loin de ses murailles,
Jusques sur nos vaisseaux vient chercher les batailles.
Sur tous les élémens Hector victorieux
S'y montre environné de la force des dieux.
Notre flotte, par lui, sera réduite en cendre.
Nous n'avons plus d'Achille, hélas ! pour la défendre.

ULYSSE.

Nous n'avons plus d'Achille ? Ah ! nous l'aurions encor
Si votre orgueil n'eût fait plus que n'osoit Hector.
Ce mot m'est échappé, Seigneur. Mais nos misères
Ne me permettent plus des discours moins sincères.
Nous n'avons plus d'Achille ? Ah ! c'est trop différer.
Puisqu'il respire encore, il faut tout réparer.
Vous l'avez outragé. Votre aveugle colère,
De ses nombreux exploits lui ravit le salaire.

Digitized by Google

Il faut à cette offenſe égaler ſes honneurs.
Lui rendre Briſéis, déſarmer ſes fureurs,
Vous vaincre... & mériter que la Grèce fidelle
Applaudiſſe à ſon Roi qui s'immole pour elle.

AGAMEMNON.

Il n'eſt plus tems, Seigneur. Les dieux ſe ſont vengés,
Et du parti d'Hector ils ſe ſont tous rangés.
Jupiter nous trompait. Il dément ſes oracles.
Pour le ſang de Priam il s'épuiſe en miracles,
Défend contre Junon le Troyen criminel,
Et veut couvrir vingt Rois d'un opprobre éternel.

ULYSSE.

Qu'ai-je entendu, Seigneur? Je doute ſi je veille.
Eſt-ce la voix d'un Roi qui frappe mon oreille?
Qu'oſez-vous propoſer?

AGAMEMNON.

D'arracher au trépas
Un peuple malheureux qui tend vers moi ſes bras.
Prince, c'eſt trop lutter contre les deſtinées.
Dix jours nous ont ravi le fruit de dix années.
Cédons à Jupiter, & ne nous flattons plus
Que les murs d'Ilion puiſſent être abattus.

ULYSSE.

Avez-vous pû, grands dieux, laiſſer tant de foibleſſe

Digitized by Google

Au cœur du Roi des Rois & du chef de la Gréce ?
Rappellez-vous, Seigneur, quel fut Agamemnon.
Rempliſſez les devoirs qu'impoſe un ſi grand nom.
Ou s'il faut qu'aujourd'hui, démentant votre vie,
Vous alliez, ſans honneur, revoir votre patrie,
Partez... à vos vaiſſeaux la mer ouvre un chemin.
Mais tous les Grecs mourront les armes à la main.
Ajax & Diomède, unis avec Ulyſſe,
Peut-être à leur valeur rendront le Ciel propice;
Et, hâtant ſes décrets par de plus nobles coups,
Obtiendront des lauriers qui n'étaient dus qu'à vous.

AGAMEMNON.

Sage & vaillant héros, qu'un ſi preſſant langage,
En des tems plus heureux, eût flatté mon courage!
Mais que peuvent ſervir tous les efforts humains
Contre le bras d'un Dieu qui les veut rendre vains ?
Lui ſeul a, de nos mains, arraché la victoire,
Nous a couverts de honte & les Troyens de gloire.
Son immortelle Egide, au milieu des combats,
Marchait devant Hector & glaçait nos ſoldats.
L'élite de nos chefs privés de ſépulture
Dans ce champ, des oiſeaux deviennent la pâture;

Digitized by Google

Et je ne suis pas Roi pour suivre imprudemment
D'une bouillante ardeur l'orgueilleux mouvement ;
Faire périr l'armée en courant à la gloire,
C'est acheter trop cher l'honneur d'une victoire.
J'aime mieux épargner les débris d'Ilion
Que d'immoler mon peuple à mon ambition :
Et le premier devoir, dans le rang où nous sommes,
Est de connaître au moins le prix du sang des hommes.

ULYSSE.

Malheur sans doute aux Rois qui, dans la pourpre assis,
Contre l'humanité pourraient s'être endurcis!
Que sa touchante voix pour Ulysse a de charmes!
A ces beaux sentimens j'applaudis par mes larmes,
Seigneur, & c'est aux dieux à les récompenser.
Las de vous éprouver, ces dieux vont se fixer
Et ceindre votre front de la palme immortelle
Qui vous attend à Troye, où leur voix vous appelle.
Mais c'est par des efforts plus grands, plus glorieux,
Qu'il faut hâter l'effet des promesses des dieux.
Vingt Rois sur votre front ont mis le diadême.
Ah! soyez votre juge & votre Roi vous-même.
Si la Grèce soumise aime à vous obéir,

Digitized by Google

Vous devez la sauver & non pas la trahir.
Elle ne vous a point confié sa conduite
Pour vous laisser l'honneur de commander sa fuite.
Elle demande Achille : & de votre union
Dépend l'arrêt des dieux qui condamne Ilion.
Appaisez ce héros : & le fer & la flamme
Auront bientôt détruit les restes de Pergame.

AGAMEMNON.

Je reconnais trop bien que le fils de Thétis
Fut l'unique rempart contre nos ennemis.
Au-dessus des mortels & de sa renommée,
Achille, aimé du Ciel, valait seul une armée.
Grecs ! au glaive d'Hector je vous ai livrés tous,
En vous privant du Dieu qui combattait pour vous !
C'est peu que Briséis, à ses desirs rendue,
Fasse voir dans mon camp ma fierté confondue ;
Je veux, par des présens, par des soumissions,
Mettre fin, s'il se peut, à nos divisions,
Et que tout l'avenir consacre la mémoire
D'un jour qui va d'Achille éterniser la gloire.
Trop heureux si le Ciel, protégeant mon dessein,
Ne me réduisait pas à m'abaisser en vain.

ULYSSE.

Le grand Agamemnon tout entier se déploye.
Vous nous rendez les dieux qui combattaient pour Troye.

Digitized by Google

Son jour eſt arrivé. Plein d'un ſi juſte eſpoir,
Je vais faire parler l'honneur & le devoir;
Je me rends, de ce pas, dans les tentes d'Achille,
Puiſſé je triompher de ce cœur indocile,
Le rendre à la patrie, & lui faire envier
Le courage d'un Roi qui daigne ſupplier!
Sage Divinité, dont la main protectrice,
Des périls les plus grands ſut préſerver Ulyſſe,
Minerve, s'il eſt vrai que les dieux immortels
S'honorent de l'encens qu'on brûle à leurs autels,
Si mes vœux ont percé leur demeure éternelle,
Que le ſalut des Grecs ſoit le prix de mon zèle.
Fais qu'à ce long courroux las de s'abandonner,
L'inexorable Achille apprenne à pardonner;
Déjà trompant les ſoins & l'eſpoir de ſa mère,
D'un vain déguiſement je perçai le myſtère:
C'eſt toi qui m'inſpirais; & ce jeune héros,
Voyant briller un fer, abandonna Scyros.
Viens, acheve, ô! déeſſe! & parle par ma bouche.
Prête à ma faible voix un charme qui le touche.
Adieu, Seigneur; j'eſpère avant la fin du jour
Voir Troye en feu, d'Achille annoncer le retour.

La ſcène ſuivante ſe paſſe dans les tentes d'Achille & ſon ami Patrocle.

ACHILLE.

. . . . Cher Patrocle, eſt ce toi!
Quel deſſein t'a conduit dans les tentes du Roi?

Digitized by Google

Tu ne me réponds rien. Je vois couler tes larmes,
Ulysse, que je fuis, redoublait mes alarmes.
J'ai craint que ta pitié pour des Rois malheureux
Ne te fît oublier l'horreur que j'ai pour eux.
Patrocle aspirait-il à servir un perfide?
Es-tu l'ami d'Achille ou l'esclave d'Atride?
Et dois-tu plus aux Grecs qui n'ont rien fait pour toi
Qu'à la tendre amitié qui t'unit avec moi.

PATROCLE.

Souffrez qu'entre eux & vous mon ame se partage.
Seigneur, Agamemnon veut réparer l'outrage
Que son injuste orgueil vous fit avec éclat.
Accordez-lui sa grace en marchant au combat.

ACHILLE.

Moi! combattre pour lui! travailler à sa gloire!
Je n'en ai que trop fait. Perdons-en la mémoire.
Oublions des ingrats que j'ai trop bien servis.
Privés de mes secours ils en sauront le prix.

PATROCLE.

Ainsi de leur malheur artisan volontaire,
Achille se souvient de sa seule colère,
Et lui-même, effaçant des exploits superflus,
De ses premiers sermens ne se souviendra plus.

Digitized by Google

Montrez-vous: & les Grecs ſont ſûrs de la victoire.
Quel ſpectacle pour vous ſi vous aimez la gloire!
Atride ſuppliant!.. Hector par-tout vainqueur!..
Que faut-il donc, cruel, pour fléchir votre cœur?

ACHILLE.

Que m'ont fait les Troyens, Pâris, Hector, Hélène?
C'eſt ſur leurs ennemis que doit tomber ma haine.
Ceſſe de la blâmer. Viens jouir avec moi
De leur confuſion qu'augmentera l'effroi.
C'eſt la néceſſité qui vient de les réduire.
Leurs dons intéreſſés ne peuvent me ſéduire.
Gémis-tu de leurs maux ſans reſſentir les miens?
Cher ami, mes affronts ne ſont-ils plus les tiens?
Et peux-tu ſouhaiter qu'Achille les endure
Sans qu'il faſſe à la Grece expier ſon injure?
Des triomphes d'Hector je ne ſuis plus jaloux.
La gloire a moins d'attraits que mon juſte courroux.
Puiſſent tous les auteurs d'une vaine entrepriſe,
Foudroyés ſous des murs que le Ciel favoriſe,
Périr, ou déteſter l'empire de leur Roi,
Et d'un jour importun s'affranchir avec moi!

PATROCLE.

Votre abſence ſuffit ſans implorer la foudre.
Ah! le malheur des Grecs aurait dû les abſoudre.

Vous

Digitized by Google

Vous n'êtes point le sang des héros, ni des dieux.
Qui leur devrait le jour leur ressemblerait mieux.
Un repentir léger les porte à la clémence.
Achille sur vingt Rois exerce sa vengeance,
Et de leur flotte en proie à des feux dévorans,
Détourne, sans pitié, des yeux indifférens.
Ah ! s'il m'eût consulté, le fils d'une déesse
N'eût point à son dépit sacrifié la Grèce :
Et, par de grands exploits plus noblement vengé,
Eût fait rougir l'ingrat qui l'avait outragé.

ACHILLE.

On m'a trop offensé. Ma haine est immortelle.
Thétis & le destin sont d'accord avec elle.
Je contente, en partant, ma colère & les dieux ;
Mais cache-moi les pleurs qui coulent de tes yeux.
Mon cœur, en les voyant, me trahirait peut-être.
Respecte des fureurs que les dieux ont fait naître.
La vengeance a pour moi les charmes les plus doux.
Patrocle m'est pourtant plus cher que mon courroux.
Garde-toi d'abuser de ton injuste empire.
Souviens-toi qu'à tes vœux je fus près de souscrire,
Et que contre toi seul mon cœur mal affermi
Sentit moins un affront que les pleurs d'un ami.

Digitized by Google

PATROCLE.

Eh bien ! Si l'amitié peut te parler encore,
Ne me refuſe point la grace que j'implore.
J'abandonne les Grecs à leur ſort malheureux :
Je ne te preſſe plus de combattre pour eux ;
Mais réponds à l'eſpoir qui vient de me ſéduire.
Donne-moi tes guerriers & ton char à conduire
Et permets qu'aujourd'hui, de tes armes couvert,
Je rende au camp des Grecs l'ombre de ce qu'il perd.
Hector, que tant de fois fit trembler ta préſence,
Ne pourra ſoutenir ta ſeule reſſemblance.
De ton caſque divin l'éclat va le frapper,
Et peut-être mon bras ſuffit pour le tromper.

ACHILLE.

D'un deſſein ſi fatal ne puis-je te diſtraire ?
Eſt-ce ainſi que Patrocle épouſait ma colère ?
Ah ! trop cruel ami, que me demandes-tu ?
Grecs, vous triompherez par ſa ſeule vertu !
Quoi ! pour mes ennemis tu veux combattre encore !
C'eſt pour eux, contre moi, que Patrocle m'implore !
Mais, n'importe. C'eſt lui. Je n'y puis réſiſter.
C'eſt un arrêt du Ciel qu'il me faut reſpecter.
Prends mes armes, mon char. Qu'à ta voix, qu'ils chériſſent,

Digitized by Google

Mes coursiers immortels, comme moi, t'obéis-
sent,
Qu'ils portent devant eux la mort avec l'effroi.
Qu'ils poursuivent Hector, prompt à fuir devant
toi.
Retarde encor d'un jour la perte de la Grèce.
Ecarte de son camp la flamme vengeresse.
Tu le veux; J'y consens. Pars; & vas aujour-
d'hui
Humilier Atride en triomphant pour lui.
Mais n'étends pas plus loin tes vœux ni ta vic-
toire.
Qu'on te prenne pour moi. C'est assez pour ta
gloire.
Content d'avoir sauvé les Grecs & leurs vaisseaux,
Reviens prendre avec moi la route de Scyros.
Adieu. Déjà la nuit fait place à la lumière.
Je ne t'arrête plus. Entre dans la carrière;
Et que vingt Rois jaloux, à tes nouveaux exploits,
Reconnaissent l'ami dont mon cœur a fait choix.

Enfin la troisième & dernière scène se passe entre Achille & Ulysse qui vient lui apprendre la mort de Patrocle.

ACHILLE.

Roi d'Itaque, apprenez-moi mon sort.
Qu'est devenu l'ami qui cause mes alarmes?
Vit il encor?

Digitized by Google

ULYSSE.

Couvert & digne de vos armes,
Il a, par sa vaillance & par d'illustres coups,
Fait douter les deux camps si c'était Mars ou vous.
Je l'ai vû des Troyens faire une affreux carnage.
Son char, au milieu d'eux, s'ouvre un sanglant passage.
Il étoit prêt d'entrer dans les murs d'Ilion;
Il frappe. On meurt. Tout fuit. Le divin Sarpédon,
Fier & trop plein du Dieu dont il tient la naissance,
Au-devant de ses pas avec fureur s'élance.
Patrocle l'attendait; &, malgré ses efforts,
Le fils du Roi des Dieux est tombé chez les morts.
Glaucus, pour le venger, acourt & prend sa place;
Mais la mort suit de près son inutile audace.
Hector arrive enfin. Sa vue a dissipé
L'effroi dont le Troyen avait été frappé.
Les Grecs en le voyant doutent de la victoire.
Patrocle se promet une nouvelle gloire,
Et, content d'être entré dans les champs de l'honneur,
S'applaudit d'un péril digne de son grand cœur.
Jupiter au tour d'eux fait gronder son tonnerre.
Il fait pleuvoir du sang. Il ébranle la terre.
A ces marques, Hector reconnaît son appui,
Et sent que Jupiter s'est déclaré pour lui.

Digitized by Google

Patrocle, dédaignant le sort qui le menace,
Croit faire encor changer les dieux par son audace.
Il laisse au loin son char & sur Hector il fond.
Il triomphoit. Sa lance entre ses mains se rompt.
Hector de ce moment saisit tout l'avantage.
Le secours d'Apollon lui tient lieu de courage.
Patrocle tombe... Hector, trompé par sa valeur,
Croit du fils de Thétis être déjà vainqueur.

ACHILLE.

Cher Patrocle! tu meurs... & j'endure la vie!
Et m'a seule douleur ne me l'a point ravie!
Je n'avais qu'un ami. Je le perds. Juste Ciel!
Je te rends grace au moins de m'avoir fait mortel.
Mon cœur ne connaît plus la gloire, ni la honte,
Ulysse, je perds tout... & la mort la plus prompte
Terminera des jours que je ne puis souffrir.
Achille ne doit point pleurer. Il peut mourir.

ULYSSE.

Oui. Mais il doit mourir vengé : couvert de gloire :
Faire changer le sort: nous rendre la victoire ;
Paraître tel qu'Alcide ou le Dieu des combats,
Et se rendre immortel, comme eux, par son trépas.
Comptable aux Grecs d'un sang que vous voulez répandre,

Digitized by Google

Verſez-le, s'il le faut, dans Ilion en cendre.

ACHILLE.

Oui j'y vole. Mon cœur trop long-tems abattu
Au cri de la vengeance a repris ſa vertu.

(*Il prend la lance d'un des Theſſaliens, & prononce les derniers vers en marchant à l'ennemi.*)

Troyens enorgueillis du long repos d'Achille,
Plus de pitié pour vous; plus d'eſpoir, plus d'aſyle.
Je voue à votre race un éternel courroux.
Patrocle, en périſſant, vous exterminera tous.
Grand Dieu! le ſang d'Hector peut ſeul me ſatisfaire.
Qu'il meure. Je n'ai plus d'autres vœux à vous faire.

Ces morceaux nous paraiſſent faits pour donner une idée avantageuſe des talens poëtiques de M. le Marquis de Ximenez & du mérite de ſon recueil, dont il n'y a encore que la première partie d'imprimée.

Fables orientales & Poëſies diverſes; ſuivies du *Protecteur Bourgeois* ou *de la Confiance trahie*, comédie en vers, de *l'Héritage* & du *Mariage manqué*, deux contes dramatiques, & de réflexions

Digitized by Google

sur la littérature & sur quelques autres sujets; par M. B***.

Nisi utile est quod facimus, frustrà est gloria.
PHED.

Où l'utile n'est pas, la gloire est trop frivole.

Aux Deux-Ponts, à l'imprimerie ducale; & se trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine; 3 vol. *in*-8°. petit format. Prix, 3 liv.

Les écrits renfermés dans ces trois volumes ne peignent pas moins un esprit agréable & facile que des mœurs douces & honnêtes. L'estimable auteur n'a jamais perdu de vue la maxime qu'il a prise pour épigraphe. Il s'est particulièrement étudié à revêtir des graces de la poësie les adages, les maximes & les traits animés de la morale du sage de Perse. Cette morale, qu'embellit la fiction, ne peut manquer d'intéresser la jeunesse qui demande qu'on l'occupe à des lectures qui fixent agréablement son attention. « Es-» tu de l'ambre, disoit un sage à un mor-» ceau de terre odoriférante qu'il avoit » ramassé dans un bain? Tu me charmes » par ton parfum. Elle lui répondit: je » ne suis qu'une terre vile; mais j'ai ha-

Digitized by Google

» bité quelque tems avec la rose. » Cet apologue de Saadi est une leçon qui nous avertit également & de ne fréquenter que des gens sages & éclairés, & de ne nous occuper que de lectures qui peuvent nourrir l'esprit & former le cœur.

M. B*** nous donne, à la tête de ces fables orientales, un abrégé de la vie du philosophe Persan qui ne cessa, par ses actions & ses écrits, de porter ses compatriotes à la vertu. Il a composé le *Gulistan* ou le jardin des roses, le *Bostan* ou le jardin des fruits, & le *Molamâat* ou les rayons. Saadi, dans ces différens ouvrages, expose avec candeur, pour l'instruction de ses concitoyens, les défauts de sa jeunesse. Il m'arriva, nous dit-il, par un emportement de jeune homme, de répondre à ma mère avec une fierté insultante. Elle fut contristée, elle alla s'asseoir dans un coin, & des larmes tomboient sur ses joues. Je m'approchai d'elle, & cette sensible mère me dit : « Toi qui es aujourd'hui si grand » avec moi, ne te souvient-il pas combien » je t'ai vu petit. » Il avoue encore qu'étant très jeune, il lisoit l'alcoran au milieu de sa famille. Ses frères s'endormirent, & il dit à son père. *Regardez les ; ils dorment & je prie.* Mon père m'embrassa tendrement & me dit : « O mon chèr Saadi!

Digitized by Google

» ne vaudroit-il pas mieux que tu dor-
» misses aussi, que d'être si vain de ce que
» tu fais. » Ce dernier trait est mis en vers dans ce recueil de poësies.

Saadi, obligé de quitter sa patrie désolée par les Turcs, voyagea pendant quarante ans. Il nous a conservé une de ses avantures. Ce poëte fut rencontré par des brigands qui, après l'avoir dépouillé, lâchèrent des chiens contre lui. Son premier mouvement avoit été de ramasser des pierres pour se défendre contre ces animaux; mais la gelée avoit été si forte, qu'il ne put en arracher une, ce qui lui fit dire, en se sauvant : *Voilà de méchantes gens; ils lâchent les chiens & attachent les pierres.* Cette plaisanterie, ajoute Saadi, fit rire le chef des voleurs, qui lui cria de demander ce qu'il voudroit. Je ne vous demande, répondit le poëte, que la veste dont vous m'avez dépouillé; mais le chef des voleurs ne s'en tint pas à cette restitution : il lui fit donner de plus une veste fourrée.

Saadi fut mis en captivité à Tripoli & condamné à travailler aux retranchemens de la ville. Un marchand d'Alep le racheta, moyennant dix pièces d'or, & lui donna sa fille en mariage avec une dot

Digitized by Google

de cent sequins. Mais il ne paroît pas que ce sage ait trouvé le bonheur dans cette union. Sa philosophie, qui avoit adouci la barbarie des maîtres les plus durs, ne put vaincre la méchanceté d'une femme. Comme il se plaignoit des chagrins continuels que cette femme lui causoit, elle lui dit un jour : « N'es-tu pas celui que » mon père a racheté pour dix pièces d'or? *Oui*, lui dit-il ; *mais il m'a vendu pour cent sequins.*

Saadi, de retour en Perse sous le règne Mustafer Eddin Aboubekre, se fit aimer de ce Monarque, qui le combla de bienfaits. Ce fut à ce prince qu'il dédia son *gulistan.* M. B. rapporte une anecdote extraite de cet ouvrage. On pourra prendre plaisir à la voir ici, à cause de son rapport avec le conte du *Roi & le Meunier* de Mansfield, auteur Anglois, l'intermède *du Roi & le Fermier* & la *Partie de chasse de Henri IV.* « Manfor, Calife du Roi de » Maroc, s'égara un jour à la chasse ; le » vent se leva furieux; il sembloit que l'eau » du Ciel voulût engloutir la terre; la nuit » qui s'avançoit devint encore plus af- » freuse par son obscurité. Manfor ne » savoit ni que devenir, ni le lieu où il » étoit : demeurer, chercher l'abri de

Digitized by Google

» quelques arbres, le secours de quelque
» chemin, tout lui paroissoit un péril
» évident. Dans l'incertitude du parti
» qu'il devoit prendre, il apperçut de
» loin une lumière; un moment après il
» vit qu'elle étoit portée par un pêcheur
» qui alloit pêcher des anguilles dans un
» lieu près de là. Le Roi l'aborde, lui
» demande le chemin qui mène au palais
» du Roi : vous en êtes à dix milles, ré-
» pondit-il; le Roi le pria de l'y conduire.
» Je n'en ferai rien, dit-il; si le Man-
» sor étoit ici en personne, je le refuse-
» rois de crainte qu'enveloppé de l'ora-
» ge & des ténèbres, il ne se noyât dans
» ces lieux marécageux. Hé! que t'impor-
» te, repartit le Prince, que le Mansor
» vive ou ne vive pas? Comment, que
» m'importe, replique le pêcheur? Mille
» vies comme la mienne & comme la vô-
» tre ne valent pas un de ses moindres
» jours. Aucun Prince ne mérite mieux
» toute l'affection de ses sujets, & celle
» que j'ai pour lui est si grande, que je
» l'aime mieux que moi; & cependant je
» m'aime bien. — Tu ne parlerois pas
» comme tu parles si tu n'en avois reçu
» des bienfaits considérables. — Moi?
» non; mais quels bienfaits plus considé-

Digitized by Google

» tables peut on espérer d'un bon Roi » qu'une justice équitable, un gouverne- » ment sage & tranquille? Sous sa protec- » tion, je jouis en paix de ce qu'il a plû à » Dieu me donner; j'entre dans ma ca- » bane, j'en sors quand je veux, & je ne » sache homme qui m'inquiéte ou qui » m'outrage. Venez, vous serez mon hô- » te; demain je vous guiderai où vous » voudrez. Le Roi suivit le bonhomme à » sa cabane, se sécha, soupa avec sa fa- » mille, se reposa jusqu'au matin, fut » rencontré par ses veneurs, & récompen- » sa le meunier à qui il donna son château » de *César Alcubir*, devenu depuis une » des plus belles villes de l'Afrique & » des plus renommées pour les arts, pour » les sciences & pour les bonnes mœurs. »

Saadi eut la plus longue & la plus heureuse vieillesse; il vécut plus d'un siècle, & mourut l'an de l'Egire 691 & de notre Ere 1311.

Les fables orientales sont suivies de poëfies diverses & des *quatre Parties du jour*, pastorale d'un peinceau léger, d'un coloris frais & agréable. La comédie du *Protecteur bourgeois* nous présente la peinture d'un de ces hommes que les richesses ont avilis & qui voient,

Digitized by Google

... Dans leurs trésors grossis par cent moyens,
Le prix de la vertu comme des autres biens.

On applaudira également à la morale vive & enjouée des contes dramatiques, & aux réflexions sur la littérature. Ces réflexions sont celles d'un écrivain judicieux, d'un homme de goût qui a su rendre ces observations piquantes par des citations faites avec choix. L'auteur, dans un chapitre sur la considération due aux titres, rapporte ce trait d'Alexandre qui, après un combat où il risqua cent fois de perdre la vie, s'écria : *O Athéniens, que vous me coûtez de peines !* Exclamation qui est le plus bel éloge que l'on ait fait des lettres. Le héros Macédonien les regardoit comme les distributrices de la gloire, & adressoit pour cette raison la voix à Athènes savante & dispensatrice de la renommée.

Histoire de la Littérature Françoise, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours avec un tableau du progrès des arts; par MM. de la Bastide l'aîné & d'Ussieux. A Paris, chez Edme, libraire, rue St Jean-de-Beauvais; vol. *in* 12.

Digitized by Google

Il ne paroît encore que les deux premiers volumes de cet ouvrage dont la condition de l'acquisition actuelle est de payer six livres, en retirant ces deux premiers volumes, six livres en recevant les tomes III & IV. Les autres volumes seront de même délivrés deux à deux pour quatre livres aux souscripteurs qui auront les deux derniers *gratis*. La souscription est ouverte jusqu'à la fin de Décembre prochain. Ceux qui n'auront point souscrit payeront chaque volume sur le pied de 2 liv 15 sols.

Cette histoire de notre littérature doit être distinguée, & pour le plan & pour la forme, de l'histoire littéraire de la France, publiée en plusieurs volumes *in* 4°. par les Religieux Bénédictins de la Congrégation de St Maur, & du tableau historique des gens de lettres, par M. L. de L. que l'on peut regarder comme un excellent abrégé de l'ouvrage volumineux des Bénédictins. Ces deux écrits nous présentent des articles séparés & distincts des poëtes, des littérateurs, des sçavans. Mais ces gens de lettres ou ces sçavans n'ont eu souvent que des rapports éloignés. Quoique contemporains, ils ont quelquefois fourni des carrières très-inégales, & cul-

Digitized by Google

tivé la ſcience ou l'art dans des tems différens, & avec des ſuccès inégaux. Leur enſemble ne peut donc offrir que pluſieurs maſſes placées les unes à la ſuite des autres, toutes indépendantes, & où l'on chercheroit en vain le développement des cauſes qui ont influé ſur les progrès & la décadence des lettres. MM. de la Baſtide & d'Uſſieux, éclairés par ces réflexions, ont ſuivi une marche différente de celle de leurs prédéceſſeurs, & n'ont enviſagé, dans leur hiſtoire, que le tableau progreſſif des ſciences & des beaux arts. Ils n'ont point, en conſéquence, aſſujetti les faits à des retours périodiques, puiſque cet ordre n'eſt pas celui des actions humaines. Mais ils ont, pour la diſtribution de leur hiſtoire, eu égard aux révolutions que les lettres, ainſi que les empires, ont éprouvées. Les deux premiers volumes de cette hiſtoire, qui viennent de paroître, en font deſirer la ſuite. Ils ſont enrichis de notes hiſtoriques, critiques & littéraires, & de citations bien capables de ſatisfaire l'empreſſement d'un lecteur éclairé, jaloux de voir les faits ramenés à leur exacte vérité, & curieux de connoître les ſources les plus pures de l'érudition françoiſe.

Digitized by Google

Recherches critiques, hiſtoriques & topographiques ſur la ville de Paris, depuis ſes commencemens connus juſqu'à préſent, avec le plan de chaque quartier; par le Sr Jaillot, géographe ordinaire du Roi. A Paris, chez l'Auteur, quai & à côté des grands Auguſtins; & chez Lottin aîné, imprimeur-libraire, rue St Jacques, au Coq.

Nous avons déjà fait connoître, dans le Mercure du mois d'Août dernier, ce bon ouvrage, qui ſe diſtribue par cahier. Le premier nous offre le quartier de *la Cité;* les deux ſuivans, qui viennent d'être publiés, comprennent le quartier *St Jacques la Boucherie* & le quartier *Sainte Opportune*, avec leurs plans gravés avec beaucoup de netteté. Les recherches de M. Jaillot ſont toujours inſtructives; elles ſont, par leur exactitude & par l'attention de l'auteur à citer les ſources où il a puiſé, très propres à ſervir de ſupplément ou de correction aux autres écrits topographiques & hiſtoriques publiés juſqu'à préſent ſur Paris.

Traité élémentaire d'Arithmétique par M. l'Abbé Boſſut, de l'Académie royale

Digitized by Google

des sciences, Examinateur des Ingénieurs, &c. A Paris, 1772, chez Cl. Antoine Jombert, rue Dauphine; volume *in* 8°. de 276 pages.

Ce traité d'arithmétique de M. l'Abbé Bossut doit être distingué des autres traités, peut-être en trop grand nombre, que nous avons sur cette science. Il est sur-tout recommandable par l'ordre & la clarté qui y règnent; par l'enchaînement des matières qui le composent, & par la simplicité des démonstrations, qui sont tout-à la fois courtes & rigoureuses. Nous ne dirons rien de plus en faveur de cet ouvrage; nous nous contenterons seulement de remarquer, à son occasion, qu'il est fort heureux pour ceux qui, par goût ou par état, doivent se livrer à l'étude des mathématiques, qu'un aussi grand géomètre que M. l'Abbé Bossut, & qui présente ses idées avec tant de netteté, veuille se donner la peine de traiter les parties élémentaires de ces sciences. Cet ouvrage est la première partie du cours de mathématiques que cet illustre académicien se propose de composer ou plutôt de compléter. On connoît les excellens traités de méchanique statique & d'hidrodynamique qu'il a

Digitized by Google

publiés depuis peu ; & nous savons que son algèbre, qui est actuellement sous presse, sera suivie sans délai d'un traité de géométrie. Le public nous saura peut être gré de ce que nous nous hâtons de lui annoncer des richesses dont il pourra bientôt jouir.

Les Sacrifices de l'Amour, ou Lettres de la Vicomtesse de Senanges & du Chevalier de Versenai. Nouvelle édition. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Delalain, libraire, rue de la Comédie Françoise.

Nous avons déjà parlé de cet ouvrage. Nous nous contenterons, pour faire connaître cette seconde édition qui en prouve le succès, de transcrire une partie de l'avertissement. « Je n'ai pu faire réimprimer » ces lettres aussi-tôt que je l'aurais voulu ; de sorte qu'il s'en est répandu des » éditions furtives pleines de contresens, » de transpositions & de fautes intolérables. Celle que je présente au Public » est au moins très-soignée. On n'y trouve presque point de lettres où je n'aie » fait des changemens. Le tutoyement de » Mde de Senanges & du Chevalier avait » déplu, & je l'ai supprimé. Quant au » caractère de mon héroïne, j'ai cru de-

Digitized by Google

» voir le conserver tel que je l'avais conçu » d'abord.... Le discours qui précédait » cet ouvrage n'était qu'une esquisse ra- » pide & peu approfondie. Dans cette » édition, je l'intitule *Avant-propos*, &, » comme j'ai eu le tems de le rendre plus » court, il vaudra peut-être mieux. J'ai » fait imprimer, à la suite des lettres, des » *Réflexions sur la Poësie*, qui ne sont » pas dans l'édition de mes œuvres en » grand papier. »

Nouvelle édition de Molière, avec figures.

PROSPECTUS.

L'accueil que le Public a fait à l'édition *in* 8°. de Pierre Corneille, avec des commentaires & des gravures, devoit nécessairement faire penser à lui offrir, dans la même forme, une édition de l'auteur inimitable qui créa la comédie, comme Corneille avoit créé la tragédie.

On a donc tâché de faire, pour la nouvelle édition de Molière, proposée par souscription, ce qu'on a fait pour celle du Prince de nos auteurs tragiques. Le papier, les caractères, les dessins nouveaux, les gravures, tout sera digne, & de la curiosité du Public, & de ce qu'on doit à Molière.

Digitized by Google

Cette édition, qui paroîtra en 1773, ſera, de la part de ſes coopérateurs & de la nation, une eſpèce d'hommage centenaire bien dû au grand homme que la France a pleuré un ſiècle avant nous, & dont elle n'a point encore réparé la perte.

Les planches, y compris le portrait & les fleurons des titres, compoſeront quarante gravures, exécutées par nos meilleurs artiſtes, d'après les deſſins de M. Moreau, avantageuſement connu par ſon crayon ingénieux & ſa compoſition piquante. On ne doit pas laiſſer ignorer que le portrait de Molière ſera gravé d'après l'original du célèbre Mignard; M Molinier, qui en eſt le poſſeſſeur, a bien voulu le communiquer aux éditeurs.

A l'égard du commentaire qu'on a diſpoſé de façon à ne point altérer la netteté du texte de Molière, ſi le plus grand reſpect, ſi l'amour le plus vif pour ce grand homme, ſi les ſoins, ſi les travaux les plus ſuivis, ſi les recherches les plus étendues, & quelque connoiſſance de l'art dramatique ont pu ſuppléer aux talens de l'homme de lettres qui en a été chargé; il oſe eſpérer que ſon ouvrage ne ſera point indigne de l'auteur ſur lequel il a travaillé avec le plus grand zèle.

Digitized by Google

De tous les écrivains susceptibles d'un commentaire, ce sont les poëtes comiques qui en ont le besoin le plus décidé. Attachés à la peinture des mœurs & des usages de leur siècle, il doit nécessairement se trouver dans leurs ouvrages, après la révolution d'un nombre d'années, beaucoup de choses emportées par le torrent des variétés en tout genre; on a besoin, pour les entendre, de se rapprocher du tems où elles ont été présentées.

L'instabilité des langues vivantes qui ne se fixent pas même après les beaux jours qui les ont rendu fameuses, parce qu'il est de l'essence de la folie humaine d'aspirer toujours, quoique vainement, à une plus haute perfection; l'inconstance des usages & des modes; tout contribue chaque jour à ôter aux productions les plus précieuses de l'esprit cette fraîcheur qui les décore, & c'est au commentateur à n'imputer ces rides de l'âge qu'au tems dont la main outrageante les a sillonnées.

S'il y a jamais eu une époque où l'on dût essayer de ramener les esprits aux vrais principes de la comédie, par l'examen des ouvrages de Molière, c'est celle où nous nous trouvons. Avoir quitté les traces de Molière, c'est avoir abandonné

Digitized by Google

celles de la nature qui l'avoit formé. Puisse la lecture de cet écrivain comique servir de règles à la jeunesse qui se prépare à nous instruire & à nous amuser par son art, & la détourner des sentiers du mauvais goût, trop fréquentés de nos jours!

Tel est le point de vue où s'est placé le commentateur de Molière; c'est en faisant ses efforts pour attacher les yeux sur ce modèle, qu'il espère être de quelque utilité à ceux qui se destinent à la carrière difficile du théâtre, & plaire à ceux dont le goût se plaint hautement de nos monstres modernes.

Il a trop de reconnoissance pour le don qui lui a été fait de remarques grammaticales sur 14 pièces de Molière, pour ne pas publier qu'il les regarde comme la partie la plus estimable de son commentaire, ainsi que la vie de l'auteur, par M. de Voltaire, dont il a fait usage, de son consentement. Ne voyant dans cet ouvrage que la gloire de Molière, il a dû préférer un portrait de maître, à tout autre qui n'auroit pû sortir de ses mains que comme une foible esquisse.

L'augmentation du papier & des gravures n'a pas permis au libraire de faire

Digitized by Google

un grand avantage pécuniaire aux souscripteurs; mais il leur en fera un autre, auquel ils seront plus sensibles.

Quoique le livre soit tiré à un assez petit nombre d'exemplaires pour que toutes les épreuves des gravures soient belles, il faut cependant convenir que les premières auront quelque chose de plus brillant.

Les souscripteurs peuvent être assurés que les premières épreuves leur sont destinées, &, parmi ces premières, ils seront les maîtres de s'approcher du commencement autant qu'ils le voudront, en envoyant retirer leurs exemplaires de bonne heure. Le libraire leur fera savoir, par la voie des Journaux, le jour qu'il ouvrira sa distribution, & il suivra fidèlement l'ordre du tirage dans l'ordre de la livraison des exemplaires souscrits.

Conditions.

Cette édition sera composée de six volumes *in*-8°. très-forts, parce qu'on a voulu se conformer, à cet égard, à l'édition *in*-4°. & ne pas multiplier les volumes.

On souscrira jusqu'à la fin de cette année 1772, à raison de 42 liv. l'exemplaire

Digitized by Google

en feuilles; savoir, 24 liv. en souscrivant, & 18 liv. en retirant les six volumes, vers Pâques de 1773 au plus tard. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront 50 liv. pour les six volumes.

Les souscriptions se prendront à Paris chez le Clerc, libraire, à la Toison d'or, quai des Augustins.

L'on auroit pu distribuer la moitié de l'ouvrage en souscrivant; mais il a paru plus commode pour le Public de distribuer l'ouvrage entier. Cependant le libraire se fera un plaisir de faire voir les gravures, qui sont presque finies, & l'impression, qui est à moitié faite.

ACADÉMIES.

Assemblée publique de l'Académie d'Amiens, tenue le 25 Août 1772.

CETTE séance fut ouverte par M. Petist, avocat du Roi, directeur de l'Académie, qui, dans son discours, remarqua, comme un fait unique dans l'histoire des empires, que, pendant vingt-six lustres, le royaume de France n'a eu que deux Souverains,

Digitized by Google

vetains, Louis XIV & Louis XV; ce qu'il accompagna de l'expreſſion ſenſible des vœux de tous les François pour que le règne de *Louis le Bien Aimé* ſurpaſſe encore en durée celui de *Louis-le-Grand.*

M. Baron, ſecrétaire, fit l'éloge de M. Duclos, honoraire de l'Académie, & de M. Coignon, académicien ordinaire.

M. Bucquet, académicien honoraire, annonça, par l'éloge de Henri IV, la réponſe que ce bon Roi fit, le 22 Août 1594, dans Amiens aux Députés de Beauvais, touchant la réduction de cette ville: réponſe qui eſt un véritable portrait de ce Prince, fait par lui même. « Henri, dit » M. Bucquet, eſt, depuis St Louis, le » plus grand, &, juſqu'à Louis le Bien-» Aimé, le meilleur des Rois François. »

Un Diſcours de M. d'Eſmery, ſur la néceſſité des lettres dans les profeſſions principales de la ſociété; un diſcours de M. Goſſart, pour prouver que le ſentiment conſtitue la poëſie & l'éloquence, & la lecture des ſtances ſur les paſſions, couronnées par l'Académie, remplirent la ſéance.

Ces belles ſtances ſont de M. l'Abbé Talbert, chanoine de la métropole de

Digitized by Google

Besançon, qui, le même jour, a remporté le prix d'éloquence dans l'Académie de Dijon pour l'*Eloge de Bossuet.*

L'Académie a donné le prix proposé pour l'*Eloge de Voiture* à celui qu'en a fait M. Maillart, d'Amiens, maître-ès-arts en l'Université de Paris.

Le prix de l'école de botanique a été donné au sieur de Wiregaire, employé dans l'Ecole vétérinaire de la Compagnie de Luxembourg.

L'Académie propose pour sujet du prix qu'elle donnera l'année prochaine l'*Eloge d'Adrien Baillet ;* & pour sujet d'un autre prix, elle demande *les règles de construction d'un Hygromètre, dont les variations soient déterminées & comparables à celles d'autres hygromètres semblables.... On demande sur-tout l'instrument le plus simple & d'une construction plus facile.*

Chacun des prix est une médaille d'or de la valeur de 300 liv.

Les ouvrages seront envoyés, francs de port, à M. Baron, secrétaire de l'Académie, à Amiens, & ne seront reçus que jusqu'au premier Juillet 1773 exclusivement.

Voici quelques strophes de l'ode de M. Talbert sur les Passions.

Digitized by Google

Vaſtos volvunt ad littora fluctus.

Les volcans embraſés fermentent ſous la terre;
Ils ouvrent les rochers, vomiſſent le tonnerre;
Tout cède à leur effort.
De l'Etna ſourcilleux la cime eſt allumée;
Le bitume, la cendre & la noire fumée
Sont lancés par la mort.

Tel eſt des paſſions l'impétueux délire:
Le cœur qui les nourrit s'agite, ſe déchire
Sous leur joug odieux.
Mais tes loix, ô vertu, règnent ſans tyrannie:
Source de toute paix, de gloire, d'harmonie,
C'eſt toi qui fais les Cieux.

De la cupidité le regard étincelle;
Sa crainte vigilante eſt la garde fidelle
Qui défend ſes tréſors.
Mais les dons de Plutus, dans les mains de l'avare,
Reſſemblent à ces mêts qu'un uſage biſarre
Plaçoit devant les morts.

Fortune, le remords prompt à venger tes crimes,
De tes adorateurs fait d'illuſtres victimes,
Dont il eſt le vautour:
Il vit de leur ſubſtance, en ſecret les dévore;
Dans un ſommeil ſiniſtre il les punit encore
Des attentats du jour.

Digitized by Google

Celui qui les soumet au frein de la sagesse
Craint de se dégrader, instruit de sa noblesse :
Voilà sa vanité.
Mériter des amis, sentir, penser, connoître,
S'environner d'heureux (on n'en fait point sans l'être)
Voilà sa volupté.

SPECTACLES.

OPÉRA.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue les représentations de la *Cinquantaine* que le Public a revue avec un plaisir toujours nouveau, parce qu'une musique où il y a beaucoup de chant & d'élégance doit nécessairement être toujours agréable. Cette pastorale sera bientôt remplacée par quelques représentations des Fragmens composés des actes de *Pigmalion*, de *Titée* & du *Devin du Village*.

On se dispose aussi à donner incessamment sur ce théâtre *Adèle de Ponthieu*, tragédie nouvelle en trois actes, dont le poëme est de M. le Marquis de St Marc, & la musique de M. de la Borde, premier

valet-de-chambre ordinaire du Roi, & de M. Berton, directeur de l'Académie royale de Musique.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens ordinaires du Roi ont donné le Samedi 26 Septembre, la premiere représentation des *Cherusques.*, Tragédie nouvelle tirée de l'Allemand, par M. Bauvin.

Ségismar, Prince Cherusque, a deux fils, Arminius & Flavius; l'un & l'autre rivaux de gloire & d'amour. Arminius regne dans le cœur de Trusnelde, fille d'Adelinde, Princesse Cherusque. Adelinde a l'ambition de faire couronner Sigismond son fils, & l'a déjà fait nommer Pontife du Temple d'Auguste. Varrus, Prêteur Romain, entreprend d'asservir ce peuple jusqu'alors indomptable. Il profite de la division que la jalousie a mise entre les deux frères, il flatte l'ambition d'Adelinde, & cette Princesse connoissant la fierté républicaine d'Arminius, promet à Flavius, son frère, de lui donner sa fille, s'il veut la seconder dans

Digitized by Google

ſes projets. Varrus cherche à en impoſer par ſa magnificence, & veut amollir un peuple libre & guerrier par le charme des arts, de l'abondance & de la paix. Ségiſmar qui voit l'eſpérance & l'appui de ſa Patrie dans le courage d'Arminius, l'anime à la défenſe de ſon pays; ce jeune héros raſſemble ſes guerriers, & s'arme contre les Romains. C'eſt envain que Flavius, pour obtenir l'amitié d'Adelinde, vante les bienfaits des arts & l'alliance que les Romains offrent aux Chéruſques. Ségiſmar, Arminius & Truſnelde elle-même, rejettent ces gages de la ſervitude, & leur préfèrent la noble indépendance. Cependant Varrus arrive dans tout l'éclat de ſa gloire au milieu des Chéruſques, & compte par cette démarche engager leurs chefs à l'imiter & à venir dans ſon camp. Il a diſpoſé des ſoldats pour les ſurprendre & les arrêter. Ségiſmard & les principaux Chéruſques ſe rendent auprès de Varrus, pour lui porter leur refus. Arminius les devance; il s'apperçoit de la trahiſon, s'échappe, & revient à la tête des Chéruſques attaquer les Romains. Truſnelde inſtruite du danger de ſon amant, prend un caſque & va combattre à côté de lui. Les Romains

Digitized by Google

ſont mis en fuite, ils emmènent Truſnelde priſonniere. Ségiſmar ſuccombe. Flavius ne peut ſoutenir la vue de ſon père, tué en défendant ſon pays. Il vole contre les Romains, acheve leur défaite, enleve leur captive, la ramène à ſon frère, & ne veut plus éprouver que l'amour de la liberté; Adelinde eſt obligée de renoncer à ſon ambition. Sigiſmond, ſon fils, revoit avec tranſport échouer les projets odieux de ſa mère, & s'accomplir les vœux qu'il a formés pour ſon pays. Arminius triomphant obtient la récompenſe de ſes heureux travaux par l'indépendance de ſa patrie, & par ſon union avec la généreuſe Truſnelde.

Cette Tragédie a été applaudie. On y a remarqué de beaux vers, & des ſentimens patriotiques exprimés avec nobleſſe & avec énergie.

Elle a été très-bien jouée par Mlles Dumeſnil & Veſtris; par MM. Brizard, Molé, Montvel, Dauberval & Pontheuil.

On a retenu ces vers.

SÉGISMAR.

Sais-tu ce qu'à Céſar fit dire Arioviſte?
J'irois trouver Céſar ſi j'en avois beſoin;

Digitized by Google

Si César veut me voir qu'il ait le même soin.
Varrus peut s'appliquer cette réponse sage.

FLAVIUS.

Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage.

SÉGISMAR.

Un hommage léger souvent pese à l'honneur.

. . . . . .

FLAVIUS.

J'ai vu Rome, & le mal n'a pas frappé mes yeux.

SÉGISMAR.

Moi, je ne l'ai point vue & je la connois mieux.
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent
Sont autant de fléaux que les peuples détestent.

. . . . . .

FLAVIUS.

Dois-je abhorrer les arts, quand on les calomnie ?
Ils sont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble est-il vil à vos yeux ?
Tout languit sans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au sein de la disette,
Et la tranquillité dans notre ame inquiéte,
Vous redoutez des arts qui, consolant nos cœurs,
Enrichiroient le peuple, adouciroient nos mœurs.

Digitized by Google

SÉGISMAR.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses superbes palais n'étoient que des cabanes.
Nous sommes maintenant ce qu'elle étoit alors;
Nous avons ses vertus; redoutons ses trésors.
Prends-y garde, en tout tems on a vu l'opulence
A sa suite traîner les arts & la licence;
Corrompre tous les cœurs au plaisir inclinés;
Les rendre injustes, vains, lâches, efféminés.
Et le peuple opulent, tombé dans l'esclavage,
Cherche & ne peut trouver son antique courage.
Telle est Rome; en perdant ta noble pauvreté,
Comme elle, tu perdrois bientôt ta liberté.

FLAVIUS.

Quoi, mon père insensible aux faveurs les plus rares,
Veut donc que les Germains restent toujours barbares!

SÉGISMAR.

Ce nom n'est pas honteux; va, n'en sois point blessé.
Qui sait combattre & vaincre est assez policé.

FLAVIUS.

Rome n'est-elle pas l'école de la terre?

Digitized by Google

Qui peut mieux enſeigner le grand art de la guerre ?

SÉGISMAR.

Tu vantes ſes leçons ; mais quel en eſt le fruit !
Elle corrompt les cœurs que ſon ſavoir inſtruit ;
Elle énerve le bras qui doit en faire uſage ;
Eh ! que ſert la ſcience où manque le courage ?

FLAVIUS.

Que nous ſert le courage admiré dans nos bois,
Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits,
Reſtent enſevelis...

SÉGISMAR.

C'eſt aſſez, ſi mon zèle,
Si mon nom eſt connu de ce peuple fidèle.

On a remis ſur ce théâtre, le mercredi 30 Septembre, *Deucalion & Pirrha*, comédie en un acte, en proſe, de M. de Saint-Foix. Le Public a revu, avec un nouveau plaiſir, ce drame ingénieux & bien connu qui offre un tableau philoſophique du penchant irréſiſtible des deux ſexes l'un pour l'autre.

Cette comédie a été parfaitement jouée par M. Molé, par Mlle Doligni, & par Mlle Fanier.

Digitized by Google

DÉBUT.

Le 4 Octobre, M. des Eſſarts a débuté dans les rôles de *Liſimon*, du Glorieux, & *Lucas* du Tuteur.

Cet acteur eſt d'une taille & d'une phyſionomie propres à l'emploi qu'il embraſſe. Il a une voix forte & diſtincte; & joue avec beaucoup de naturel, de franchiſe, de vivacité & de vérité les rôles dits *à manteau*, *les Payſans*, &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le lundi 28 Septembre, les Comédiens Italiens ont donné la première repréſentation de *Julie*, Comédie en trois actes mêlée d'ariettes, dont les paroles ſont de M. Montvel, Acteur François, & la muſique de M. Deſaides, Compoſiteur Allemand.

M. de Marſange, Seigneur d'un Village, veut donner ſa fille Julie en mariage à un Comte fort riche, mais vieux, ſourd, begue, boſſu; avec qui il a fait un dédit. Le jeune St Albe eſt la victime d'un vil

Digitized by Google

intérêt, mais il a l'amour pour lui. L'approche du mariage effraye Julie. Elle conte ses peines à Louison, sa femme de Chambre, & par son moyen elle se dérobe à la persécution de son pere, & se sauve chez une tante qui l'aime, dont elle veut implorer l'appui. Elle s'égare dans un bois. La fatigue & la nuit l'obligent de s'arrêter. Michaux, honnête Bucheron, la rencontre, & l'engage à venir dans sa chaumière. Ce Bucheron trouve le bonheur dans la santé, dans le travail, & dans la compagnie de Cateau, sa fille, & de Lucas, son gendre. Il laisse éclater sa joie, & montre de l'empressement à secourir le malheureux qui ne l'est point par sa faute. Il n'est pas riche, mais il aime à partager avec celui qui a moins que lui. La belle infortunée est recueillie dans sa chaumière, & prend un repas champêtre avec lui & sa famille. St Albe apprenant la fuite de Julie, a volé sur ses pas; le hasard l'amène chez le Bucheron, qui ne veut pas souffrir que les deux Amans demeurent sous le même toit. Il renvoie cet amant se cacher dans la hute du Jardinier, au château de M. de Marsange. Il promet de faire son bonheur, & médite l'expédient d'engager le

pere de Julie à consulter l'inclination de sa fille. Cateau & Lucas prennent leurs beaux habits; ils vont, par son ordre, implorer M. de Marsange de les garantir de la persécution de Michaux, qui veut disent-ils, sacrifier leur amour à l'intérêt & forcer Cateau à épouser le Bailli du Village, homme vieux, borgne & tout contrefait. M. de Marsange est confondu de cette avanture qui retrace ses torts; cependant il promet à ces amans, qu'il croit malheureux, de les protéger. Arrive Michaux qui fait l'emporté, & qui exige que sa fille lui obéisse. Le Seigneur essaye en vain de le fléchir, & de le persuader; Michaux oppose son exemple à ses leçons; il ne peut, dit il, suivre un meilleur modèle, il faut que les enfans obéissent à leur pere, dussent-ils être malheureux, & une fille ne doit aimer que par avis de parens. La tante de Julie dit à M. de Marsange, mais voilà votre histoire; qu'avez vous à répondre? Enfin elle raconte à Michaux ce qu'il fait bien. Le Seigneur s'attendrit, & le Bucheron profite de cet heureux instant pour rappeler ce père aux sentimens de la nature; il lui représente qu'il faut qu'il donne l'exemple, s'il veut que sa morale profite; que

Digitized by Google

tout le monde le blâme; enfin il lui découvre que tout ceci n'eſt qu'un jeu; Julie & St Albe viennent en même temps ſe jeter à ſes pieds, le fléchiſſent & obtiennent leur pardon, & ſon conſentement. Le vieux Comte, qui a couru après ſa maîtreſſe fugitive, arrive tout fracaſſé d'une chûte de cheval, aprête à rire, & eſt auſſi-tôt congédié. Il veut plaider, mais la tante s'offre de payer le dédit. Chacun eſt ſatisfait. Les Amans ſont heureux; & promettent de marquer leur reconnoiſſance à Michaux & à ſes enfans.

Cette Comédie eſt gaie, intéreſſante & amuſante. La muſique en eſt agréable; il y a dans cette Comédie un grand nombre d'Acteurs, qui tous, ſuivant leurs talens, ont concouru à ſon ſuccès.

Madame Biglioni joue le rôle de Julie, Madame la Ruette celui de Cateau, Madame Moulinghen Louiſon, Madame Berard la tante, Mlle Deſglands une Dame de la nôce. M. Clairval joue Lucas, M. Nainville, Michaux; M. Julien, l'Amant; M. Suin, le Pere; M. la Ruette le vieux Comte.

Digitized by Google

DÉBUTS de Mlle COLOMBE.

Le Dimanche 6 Septembre 1772, *Hortense*, dans le Huron.
Le Mercr. 9, *Sophie*, dans Tom-jones.
Mercr. 16. *Suzette*, dans le Bucheron. *Lucile*, dans Lucile.
Dimanche 20, *Sophie*, dans Tom-jones.
Mercr. 23. *Jenny*, dans le Roi & le Fermier. *Lucile*, dans Lucile,
Jeudi 24, *Louise*, dans le Déserteur.
Dim. 27, *Louise*, dans le Déserteur.
Dimanche 4 Octobre, *Zémire*, dans Zémire & Azor.
Mercredi 7, *Zémire*, dans Zémire & Azor.

Une figure intéressante & noble; une taille aussi belle & aussi noble que sa figure; une voix juste, sensible, brillante, flexible & légère; un goût de chant un peu Italien; mais qu'il est aisé de réduire à une plus grande simplicité; un jeu naturel, aisé, décent, animé; un geste plein de grace, & que l'exercice & l'habitude rendront encore plus simple; beaucoup de sensibilité & d'intelligence; tout ce que la nature peut donner à une Actri-

Digitized by Google

ce & à une Cantatrice, pour exceller dans ces deux arts, & auſſi peu qu'il eſt poſſible de ces légers défauts que l'uſage du Théâtre de Paris corrige en peu de tems : telle eſt l'idée que nous croyons pouvoir donner avec juſtice, d'après le jugement même du Public de cette débutante. Son début a été plus ou moins brillant, ſelon que les rôles ont été plus ou moins analogues au caractère de ſa figure & de ſa voix. Mais les plus difficiles & les plus conſidérables ſont ceux qu'elle a le mieux remplis.

A Mlle Colombe, au ſortir de la première pièce de ſes débuts à la Comédie Italienne.

Tor dont les charmes tout-puiſſans
Auraient ſeuls fixé nos hommages ;
Quand le prodige des talens
S'y joint pour ravir nos ſuffrages,
Jeune & belle Colombe, en ce précieux jour
Goûte bien ton triomphe, il eſt cher à l'amour :
Dans ſon temple il t'élève un trône
En ſouriant à nos vœux aſſidus ;
De myrte & de lauriers il forma ta couronne,

Digitized by Google

Et ces honneurs t'étoient bien dus. . .
Poursuis ton vol rapide où la gloire t'entraîne,
C'est elle qui s'honore en t'ornant de ses fleurs :
Nouvelle Déité qu'adore cette scène,
Ton culte est à jamais au fond de tous les cœurs.

Par M. le M. de S. A.

EXTRAIT d'une Lettre de M. de L. H. à M. de Voltaire, à l'occasion des honneurs rendus à son Buste, &c.

J'ai été témoin, Mardi dernier d'une fête d'autant plus agréable qu'elle était imprévue, & à laquelle il ne manquait rien que celui qui en était le héros. C'était vous sur-tout qui deviez voir Mlle Clairon habillée en prêtresse d'Apollon, poser la couronne de lauriers sur la tête de l'auteur d'Alzire, dont le buste était élevé sur un piédestal, s'adresser à ce marbre insensible comme s'il eût dû l'entendre & s'animer à sa voix, & réciter avec ce bel organe & cette déclamation harmonieuse & sublime que vous lui connaissez une ode pleine de chaleur & d'enthousiasme qui semblait être l'hommage de la

Digitized by Google

postérité. Il fallait l'entendre s'écrier en commençant.

Tu le poursuis jusqu'à la tombe,
Noire envie, & pour l'admirer
Tu dis, attendons qu'il succombe
Et qu'il vienne enfin d'expirer, &c

Je voudrais pouvoir vous transcrire ici l'ode entière. En voici du moins quelques fragmens.

Graces, vertus, raison, génie,
Dont il fut l'organe divin,
Tendre Vénus, sage Uranie
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux arts, dont il fut idolâtre,
Dieux du Lycée & du théâtre,
Venez, descendez parmi nous:
Digne de la Grèce & de Rome,
Ce jour qui célèbre un grand homme
Doit être une fête pour vous.

Du ton sublime de Corneille,
Il a fait parler les Romains.
Racine a formé son oreille
Et mis son pinceau dans ses mains;
Grand comme l'un, quand il veut l'être,
Moins sage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux;

Digitized by Google

Le dirai-je? encor plus tragique,
Dans cet art profond & magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O toi, qui, sans doute, incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui comme d'Hercule,
Un seul n'a point fait ces travaux;
Ne divise point ton hommage,
Postérité, sur cette image
Fixe tes regards incertains;
Vois celui qui, dans quinze lustres,
Egal à vingt hommes illustres,
En a seul rempli les destins.

Opinion, bisarre idole,
Dont l'Univers subit la loi,
Moins puissante que sa parole
En lui tu reconnais ton Roi.
Au milieu de l'erreur commune,
L'homme éloquent est ce Neptune
Qui s'élève du sein des eaux,
Il parle aux vagues mugissantes,
Et les vagues obéissantes
Vont expirer sous les roseaux.

Toi qui, sous le glaive abattue,
Devenais l'opprobre des loix,
Famille innocente, à ma voix,

Digitized by Google

Vient, tombe aux pieds de ſa ſtatue.
Qu'importe de feintes douleurs ?
Qu'importe de ſtériles pleurs
Qu'il a fait répandre au théâtre !
Ce ſont tes pleurs qu'il a taris,
Qui rendront le monde idolâtre
De ſon ame & de ſes écrits.

De nos bons Rois modèle auguſte,
Henri, le plus doux des vainqueurs,
Simple & grand, magnanime & juſte,
Tu vis à jamais dans nos cœurs ;
Mais ſans ajouter à ta gloire,
Ton poëte rend ta mémoire
Plus chère à nos derniers neveux ;
Sous un pinceau qui nous enchante
Ton image encor plus touchante,
Reçoit plus d'encens & de vœux.

Voilà les vers que vous deviez entendre. Je regarde cette petite fête comme une eſpèce d'inauguration. C'eſt la muſe de la tragédie chantant devant la ſtatue de Sophocle un hymne compoſé par Pindare, &c.

Digitized by Google

*RÉPONSE de M. de V**.*

La maiſon de Mlle Clairon eſt donc devenue le temple de la gloire. C'eſt à elle à donner des lauriers, puiſqu'elle en eſt toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement. Je ſuis un peu entouré de cyprès. On ne peut pas plus mal prendre ſon tems pour être malade. Je vais pourtant me ſecouer & écrire au grand Prêtre & à la grande Prêtreſſe, &c.

*LETTRE du même, à M. M**, auteur de l'Ode précédente.*

On m'a inſtruit, mon cher ami, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'eſt impoſſible de vous remercier dignement & d'autant plus impoſſible que je ſuis aſſez malade. Il ne faut pas vous témoigner ſa réconnaiſſance en mauvais vers; cela ne ſerait pas juſte. Mais je dois vous dire ce que je penſe en proſe très ſérieuſe; c'eſt qu'une telle bonté de votre part & de celle de Mlle Clairon, une telle marque d'amitié eſt la plus belle réponſe

Digitized by Google

qu'on puisse faire aux cris de la canaille qui se mêle d'être envieuse. . . . .

. . . . . .

S'il faut détester les cabales, il faut respecter l'union des véritables gens de lettres... Je vous remercie donc pour moi, mon cher ami, & pour la gloire de la littérature que vous avez daigné honorer en moi. Voici mon action de graces à Mlle Clairon, &c.

VERS à Mademoiselle CLAIRON,

Les talens, l'esprit, le génie,
Chez Clairon sont très-assidus;
Car chacun aime sa patrie.
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine Orgie
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous:
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les tems votre ouvrage,

Digitized by Google

A M. L. auteur du Mercure de France, Sur la Musique.

J'ai lu, Monsieur, avec le plus grand plaisir, dans votre Mercure d'Avril dernier, une dissertation aussi intéressante que savante sur la Musique,* à l'occasion de Castor. Je ne suis point musicien; mais la bonne musique à toujours produit beaucoup d'effet sur moi. Sensible aux progrès de cet art charmant, il m'a semblé que les conseils par lesquels l'amateur termine cette dissertation pouvoient y contribuer; permettez-moi de les rappeller.

« C'est donc à nos écrivains distingués à favoriser les progrès de la musique. C'est à nos musiciens les plus avoués de la nation, à faire taire l'aveugle prévention qui relègue leurs talens dans un genre inférieur à celui de la tragédie. Plusieurs de leurs airs démentent cette présomption injuste. Malgré l'anathême porté contre la langue de Racine, que l'on juge anti-musicale, Paris fourmille de musiciens étrangers qui ne demandent qu'à consacrer leurs talens a nos théâtres; nous en connoissons d'Allemands, d'Italiens, qui n'attendent que des poëmes pour travailler. Mais notre langue, demande-t-on,

* Par M. de Chabanon, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, amateur très distingué & très-connu de la musique, de la poëfie & de la littérature.

Digitized by Google

» leur est-elle familière ? Il y a une question bien » plus importante à faire : Ont-ils du génie ? celle-» ci résolue à leur avantage, l'autre ne doit pas » inquiéter.

» Puissions-nous voir bientôt tant de talens di-» vers occupés du soin de nos plaisirs, & l'opéra » francois (malgré cette dénomination aujour-» d'hui presqu'injurieuse) jouir de la même supé-» riorité que la scène françoise s'est acquise sur tous » les théâtres de l'Europe !

Ce vœu m'a paru d'un patriote, homme de goût, qui connoît les ressources de notre langue & qui l'aime, & m'a déterminé à vous faire part, Monsieur, d'une lettre qui m'est tombée entre les mains, écrite par un homme de qualité à un des directeurs de l'opéra ; cette lettre annonce qu'un musicien Allemand, très-fameux, donne la préférence à notre langue, même sur l'italienne pour la composition musicale, & se dispose à convaincre les incrédules que le génie s'approprie tout, & que les difficultés ne font, en l'irritant, qu'en attiser le feu. Je crois que le Public lira avec plaisir une lettre qui lui en promet beaucoup, si vous voulez bien l'insérer dans le prochain Mercure avec la mienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L. D. L., Associé de l'Académie de Villefranche.

LETTRE

LETTRE à M. D., un des Directeurs de l'Opéra de Paris.

A Vienne en Autriche, le 1^r^ Août 1772.

L'estime qui vous est due, Monsieur, & pour vos talens, certainement très-distingués, & pour l'honnêteté de votre caractère, qui m'est particulièrement connue, m'a déterminé à me charger de vous écrire, pour vous faire part que le fameux M. Glouch, si connu dans toute l'Europe, a fait un opéra français qu'il desireroit qui fût donné sur le théâtre de Paris. Ce grand homme, après avoir fait plus de quarante opéras italiens qui ont eu le plus grand succès sur tous les théâtres où cette langue est admise, s'est convaincu par une lecture réfléchie des anciens & des modernes & par de profondes méditations sur son art, que les Italiens s'étoient écartés de la véritable route dans leurs compositions théâtrales ; que le genre français étoit le véritable genre dramatique musical ; que s'il n'étoit pas parvenu jusqu'ici à sa perfection, c'étoit moins aux talens des musiciens Français vraiment estimables qu'il falloit s'en prendre, qu'aux auteurs des poëmes, qui, ne connoissant point la portée de l'art musical, avoient, dans leurs compositions, préféré l'esprit au sentiment, la galanterie aux passions, & la douceur & le coloris de la versification au pathétique de style & de situation. D'après ces réflexions, ayant communiqué ses idées à un homme de beaucoup d'esprit, de talent & de goût, il en a

Digitized by Google

obtenu deux poëmes italiens qu'il a mis en musique. Il a fait exécuter lui-même ces deux opéras sur les théâtres de Parme, Milan, Naples, &c. Ils y ont eu un succès incroyable, & ont produit en Italie une révolution dans le genre. L'hiver dernier, la ville de Boulogne, en l'absence de M. Glouch, a fait représenter un de ces opéras. Son succès, dans cette ville, a attiré plus de vingt mille étrangers empressés à en voir les représentations; &, de compte fait, Boulogne a gagné, par ce spectacle, au delà de quatre-vingt mille ducats, environ 900000 livres de France. De retour ici, M. Glouch, éclairé par sa propre expérience, a cru s'appercevoir que la langue italienne, plus propre, par la répétition fréquente des voyelles, à se prêter à ce que les Italiens appellent des passages, n'avoit pas la clarté & l'énergie de la langue françoise; que l'avantage que nous venons d'accorder à la première étoit même destructif du véritable genre dramatique musical, dans lequel tout passage étoit disparate ou du moins affoiblissoit l'expression. D'après ces observations, M. Glouch s'est indigné contre les assertions hardies de ceux de nos écrivains fameux qui ont osé calomnier la langue française, en soutenant qu'elle n'étoit pas susceptible de se prêter à la grande composition musicale. Personne, sur cette matière, ne peut être juge plus compétent que M. Glouch: il possède parfaitement les deux langues, &, quoiqu'il parle la française avec difficulté, il la sait à fond; il en a fait une étude particulière; il en connoît enfin toutes les finesses, & sur tout la prosodie, dont il est très-scrupuleux observateur. Depuis long tems il a essayé ses talens sur les deux langues dans différens genres, & a obtenu des succès dans une cour où elles sont égale-

Digitized by Google

ment familières, quoique la françaiſe y ſoit préférée pour l'uſage ; dans une cour d'autant plus en état de juger des talens de ce genre, que les oreilles & le goût y ſont continuellement exercés. Depuis ces obſervations, M. Glouch deſiroit pouvoir appuyer ſon opinion en faveur de la langue françaiſe ſur la démonſtration que produit l'expérience ; lorſque le haſard a fait tomber entre ſes mains la tragédie-opéra d'Iphigénie en Aulide. Il a cru trouver, dans cet ouvrage, ce qu'il cherchoit. L'auteur, ou, pour parler plus exactement, le rédacteur de ce poëme me paroît avoir ſuivi Racine avec la plus ſcrupuleuſe attention. C'eſt ſon Iphigénie même miſe en opéra. Pour parvenir à ce point, il a fallu qu'on abrégeât l'expoſition, & qu'on fît diſparoître l'Epiſode d'Eriphile. On a introduit Calcas au premier acte, à la place du confident Arcas ; par ce moyen l'expoſition s'eſt trouvée en action : le ſujet a été ſimplifié, & l'action, plus reſſerrée, a marché plus rapidement au but. L'intérêt n'a point été altéré par ces changemens ; il m'a paru même auſſi entier que dans la tragédie de Racine. Par le retranchement de l'Epiſode d'Eriphile, le dénoûment de la pièce de ce grand homme n'ayant pu ſervir pour l'opéra dont il s'agit, il y a été ſuppléé par un dénoûment en action, qui doit faire un très bon effet, & dont l'idée a été fournie à l'auteur, tant par les tragiques Grecs que par Racine lui-même, dans la préface de ſon Iphigénie. Tout l'ouvrage a été diviſé en trois actes, diviſion qui me paroît la plus favorable au genre qu'exige une grande rapidité d'action. On a tiré ſans efforts du ſujet, & l'on a amené naturellement dans chaque acte un divertiſſement brillant

Digitized by Google

lié au sujet de manière, qu'il en fait partie, en augmente l'action ou la complette. On a eu grand soin de mettre en opposition les situations & les caractères, ce qui produit une variété piquante & nécessaire pour tenir le spectateur attentif, & pour l'intéresser pendant tout le tems de la représentation. On a trouvé moyen, sans avoir recours aux machines, & sans exiger des dépenses considérables, de présenter aux yeux un spectacle noble & magnifique. Je ne crois pas qu'on ait jamais mis au théâtre un opéra nouveau qui demande moins de frais, & qui cependant soit plus pompeux. L'auteur de ce poëme, dont la représentation entière ne doit durer au plus que deux heures & demie, y compris les divertissemens, s'est fait un devoir de se servir des pensées & même des vers de Racine, lorsque le genre, quoique différent, l'a pu permettre. Ces vers ont été enchassés avec assez d'art, pour qu'on ne puisse pas appercevoir trop de disparité dans la totalité du style de l'ouvrage. Le sujet de l'Iphigénie en Aulide m'a paru d'autant mieux choisi, que l'auteur, en suivant Racine, autant qu'il a été possible, s'est assuré de l'effet de son ouvrage, & que, par la certitude du succès, il est amplement dédommagé de ce qu'il peut perdre du côté de l'amour-propre.

Le nom seul de M. Glouch me dispenseroit, Monsieur, de vous parler de la musique de cet opéra, si le plaisir qu'elle m'a fait à plusieurs répétitions, ne permettoit de garder le silence. Il m'a paru que ce grand homme avoit épuisé toutes les ressources de l'art dans cette composition. Un chant simple, naturel, toujours guidé par l'expression la plus vraie, la plus sensible & par la mélodie la plus flatteuse; une variété inépuisable dans ses sujets & dans ses tours; les plus grands effets

Digitized by Google

de l'harmonie employés également dans le terrible, le pathétique & le gracieux ; un récitatif rapide, mais noble & expressif du genre ; enfin des morceaux de notre récitatif françois de la plus parfaite déclamation ; des airs dansans de la plus grande variété, d'un genre neuf & de la plus agréable fraîcheur ; des chœurs, des duo, des trio, des quatuor également expressifs, touchans & déclamés ; la prosodie de la langue scrupuleusement observée, tout, dans cette composition, m'a paru dans notre genre ; rien ne m'y a semblé étranger aux oreilles françaises ; mais c'est l'ouvrage du talent : par-tout M. Glouch est poëte & musicien, par-tout on y reconnoît l'homme de génie & en même tems l'homme de goût : rien n'y est foible, ni négligé.

Vous savez, Monsieur, que je ne suis point enthousiaste, & que dans les querelles qui se sont élevées sur la préférence des genres de musique, j'ai gardé une neutralité absolue : je me flatte donc que vous ne vous préviendrez pas contre l'éloge que je vous fais ici de la musique de l'opéra d'Iphigénie. Je suis convaincu que vous serez empressé à y applaudir ; je sais que personne ne desire plus que vous les progrès de votre art ; vous y avez déjà beaucoup contribué par vos productions & les applaudissemens que je vous ai vu donner à ceux qui s'y distinguoient. Vous verrez donc avec plaisir, & comme homme de talent, & comme bon citoyen, qu'un étranger aussi fameux que M. Glouch, s'occupe à travailler sur notre langue & la venge, aux yeux, de toute l'Europe des imputations calomnieuses de nos propres auteurs.

M. Glouch desire savoir si la direction de l'Académie de Musique auroit assez de confiance dans

Digitized by Google

ſes talens pour ſe déterminer à donner ſon opéra. Il eſt prêt à faire le voyage de France ; mais il veut préalablement être aſſuré, & que ſon opéra ſera repréſenté, & dans quel tems à peu-près il pourra l'être. Si vous n'aviez rien de fixé pour l'hiver, le carême ou la rentrée après Pâques, je crois que vous ne pourriez mieux faire que de lui aſſigner une de ces époques. M. Glouch eſt demandé avec beaucoup d'empreſſement à Naples pour le mois de Mai prochain ; il n'a voulu prendre, de ce côté, aucun engagement, & il eſt déterminé à faire le ſacrifice des avantages qu'on lui propoſe, s'il peut être aſſuré que ſon opéra ſera agréé par votre Académie, à laquelle je vous prie de communiquer cette lettre, & de me faire paſſer ſa détermination qui fixera celle de M. Glouch. Je ſerois bien flatté de partager avec vous, Monſieur, l'avantage de faire connoître à notre nation tout ce qu'elle peut ſe promettre en faveur de ſa langue, embellie par l'art que vous profeſſez. C'eſt dans ces ſentimens que je ſuis, avec la plus véritable eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

PS. Si la direction n'avoit pas aſſez de confiance dans le jugement que j'ai porté des paroles de cet opéra, je vous le ferois paſſer par la première occaſion.

J'oubliois de vous dire, Monſieur, que M. Glouch, naturellement très-déſintéreſſé, n'exige point, pour ſon ouvrage, au delà de ce que la direction a fixé pour les auteurs des opéra nouveaux.

Digitized by Google

ARTS.

GRAVURES.

I.

PORTRAIT en médaillon de Fréderic II, Roi de Prusse, Electeur de Brandebourg, orné des attributs de Mars & d'Apollon, gravé par N. le Mire, des Académies de Vienne en Autriche, & de Rouen. A Paris, chez l'auteur, rue & vis-à vis Saint Etienne des Grès, prix 1 livre 4 sols. Ce portrait, dont le dessin a été communiqué au graveur par un amateur arrivant de Berlin, joint au mérite de l'exécution, celui d'une ressemblance parfaite, & peut servir de Frontispice aux Œuvres de S. M. de format *in*-12.

II.

MM. Gautier Dagoty, père & fils aîné, pleins de zèle pour contenter le public, ayant eu occasion d'avoir le portrait de M. de Voltaire plus ressemblant que tout ce qu'on a vû, ils l'ont gravé de nouveau en couleur : mais comme dans la

Digitized by Google

distribution qu'ils font du premier cahier de leur *Galerie Universelle*, il s'est déjà donné plusieurs exemplaires de celui qu'ils avoient gravé d'après le tableau qui est à l'académie françoise, peint depuis trente années, ils avertissent les personnes qui ont reçu celui ci, ensemble avec les portraits du roi, du roi de Prusse & de Mgr le chancelier, qu'elles peuvent renvoyer leur estampe de M. de Voltaire, d'après M. de la Tour, & qu'on leur donnera à la place la nouvelle estampe en couleur présentement annoncée. On s'adressera au Bureau Royal de la Correspondance générale, rue des Deux Portes S. Sauveur, à Paris.

III.

NOUVELLES MÉDAILLES.

Médaille du Pont de Neuilly, gravée par M. Roettiers fils, graveur général des Monnoies de France.

Elle a pour légende *novam artis audaciam mirante Sequanâ.*

Et pour exergue : *Pons ad Lugniacum extructus M. DCC. LXXII.*

D'un côté est la tête du Roi, très-ressemblante, de l'autre est le pont entouré

Digitized by Google

d'un payſage où l'on apperçoit d'un côté une partie du château de Madrid, & de l'autre la montagne du Calvaire, & au bas Surenne & Puteaux.

La hardieſſe du pont, par ſa légèreté, s'y reconnoît : cette médaille eſt d'un grand détail, & neuve dans ſon aſpect; elle fait l'eloge du célèbre artiſte qui l'a exécutée.

Cette médaille en or a été préſentée au roi & à toute la famille royale, par M. de Trudaine, Conſeiller d'Etat, Intendant des Finances.

Le public nous ſaura gré ſûrement de lui tracer ſous les yeux deux autres médailles très-importantes, exécutées depuis peu par M. Roettiers fils, à qui elles ont mérité les applaudiſſemens de la cour & de la ville : ce ſont celles du nouvel Hôtel des Monnoies & de la Gorſe.

La première repréſente la tête du Roi d'un côté, & de l'autre le bâtiment qui y eſt vu en perſpective, avec une partie de la rue Guénégaud, du quai & de la rivière.

Cette médaille a exigé beaucoup de ſoin, & l'on en voit peu dont l'exécution ait été auſſi difficile à traiter.

Elle a été placée ſous la première pierre

Digitized by Google

du nouvel hôtel, posée au nom du Roi, par M. l'Abbe Terray, contrôleur général.

Elle a pour légende, *auro, argento, æri flando, feriundo*, & pour exergue: *ædes ad ficatæ. M. DCC. LXX.*

La seconde est celle de la Corse, qui n'est pas moins intéressante, & dont voici l'explication.

Lorsque Paoli se mit à le tête des révoltés, la Corse avoit pour armes une tête de nègre un bandeau sur les yeux.

Dans une assemblée qu'il convoqua des principaux du pays, il fit mettre sous un dais la tête noire, le bandeau relevé sur le front. On lui demanda pourquoi il changeoit les armes; il répondit: actuellement la nation voit clair.

Dans cette médaille on voit la France qui a ôté totalement le bandeau, & expose l'écusson de la tête aux rayons des trois fleurs de lys. Au moyen de cette grande lumière, le pays se défriche, l'on y fait des chemins; l'agriculture, la marine, la pêche produisent l'abondance que l'on voit sur le devant. Les horreurs de la guerre & les nuages se dissipent.

Cette médaille a été présentée au roi par les députés de Corse.

Elle a pour légende: *quam sublevatam finx. quòd avellatur fasciæ.*

Digitized by Google

Et pour exergue : *dicat, vovet, conſecrat, Cors. Conſult M. DCC. L. XX.*

MUSIQUE.

Airs choiſis de Maîtres Italiens avec des paroles françoiſes propres à la voix & aux inſtrumens. L'Amant heureux & la Bergère ſenſible; prix 36 ſols. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Chriſtine.

CES airs ſont avec accompagnement de violon & de baſſe chiffrée. Les paroles bien adaptées à la muſique, peignent les tendres affections d'un cœur ſenſible. La muſique du premier air eſt de *Laschi*, & celle du ſecond de *Galuppi*. Ces deux airs ont du caractère, de l'expreſſion & un chant facile.

COURS d'Expériences ſur l'Electricité.

SI nous devons aux anglois la conſtruction des nouvelles machines électriques à plateau, dont M. Sigaud de la Fond,

Digitized by Google

démonſtrateur de phyſique expérimentale, avoit originairement donné l'idée, nous devons à ce dernier le degré de perfection auquel elles ſont actuellement portées. Il a ſu tellement modifier les dépendances de ces ſortes de machines, qu'il eſt parvenu à réunir dans un très-petit volume, toutes les piéces dont il ſe ſert pour exécuter toutes les expériences qu'il a publiées dans ſon Traité de l'Electricité. Il a joint encore à cet appareil une petite machine pneumatique à deux corps de pompes, dont l'exactitude égale celle des meilleurs machines ordinaires. Il ne manquoit plus qu'une batterie électrique pour compléter totalement cette précieuſe collection. A l'aide de ce nouvel inſtrument, on démontre d'une manière plus ſenſible les analogies de la matière électrique avec celle du tonnerre & avec la matière magnétique. Si les anglois nous ont prévenu ſur l'invention de cette machine, & ſont parvenus à conſtruire des batteries d'une force ſupérieure, on ne peut diſconvenir que leur conſtruction ne ſoit encore bien imparfaite. La mauvaiſe diſpoſition des conducteurs, jointe à l'impoſſibilité d'eſtimer la charge d'électricité, expoſent ces batteries à des déto-

Digitized by Google

nations ſpontanées, qui briſent ſouvent quelques-uns des vaiſſeaux, & font manquer l'opération.

M. de la Fond, dont le zèle pour les progrès de la phyſique, & les ſuccès ſont ſuffiſamment connus, vient de remédier à cet inconvénient : il a changé la diſpoſition des conducteurs, de façon qu'il profite de toute la diſtance qui ſe trouve entre les deux armures des vaiſſeaux, & que la machine en eſt beaucoup moins expoſée aux détonations ſpontanées. Il vient de trouver, outre cela, une eſpèce d'index invariable qui lui indique le moment où la batterie eſt complétement chargée, & qui le garantit de la rupture des vaiſſeaux. Il fera voir cette ingénieuſe machine, & il en développera la conſtruction dans un Cours d'électricité, qu'il commencera le Mercredi 18 Novembre à midi, dans ſon cabinet de machines rue Saint Jacques, près Saint Yves, maiſon de l'Univerſité, & qu'il continuera les lundi, mercredi & vendredi à la même heure. Ceux qui voudront le ſuivre ſont priés de vouloir bien ſe faire inſcrire d'ici à ce tems. On ſuivra dans ce cours tous les progrès de l'électricité depuis ſon origine juſqu'à ce jour. On

Digitized by Google

insistera particulièrement sur les analogies de la matière électrique, sur son application dans quantité d'opérations chimiques, & sur tout sur les avantages qu'on en peut espérer pour l'économie animale.

Cours d'Histoire Naturelle & de Chymie.

M. Bucquet, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, commencera ce cours le mercredi 4 Novembre 1772, à onze heures précises du matin. Il continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine à la même heure, en sa maison rue des Fossés Saint Jacques, à l'Estrapade.

On trouve chez la veuve Hérissant, imprimeur du cabinet du Roi, une introduction à l'étude des corps naturels, tirés du règne minéral, nécessaire pour suivre la première partie de ce cours. On trouvera au mois de Janvier prochain l'introduction à l'étude des corps naturels tirés du regne végétal.

Digitized by Google

Cours d'Anatomie.

M. Bucquet, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, commencera ce cours le jeudi 5 Novembre 1772, à midi précis, & continuera les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine à la même heure, en son amphithéâtre rue Basse des Ursins, au coin de celle de Glatigny, en la Cité.

Les personnes qui désireront disséquer pourront s'adresser à M. Fragonard, dans le même amphithéâtre.

Décintrement du Pont de Neuilly.

Le décintrement du pont de Neuilly a fait, le 22 Septembre dernier, un spectacle, & il en étoit un. Le Roi l'a honoré de sa présence. La vaste étendue de l'isle étoit couverte d'échaffauds, de loges & d'amphithéâtres, où la cour & la ville, les Ministres de France & étrangers, & un concours prodigieux de spectateurs se sont placés sans foule, sans tumulte, sans confusion. Il y a eu un ordre admirable par les soins du Magistrat qui a

Digitized by Google

perfectionné, en quelque sorte la police. Tout a concouru à la satisfaction générale; le plus beau tems qu'on pût desirer; la présence du Souverain; la curiosité générale & la nouveauté du spectacle. Monsieur de Trudaine, Intendant général des Finances, ordonnoit cette Fête, & a fait distribuer des rafraîchissemens à une nombreuse assemblée. Les Ingénieurs des ponts & chaussées ont eu, ce jour là même, un uniforme que Sa Majesté leur a donné. Le décintrement du pont de Neuilly s'est fait aux coups de tambours en moins de cinq minutes. Les cintres étoient retroussés de manière que la navigation n'en a point souffert pendant la construction. On a admiré à la fois la solidité & la hardiesse de ce pont sur lequel Sa Majesté a passé en voiture en s'en retournant. Il est aligné avec la grande allée des Tuileries. Il est composé de cinq arches, ayant chacune cent vingt pieds d'ouverture & trente pieds de hauteur sous clef; leur arc supérieur est formé par un rayon de cent cinquante pieds. On n'a point connoissance qu'il ait été construit aucune arche avec pareille courbure. Les culées ont cinquante deux pieds d'épaisseur, les piles treize pieds, les voutes cinq pieds à

Digitized by Google

la clef, & quarante-cinq pieds de largeur d'une tête à l'autre. Le projet de ce beau monument eſt de M. Peronet, premier ingénieur des ponts & chauſſées ; il a été ſecondé dans la conduite de ce grand ouvrage par M. de Chezy, ingénieur.

COUPLETS POISSARDS

Sur le décintrement du Pont de Neuilly, fait, en préſence du Roi, le 22 Sept.

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

OH Dam'du beau Pont d'Neuilly
J'ons vu débacler la charpente ;
Là not'cœur s'eſt ben réjoui
D'y voir not' bon Roi dans ſa tente,
J'ons ben crié : viv'not'Bourbon,
Puis encor ſtifa qu'a fait l'pont. *bis.*

J'nons pas oublié non plus
L'honnête Monſieu Trudaine ;
A ſa ſanté j'avons ben bu,
Car ſon vin couloit comm'fontaine :
En Miniſtre il a regalé ;
Et le plaiſir s'en eſt mêlé. *bis.*

Digitized by Google

De c'nouveau Pont, mon voiſin,
Ma foi j'aimons la tournure;
Ah Dam' quoiqu'çà ne paroit brin
J'nous connoiſſons en conſtruſture,
Et de tous les ponts qu'on za fait,
J'dis que ſtila c'eſt l'pus parfait. *bis.*

Auſſi l'Roi l'y fit l'honneur
D'y paſſer tout d'ſuite en caroſſe;
C'étoit complimenter l'auteur
Ben mieux qu'en lui donnant eun'croſſe,
Et l'on peut dir'zen vérité
Qu'l'ouvrage étoit ben couronné. *bis.*

Ah! j'nous ſouviendrons longtems
D'en avoir vû zoter l'cintre:
Pour rendre de pareils momens,
Non, zil n'eſt point d'aſſez grand peintre
Tiens, Perronet ſembloit un Dieu
Pour qui décintrer n'eſt qu'un jeu. *bis.*

Il fit ſigne d'ſon mouchoir
Et v'là tout l'bois dans la rivière;
Tous les curieux qu'étoient venus voir
Sont ſtupefaits de ſa magnière,
Ç'à tomboit, comme à Fontenoi
Les ennemis tomboient d'vant l'Roi. *bis.*

Quand fut fait l'décintrement
Chacun s'écria: miracle!

Digitized by Google

Il n'étoit pus qu'un ſentiment
Sur la beauté de ce ſpectacle ;
Dam'c'eſt qu'l'auteur z'eſt ben au fait,
Et ſes pièces n'tombent jamais. *bis.*

Pour tout mérite, à nos yeux,
Neuilly n'avoit qu'ſon rogôme ;
Mais qu'il va devenir fameux
Par ce chef-d'œuvre, d'un habile homme !
Oui, tant qu'la Seine y coulera
D'ſon beau génie on parlera. *bis.*

Par Mlle Coſſon de la Creſſonniere.

LETTRE ſur la Tragédie de Pierre le Cruel, *repréſentée à Rouen.*

Monſieur, mon devoir m'oblige à vous prier d'annoncer dans votre Journal une nouvelle très-intéreſſante pour le Théâtre François. Je viens d'avoir le bonheur de faire rendre juſtice à un homme de lettres cher à ſa patrie, & l'avantage de donner au public de Rouen un des ſpectacles dont il ait été le plus ſatisfait. L'extrait de Pierre le Cruel, inſéré dans le Journal Encyclopédique, a produit une telle impreſſion ſur pluſieurs perſonnes de cette ville, & ſur moi en particulier, que nous avons cru devoir inviter le célèbre auteur de cette Tragédie à nous la confier pour la faire repré-

Digitized by Google

ſenter ſur notre Théâtre. Il a bien voulu lui-même diriger les talens de nos acteurs, qui ne ſe flattent pas d'avoir rendu ce bel ouvrage comme il auroit pu l'être dans la capitale ; mais leur zèle & leurs ſoins les ont fait paroître dignes des rôles brillans qu'ils avoient à remplir. Le ſuccès de la pièce qui a été repréſentée trois fois de ſuite, a répondu à nos eſpérances, & à la haute opinion que l'extrait nous en avoit donnée. Tout le monde eſt convaincu ici que Pierre le Cruel, ainſi que vous l'avez avancé, n'a pas été entendu à Paris, puiſqu'il n'a pas réuſſi avec le plus grand éclat. Une longue expérience du Théâtre pouroit me donner la hardieſſe de dire mon petit avis tout comme un autre ſur les beautés ſublimes de ce nouvel ouvrage de M. de Belloy ; mais je me borne à être l'écho du public, en vous aſſûrant, Monſieur, qu'on n'a pu voir ici qu'avec tranſport la nobleſſe, la force & la vérité des caractères du Prince Edouard, de Dugueſclin, de Tranſtamare, de Blanche de Bourbon, & même du chef des Maures. Celui d'Edouard ſur-tout a paru ſupérieur à ce qu'on a vu depuis long-tems ſur la ſcène françoiſe. Dans une ville où le Grand Corneille eſt né, & où ſon génie a laiſſé des traces profondes, on aime ces caractères héroïques qui mis en action par des intérêts ou des paſſions oppoſés, ſe font valoir réciproquement, & diſputent de magnanimité : on a trouvé le perſonnage de Pierre le Cruel moins atroce que la Cléopatre de Rodogune, & l'on a ſu gré à l'auteur d'avoir attaché, conſolé l'ame du ſpectateur ; de l'avoir même ravi d'admiration, par des prodiges de vertus dont il a entouré un monſtre de cruauté & de perfidie. Enfin, Monſieur, on s'eſt empreſſé de rendre à M. de Belloy tous les hommages publics

Digitized by Google

& particuliers dus à un Poëte qui a si bien mérité de la nation, & dont les ouvrages jouissent ici de la plus haute estime. Zelmire, le Siége de Calais, Gabrielle de Vergy, Gaston & Baïard sont au nombre des Tragédies que notre public voit le plus souvent avec le plus de plaisir; mes livres de recette en font foi.

Permettez-moi une dernière réflexion, que les orages qui troublent aujourd'hui la littérature rendent assez importante. Seroit-ce une imprudence à Messieurs les auteurs dramatiques de faire le premier essai de leurs pièces sur d'autres théâtres que celui de Paris? Ils ne trouveroient pas en province la foule de leurs rivaux, ni les protecteurs, les amis, les gagistes de ces mêmes rivaux, qui par des manœuvres obscures, ou des cabales bruyantes ont tant de fois étouffé à leur naissance de bons ouvrages qu'on a vu depuis revivre pour l'immortalité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CREVILLARD, Entrepreneur du Spectacle de Rouen.

TRAITS DE BIENFAISANCE.

I.

L'AFFABILITÉ de l'Empereur lui procure tous les jours des occasions d'exercer sa justice & sa bienfaisance. Ce grand Prince alla, il y a peu de tems, sans être

Digitized by Google

attendu, chez un pauvre Officier, père d'une nombreuse famille. Il le trouva à table avec dix de ses enfans, & un orphelin dont il s'étoit encore chargé, malgré son indigence. L'Empereur frappé de ce spectacle, dit à l'Officier; je savois que vous aviez dix enfans, mais quel est cet onzième; c'est, lui répondit l'Officier, un pauvre infortuné que j'ai trouvé exposé sur la porte de ma maison. L'Empereur attendri jusqu'aux larmes, lui dit: je veux que tous ces enfans soient mes pensionnaires, & que vous continuiez de leur donner des exemples de vertu & d'honneur; je payerai pour chacun, deux cent florins par an; faites-vous payer dès demain chez mon Trésorier, du premier quartier de ces pensions. J'aurai soin de votre aîné qui est Lieutenant.

II.

Madame la Duchesse de Chartres étant à Forges pour y prendre les eaux, a donné tous les jours, dans ces cantons, de preuves de cette bienfaisance qui lui est si naturelle. Cette auguste Princesse, allant visiter l'abbaye de Beaubec, apperçut une cabane formée de branches d'arbres & de monceaux de terre; aussi-tôt, craignant

Digitized by Google

que cet humble réduit ne renfermât quelques triſtes victimes de la misère & de la faim, S. A. S. deſcendit de ſa voiture, & entra dans la cabane, où elle trouva en effet une mère environnée de cinq ou ſix enfans, preſque nuds, & qui n'avoient pour lit que la terre couverte de quelques haillons & d'un peu de paille. La Princeſſe, pénétrée de compaſſion, à ce ſpectacle touchant, combla de bienfaits toute cette pauvre famille, à qui S. A. S. fait actuellement bâtir une maiſon commode.

ACTE D'HUMANITÉ.

UN Rémouleur, ou *Gagne-Petit*, de Modène, rencontra un jeune Peintre étranger fort pauvre, qui étoit venu en Italie pour y étudier ſon art, & y travailler. Il partagea avec lui ſon logement & ſon gain. Ce Peintre eſſuie peu de temps après une maladie très-dangereuſe; il étoit ſans reſſource & fort inquiet; l'Artiſan lui dit: ſoyez tranquille, j'ai de la ſanté, je me leverai plus matin, je travaillerai plus long-temps, & je tâcherai

Digitized by Google

de satisfaire à vos besoins. En effet il lui donna les secours nécessaires, le veilla pendant la nuit, & lui fit recouvrer la santé. Ce Peintre eut de l'ouvrage, & reçut de sa famille une petite somme qu'il alla, par reconnoissance, offrir à son bienfaiteur. Non, mon ami, lui répondit son hôte, je n'ai besoin de rien : gardez ce secours pour quelque malheureux; j'ai acquitté envers vous la dette de l'humanité que je devois à un autre; acquittez vous de la même obligation, quand vous rencontrerez quelque infortuné qui méritera d'être soulagé.

TRAIT DE FERMETÉ
du jeune Comte de Molac.

LA jeune Noblesse semble quelquefois devancer l'âge & les forces de la nature, par ce sentiment de courage & de fermeté qui la caractérise. C'est ce qu'on a remarqué avec admiration dans le jeune Comte de Molac, second fils de M. le Marquis de Molac, Maréchal des Camps & Armées du Roi. Cet enfant, âgé de dix ans, étant au Château de Carcado en Bretagne,

Digitized by Google

Bretagne, avec la Marquise sa mère, s'étoit rendu maître par surprise autant que par importunité d'un pistolet. Il le charge sans mesure & laisse encore la baguette dans le canon. L'arme part, & lui emporte à la main gauche l'*index* tout ras, avec les deux premières phalanges du doigt du milieu. On accourt au coup. Le jeune homme à peine ému, ne songe qu'à rassurer sur l'accident. La douleur ne lui arrache point un cri, pas une larme. C'est sa mère qui pleure pour lui, & qui semble sentir tout son mal. Enfin il paroît consolé de son malheur, & s'écrie avec une sorte de joie : *ma blessure n'est qu'à la main gauche, elle ne m'empêchera point de servir le Roi.* C'est littéralement son expression ; c'est l'élan d'un cœur noble & généreux qui s'occupe du devoir de sa naissance, & du desir de servir son Maître & sa patrie.

Trait de Courage & d'Humanité.

On se rappèle l'action généreuse de M. le Vicomte de Bar, Garde de la Marine. Il avoit entrepris d'aller, avec trois de ses

Digitized by Google

camarades, dans un Canot, à Marseille. Un gros temps fit couler à fond le Canot. Deux Gardes Marines se sauvèrent sur un rocher, éloigné d'environ cent toises. M. de Bar étoit embarrassé sous la carcasse du Canot, & à peine étoit-il libre; que M. de Calamand, son camarade, qui ne savoit pas nager, le prit par le pied, qu'il eut ensuite la prudence de lâcher. Alors M. de Bar se replonge dans la mer pour aller secourir son ami, le ramène au-dessus de l'eau, le conduit jusqu'au canot qui flottoit, & l'aide à y porter la main. M. de Bar se replonge encore pour aller chercher le cable du canot, le saisit, & l'attache au canot; il met un bout du cable entre ses dents, & gagne avec beaucoup de peine, le rocher, où, il ramène ainsi son camarade & le canot. Ils passèrent tous quatre la nuit sur ce rocher, mourant de froid, & de faim, & attendant le jour pour se rejeter à la mer, lorsque des pêcheurs vinrent heureusement les recueillir dans leur bateau.

Le Roi informé de l'action généreuse de M. de Bar, qui avoit oublié sa conservation pour aller au secours de son camarade, lui a accordé pour récompense

Digitized by Google

la permiſſion de lui propoſer un ſujet pour une place de Garde de la Marine.

Ce jeune homme, plein de zèle pour le ſervice de ſa Majeſté, à peine échappé du danger, s'eſt rembarqué pour le fond du Levant, ſur la Frégate l'Atalante, commandé par M. de Calian.

ANECDOTES.

I.

CASSIUS étant défait par les Parthes, qui avoient des fléches pour armes principales, s'enfuit en la ville de Carnas, où il n'oſa pas ſéjourner beaucoup, de peur d'être pourſuivi & aſſiégé; ſur quoi un aſtrologue, qu'il avoit en ſa compagnie, le penſant bien conſeiller, « je deſirerois » fort, lui dit-il, que vous ne vouluſſiez » point ſortir d'ici juſqu'à ce que la lune » fût au ſigne du Scorpion; » mais Caſſius ſe mocquant de lui, *ce n'eſt pas cela*, lui répondit-il : *je n'ai peur que de celui du Sagittaire.*

Digitized by Google

I I.

Catherine de Foix, Reine de Navarre, dit au Roi ſon mari, après la perte de ce Royaume : « Dom Jean, ſi nous fuſſions » nés, vous Catherine, & moi Dom » Jean, nous n'aurions jamais perdu la » Navarre ».

I I I.

Un Poëte vint dernièrement trouver le Directeur du Théâtre de Drurilane à Londres, & lui préſenta une Comédie & une Tragédie à la fois : le Directeur le pria de lire une de ces deux pièces ; mais fort embarraſſé après cette lecture, il lui dit : *de grace*, Monſieur, *apprenez-moi ſi c'eſt votre Tragédie ou votre Comédie que vous venez de lire.* A combien d'Auteurs Dramatiques on pourroit faire la même queſtion!

EPIGRAMME nouvelle de M. Piron.

Chantres admis au temple de Mémoire ;
Comédiens campagnards & royaux,
Rayez, biffez de votre répertoire,
Ces drames noirs nouvellement éclos!
Renvoyez-les à leur premier enclos ;

Digitized by Google

Et porte-close à la Muse Anglomane!
Que Londre en soit l'amateur ou l'organe,
Tenez-vous-en à nos illustres morts,
Sans plus aller gueuser à Drurilane,
Quand vous avez la clé de nos trésors!

AVIS.

I.

Bureau de Correspondance.

Les Directeurs du Bureau royal de Correspondance-Générale, toujours empressés à rendre cet établissement de plus en plus utile au Public, *ont reconnu* combien il étoit pénible, onéreux, & souvent dispendieux pour les propriétaires de terres, de maisons de campagne, domiciliés à Paris, & autres privilégiés, de faire les démarches & courses nécessaires, pour s'assurer la jouissance des privilèges & exemptions des droits d'entrée qui leur ont été accordés, par rapport aux grains, foins, volailles, gibier, pailles, bois, beurres, œufs, fromages, & autres denrées, provenant du crû de leurs terres & maisons de campagne, destinées à la consommation de leur maison à Paris.

L'obligation de faire enrégistrer leurs titres au bureau des droits rétablis, à celui de MM. les Officiers sur les ports, halles & marchés, entraîne inévitablement beaucoup de peines, & souvent des frais.

Pour épargner cet embarras & ces dépenses aux Seigneurs de terres, Bourgeois de Paris, & autres

Digitized by Google

ptivilégiés, les Directeurs du Bureau de Correſpondance-générale ont ouvert, le premier Janvier 1771, un bureau, uniquement deſtiné à procurer les expéditions, ſans autre charge de la part deſdits Seigneurs, Bourgeois, privilégiés, que d'envoyer audit bureau leurs titres, c'eſt à-dire, pour ceux qui n'auront pas encore été enrégiſtrés, leurs titres de propriété, les certificats de MM. les Curés & Collecteurs de la paroiſſe, enſemble leurs certificats particuliers; & pour ceux qui ſont déjà enrégiſtrés, les certificats des Curés, des Collecteurs & des Propriétaires, dont on leur enverra le modèle à leur première demande, s'il ne l'ont pas.

Le bureau, ſur ces pièces qui lui ſeront remiſes ou envoyées franches de port, ſe chargera de leur faire paſſer, avec exactitude, les expéditions néceſſaires pour jouir des exemptions d'entrées; il les leur adreſſera auſſi, *franc de port*, par la petite poſte.

L'abonnement, pour toutes ces opérations, ne coûtera que *quarante ſols*, qui ſeront payés d'avance à la caiſſe de la direction, & dont il ſera donné une quittance.

Il ſera néceſſaire de renouveler ces enrégiſtremens annuellement.

I I.

Codex Monaſticus.

Desprez, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, demeurant à Paris, rue Saint Jacques, donne avis au public, & à toutes les maiſons religieuſes du Royaume, qu'au premier Novembre 1772 il commencera l'impreſſion du

Digitized by Google

Codex Monasticus, 3 vol. in-4° d'environ 800 pages qu'il propose par souscription, sur le pied de 30 livres, dont 15 livres en souscrivant, & 15 livres en livrant l'ouvrage. Il prévient qu'il n'en sera tiré que très-peu d'exemplaires au-delà du nombre arrêté par les souscripteurs.

Les maisons religieuses qui voudront leur règle particulière en format in-12, auront soin de le prévenir avant le premier Novembre, parce qu'il ne sera plus tems de souscrire après ce terme.

Cette collection intéressante comprendra les Constitutions de tous les ordres & Congrégations du royaume, rédigées en conséquence de l'Edit du mois de Mars 1768. Le texte de la Règle commune à différentes congrégations, précédera toujours les Constitutions qui en dériveront; & on trouvera à la tête de chacun de ces Statuts, un précis sur l'origine & l'état actuel de l'ordre, ou Congrégation dont il sera la Loi; & à la fin de l'ouvrage, les Lettres-Patentes confirmatives, avec l'Arrêt d'enregistrement.

III.

Comptes faits.

Le sieur Pierard, imprimeur à Reims, mettra en vente incessamment, un Livre de comptes faits sur toutes les parties de la division, les comptes faits à l'infini des sociétés, tant de mise d'argent avec les fractions, que pour le marc, la livre de telle somme de principal & de reprise que ce soit; les comptes faits de tout ce que l'on a besoin, soit pour les intérêts & pour les payemens à tant par cent, tant par mille, les comptes de tant d'aunes, tant d'onces, tant de gros, &c. Les quatre & cinq pour cent de ce qui reste à payer. Le détail

Digitized by Google

ſeroit trop long à donner ici. Les explications ſont à chaque opération avec les méthodes, des règles du marc la livre, des règles de ſociétés, &c L'on vendra ce volume trois livres en feuilles, & relié, quatre livres.

Le ſieur Pierard prie ceux qui lui écriront d'affranchir le port.

Le prix eſt très-modique pour ce grand ouvrage de 330 pages de calcul : l'on n'aura plus beſoin que de l'addition ; ainſi ce ſera une grande épargne de temps & de peines pour beaucoup de perſonnes, & un avantage pour les ſociétés, ſpécialement dans les ports de mer.

M. Pierard imprimera auſſi un volume où l'on trouvera les comptes faits, avec un tarif du grand cent réduit en ſolives, en pieds, pouces, lignes, & à l'écorce, réduit de même.

Un autre où l'on trouvera ce que tiennent les cuves de muids, pièces, meſures, pintes de Paris faites ou à faire, avec toutes les jauges.

Un autre qui contiendra le toiſé des pierres de marbre, en toiſes, pieds, pouces & lignes cubes, &c, &c.

NOUVELLES POLITIQUES.

Du Caire, le 18 Juillet 1772.

Il parut, le mois dernier, devant Damiette, une Eſcadre Ruſſe qui s'empara de tous les bâtimens qui s'y trouvoient. Mehet Aboudaab envoya un officier pour traiter avec les Ruſſes & pour les engager à ſe retirer, à quelque prix que

Digitized by Google

ce fût. On donna à ſes vaiſſeaux des vivres, des proviſions; on leur paya des contributions, & ils mirent à la voile pour la Syrie.

On commence à avoir des inquiétudes ſur le ſort de l'Egypte. Un Prince du Saidi a pris les armes contre Mehemet; on eſt inſtruit qu'Ali a envoyé ici des émiſſaires ſecrets qui s'efforcent de ſemer la diviſion parmi les grands du pays, dont pluſieurs lui ſont encore attachés. Les ſuccès que le Cheïk Daher, ſon allié, a eus en Syrie, raniment les eſpérances des partiſans de l'ancien Caïmacan, & l'on craint de le voir arriver avec une forte armée. On publie qu'il a fait paſſer 30, 000 ſequins à l'Amiral Ruſſe, dans l'iſle de Lesbos, pour en acheter des ſecours.

D'Alexandrie en Egypte, le 17 Août 1772.

Mehemet Bey Aboudaab a exilé ou fait mourir, depuis quelque tems, pluſieurs perſonnes qui lui étoient ſuſpectes. Le parti qui l'avoit favoriſé dans la Haute-Egypte, eſt actuellement déclaré contre lui. Ce Bey a fait marcher des troupes de ce côté; mais pendant cette diviſion on ne reçoit au Caire du Saidi ni bled, ni autres grains, ce qui cauſe une grande cherté. Le peuple commence à murmurer, & l'on craint une révolte, ſi les troubles de la Haute-Egypte ne s'appaiſent bientôt.

De Copenhague, le 8 Septembre 1772.

Suivant un avis que le gouvernement vient de faire publier, les nouveaux fanaux établis ſur le Sund, pour la ſûreté de la navigation, ceſſeront d'être allumés, à compter du premier Décembre prochain.

Digitized by Google

De la Silésie, le 19 Septembre 1772.

Le voile qui couvroit la destinée de la Pologne est enfin tombé. On a reçu les déclarations des Cours de Vienne, de Petersbourg & de Berlin, concernant le démembrement de ce royaume. Les manifestes publiés par Sa Majesté Prussienne expriment clairement l'étendue des parties qui lui appartiendront. Elles sont telles que nous les avions désignées précédemment, par conjecture, en marquant également les nouvelles possessions de la Maison d'Autriche. Cette dernière Puissance aura, entr'autres, toutes les Salines Polonaises de Wielicza, de Bochnia & de Zambor, qui formoient le principal revenu de la Couronne.

Des Frontières de la Prusse, le 17 Septembre 1772.

La prise de possession de la Prusse Polonoise vient d'être consommée. Le 13 de ce mois, le lieutenant-général de Stutterheim, gouverneur du royaume de Prusse, se rendit, à la tête du régiment de Thadden, composé de deux bataillons, dans un des faubourgs d'Elbing, & fit sommer le colonel du régiment de Schack, qui commandoit dans cette ville une garnison de deux cens hommes, de lui en ouvrir les portes. Cet officier lui répondit qu'il avoit ordre de se défendre & de repousser par la force les entreprises qu'on voudroit faire sur la place qui lui étoit confiée. Alors le lieutenant-général de Stutterheim fit établir, vis-à-vis la porte de Konigsberg, une batterie de trois pièces de canon & de deux obusiers, tandis que la garnison Polonoise, qui étoit sous les armes, derrière cette porte, se rangeoit

Digitized by Google

aux pieds des remparts. A la première décharge de l'artillerie Prussienne, la porte fut enfoncée. La garnison y répondit par un feu de mousqueterie qui ne fit pas de mal aux Prussiens; & après en avoir essuyé, à son tour, une salve générale, elle se retira, par une porte opposée, vers Varsovie. Le sieur de Stutterheim prit alors formellement possession de l'hôtel-de-ville : il fit abattre, dans les endroits publics, l'Aigle Polonoise, & y substitua l'Aigle Prussienne.

De Vienne, le 19 Septembre 1772.

La Cour Impériale, voulant mettre encore plus d'économie dans toutes les branches du service militaire, a décidé que les jeunes officiers qui sont tirés de différens régimens pour former la Garde Noble Allemande, rentreront dans leurs corps respectifs & seront remplacés par d'anciens officiers de cavalerie qui ne sont pas en état de servir en campagne, mais qui jouissent de quelque pension. Ils n'auront point de chevaux ni de quartiers en commun, & chacun se logera où il voudra. Cet arrangement doit avoir lieu au commencement de l'année prochaine.

De Londres, le 24 Septembre 1772.

Les dernières nouvelles arrivées des Indes portent que la guerre continue entre Hyder-Aly-Kan & les Marattes, mais que l'Amiral Harland ayant engagé les derniers, sous différentes promesses, à se retirer du Carnac, la Compagnie ne craignoit plus d'être obligée d'entrer en guerre avec ces peuples.

Nous avons dit que la Bourgeoisie de Londres arrêta, l'année dernière, d'offrir au lord-maire

Digitized by Google

un vaſe d'argent de la valeur de 200 liv. ſterlings & un autre de cent à chacun des aldermans Oliver & Wilkes. Le vaſe du dernier eſt achevé. Il eſt remarquable par les ornemens qu'on dit avoir été tracés par le Sr Wilkes lui-même, & qui ſont les trophées du fanatiſme le plus puniſſable. Il a donné, à cette occaſion, un grand repas à ſes amis.

De Stockolm, le 15 Septembre 1772.

On a fait, hier, la clôture de la Diete, avec les cérémonies d'uſage. Les Etats s'étant aſſemblés dans la grande Egliſe, le Roi s'y rendit de ſon château, à travers une double haie de ſoldats. Sa Majeſté, revêtue de ſes habits royaux & marchant ſous le dais, étoit précédée de tous les Officiers de ſa Cour, de ſon Sénat & du Prince Frédéric, ſon frère. Après qu'on eut entendu le Service Divin & le Sermon qui fut prononcé par l'Evêque de Weſteros, le Roi ſortit de l'Egliſe dans le même ordre & ſe tranſporta à la ſalle des Etats, où les quatre Ordres l'avoient précédé. Sa Majeſté prit place ſur ſon trône & fut haranguée ſucceſſivement par le Maréchal de la Diéte & par les autres orateurs qui eurent tous l'honneur de lui baiſer la main. On lut enſuite le *Recès* de la Diéte, comme il eſt d'uſage. Sa Majeſté fit un diſcours, qu'Elle termina en ſignifiant aux Etats qu'Elle les raſſembleroit dans ſix ans. Le Prince Frédéric, Duc d'Oſtrogothie, prêta enſuite, à genoux, ſerment de fidélité au Roi. Quelques Sénateurs s'acquittèrent auſſi de ce devoir. Les Orateurs des Etats & une députation de chaque Ordre eurent l'honneur de dîner, ce même jour, chez le Roi.

Digitized by Google

Hier au matin, les Etats s'étant assemblés dans la grande salle du château pour répondre aux propositions que le Roi leur avoit faites, Sa Majesté, précédée de son Sénat & du Prince Frédéric son frère, vint s'asseoir sur son trône. Le Maréchal de la Diete, portant la parole, rendit compte au Roi des diverses résolutions prises par les Etats relativement aux impositions ordinaires & extraordinaires qu'ils ont assignées sans en fixer la durée, ainsi que des moyens qu'ils croient les plus propres au rétablissement des finances; le Maréchal ajouta qu'ils s'en rapportoient entièrement, pour cet objet, à la haute sagesse de Sa Majesté. Le Roi remercia les Etats de la confiance qu'ils lui témoignoient, & leur annonça qu'il ne tarderoit pas à séparer la Diete.

Le soir, le Roi, suivi d'un cortége nombreux de gens à cheval & d'une foule de peuple, sortit des barrières & alla au-devant du Baron de Sprengporten qui est arrivé de Finlande, à la tête d'un corps d'environ huit cens hommes. Le reste de la troupe a été dispersé par la tempête dans le trajet de mer qu'il a été obligé de faire. Le Roi mit pied à terre & embrassa le Baron de Sprengporten qui se prosterna à ses genoux. Dans cet instant, Sa Majesté tira son épée pour lui donner l'accolade & le revêtit Elle-même des marques de Commandeur de l'Ordre de l'Epée qu'Elle avoit apportées. Ensuite Elle le fit relever & l'embrassa de nouveau, au milieu des acclamations de tous ceux qui étoient témoins de ce spectacle attendrissant. Le Roi se mit alors à la tête de la troupe & rentra dans la ville.

On a publié, aujourd'hui, au son des tymbales & des trompettes, que la clôture des Etats se feroit

Digitized by Google

demain, avec les formalités qui ont été observées à l'ouverture de cette assemblée.

De la Haye, le 22 Septembre 1772.

La Cour de Danemarck avoit établi, pour la sûreté de la navigation, à l'entrée du Sund, deux nouveaux fanaux, indépendamment d'un autre placé sur la tour du château de Cronembourg; mais elle exigeoit, pour ce service, un droit dont l'exemple a alarmé la liberté du commerce. Plusieurs Nations ont refusé de s'y assujettir: les difficultés qu'occasionnoit la perception de cet impôt viennent d'être levées par une ordonnance qui prescrit de ne plus allumer ces fanaux, à l'époque du premier Décembre prochain.

Par les précautions qu'on a prises, les navires qui aborderont au port d'Ostende, n'auront plus à craindre aucun danger. L'Impératrice-Reine y a fait élever, à la hauteur de cent pieds à l'ouest de l'entrée, une colonne de pierre blanche, au haut de laquelle on entretiendra perpétuellement un feu de charbon, à commencer du 15 du mois prochain.

Le sieur Pallas, qui a séjourné en Hollande, a écrit de Sibérie, le 27 Avril dernier, qu'on avoit trouvé, dans la province d'Iekuzk, près de la rivière de Wilvi, sous une montagne de sable, un rhinoceros de moyenne grandeur, bien conservé. On croit que cet animal étoit dans cet endroit depuis la formation de la colline, c'est-à-dire, depuis un nombre de siècles qu'il est impossible de calculer.

De Raguse, le 19 Août 1772.

Le Grand Seigneur vient d'envoyer ordre au Pacha de Scutari (Scodra), en Albanie, d'assem-

Digitized by Google

bler dix à douze mille hommes, d'en donner le commandement à ſon fils Ali Pacha del-Beſſan, & de les faire embarquer pour l'Egypte ſur les bâtimens de la province; en cas que le nombre de ces bâtimens ne ſoit pas ſuffiſant, Sa Hauteſſe le charge de demander au gouvernement de Raguſe ceux dont il aura beſoin pour cette expédition. Le Pacha de Scutari a écrit en conſéquence au Sénat de cette République de lui fournir dix des meilleurs navires de cet Etat. Le Sénat s'eſt aſſemblé pour délibérer ſur le parti qu'il avoit à prendre, & l'on ne ſait pas encore qu'elle ſera ſa réſolution.

De Marſeille, le premier Octobre 1772.

Des avis reçus de la Méditerranée font mention du projet de faire, dans l'Iſle de Lampedouſe, ce que l'Empereur de Maroc entreprend dans celle de Fedala. Cette iſle, qui n'a que cinq lieues de circuit & deux de longueur, eſt ſituée entre Tunis & Malte, à vingt lieues environ de France de l'une & à quarante cinq de l'autre. Elle a un aſſez bon port, & elle eſt ſuſceptible de culture. Tout le monde ſait l'aventure du Prêtre Provençal, condamné dans ſon pays & fugitif dans cette iſle déſerte, où il réaliſa, pendant quarante ans, aidé d'un ſimple Mouſſe, l'hiſtoire fabuleuſe de Robinſon. Cet Hermite prouva ce que peut l'induſtrie humaine excitée par la néceſſité. Le Prince Italien, à qui cette iſle appartient, veut faire un traité avec les Etats Barbareſques, rendre enſuite cette contrée habitable & en faire, en même tems, naviger les habitans ſous pavillon libre.

Digitized by Google

NOMINATIONS.

Le Roi a donné l'abbaye de Clairefontaine, Ordre de St Augustin, diocèse de Chartres, à l'Evêque d'Arath, suffragant de Strasbourg; celle de Cherbourg, même Ordre, diocèse de Coutances, à l'Abbé de Bayanne, auditeur de Rote; celle de St Michel en Tiérache, Ordre de St Benoît, diocèse de Laon, à l'Abbé de Narbonne-Lara; aumônier du Roi; celle de St Mesmin, même Ordre, diocèse d'Orléans, à l'Abbé de Caulincourt, aumônier du Roi; celle de Fontaine-Blanche, Ordre de Cîteaux, diocèse de Tours, à l'Abbé du Châtel, aumonier ordinaire de Madame la Dauphine; celle de Fontaine-Douce, Ordre de Saint Benoît, diocèse de Saintes, à l'Abbé de Segonzac, vicaire-général de Périgueux; celle de Moreau, même Ordre, diocèse de Poitiers, à l'Abbé de Bruneau, vicaire-général d'Angoulême; celle d'Hières, Ordre de Cîteaux, diocèse de Toulon, à la Dame de Grille, religieuse de l'abbaye de St Césaire d'Arles.

Le Comte de Simiane a eu l'honneur de prêter serment entre les mains de Sa Majesté, pour la lieutenance de Roi de la province de Saintonge.

L'Abbé Faure, chanoine de St Pierre de Strasbourg, clerc de Chapelle du Roi, vient d'être nommé Chapelain de Sa Majesté, qui a disposé de sa place de clerc de Chapelle en faveur de l'Abbé le Bégue, chanoine de Verdun.

Le Roi a accordé l'abbaye de Saint Maur-sur-Loire, Ordre de St Benoît, diocèse d'Angers, dans l'appanage de Mgr le Comte de Provence, à l'Abbé de Crequy, vicaire-général de Lisieux;

Digitized by Google

celle de la Frenade, Ordre de Cîteaux, diocèse de Saintes, à l'Abbé Maury, vicaire-général & official de Lombez, qui a prononcé le dernier panégyrique de St Louis devant l'Académie Françoise; celle de Fabas, même Ordre, diocèse de Comminges, à la Dame Bastard d'Aubaire, religieuse à Longages, diocèse de Rieux.

Le 27 Septembre, le Comte de Marbœuf, lieutenant-général des armées du Roi, commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, ci-devant commandant en Corse, eut l'honneur de prêter serment, entre les mains de Sa Majesté, pour la lieutenance-générale de Corse.

Le Roi a accordé au sieur d'Orvilliers, chef d'escadre, la dignité de Commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, vacante par la mort du sieur Froyer de l'Eguille, lieutenant-général des armées navales, commandant de la marine à Rochefort.

Le Roi a accordé l'abbaye de Beaumont, Ordre de St Benoît, diocèse de Tours, à la Dame de Guiche, Abbesse de St Jean-de-Bonneval-les-Thouars, diocèse de Poitiers.

PRÉSENTATIONS.

Les Députés des Etats de la Province d'Artois furent admis, le 30 Septembre, à l'audience du Roi, à qui ils furent présentés pas le Marquis de Levis, lieutenant-général des armées de Sa Majesté, capitaine des Gardes du Corps de Mgr le Comte de Provence, gouverneur de cette province, & par M. le Marquis de Monteynard, secrétaire d'état, ayant le département de la province. Ils furent conduits à cette audience par le marquis

Digitized by Google

de Dreux, grand-maître, & par le sieur de Watronville, aide des cérémonies. La députation étoit composée, pour le Clergé, de l'Evêque de Saint-Omer qui porta la parole; pour la Noblesse, du Comte de Lannoy, brigadier des armées du Roi, colonel du régiment provincial d'Arras; & pour le Tiers-Etat, du sieur Gosse de Dostrel, ancien député général & ordinaire des Etats, & ancien échevin de la ville & cité d'Arras.

La Princesse de Masserano a eu l'honneur de faire sa révérence à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, à qui elle a été présentée par la Comtesse de Marsan, gouvernante des Enfans de France.

Le 4 Octobre, les Députés des Etats de Corse ont eu audience du Roi, à qui ils ont eu l'honneur d'être présentés par le marquis de Monteynard, gouverneur de cette isle, secrétaire d'état au département de la guerre. La députation, conduite par le marquis de Dreux, grand-maître, & par le sieur de Watronville, aide des cérémonies, étoit composée, pour le Clergé, de l'Evêque de Nebbio, qui a porté la parole; pour la Noblesse, du comte de Costa Castellana; pour le Tiers-Etat, du sieur Belgodere di Bagnaja, censeur royal de police de Bastia. La Députation a été conduite ensuite à l'audience de la Famille Royale.

MARIAGES.

Le Roi & la Famille Royale signèrent, le 27 Septembre, le contrat de mariage du Comte d'Andlau, mestre de camp, lieutenant du régiment Royal-Lorraine, cavalerie, avec Demoiselle Helvetius.

Digitized by Google

Le Roi & la Famille Royale signèrent, le 29 du mois de Septembre, le contrat de mariage de Demoiselle d'Egrigny, fille du Marquis d'Egrigny, capitaine de grenadiers des Gardes-Françoises, avec le Comte de Maïts de Goimpy, capitaine de vaisseau.

NAISSANCES.

Le 19 Septembre, la Comtesse de la Tour-d'Auvergne est accouchée d'un garçon.

La Duchesse de Sully est accouchée d'une fille, le 27 Septembre.

De Vienne, le 19 Septembre 1772.

La femme du nommé Gentil, au service du Prince de Kaunitz, est accouchée, le 16 Septembre, de trois enfans bien proportionnés, dont deux garçons & une fille. Ils sont tous en vie & paroissent se bien porter. La mère, qui avoit déjà eu dix enfans, se trouve aussi-bien qu'après ses autres couches.

MORTS.

Joseph Leroi, Abbé de Domèvre, Général de la Congrégation des Chanoines-Reguliers de Notre Sauveur, est mort à Metz, le 6 Septembre.

Michel-Joseph Troger de l'Eguille, lieutenant-général des armées navales, commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, commandant du département de Rochefort, est mort à Angoulême, le 5 Août, dans la soixante-dixième année de son âge.

Digitized by Google

Pierre-Claude Marquis de Ribrevoie, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, ancien capitaine de Carabiniers, gouverneur pour le Roi des ville & château de Dreux, eſt mort à Paris, le 20 Septembre, dans la ſoixante-dixième année de ſon âge.

Jean Pageze, payſan de Tarbe, y eſt mort d'accident, dans la cent quatrième année de ſon âge; & Bertrand Caſenave, laboureur de la même ville, y eſt décédé à l'âge d'environ cent deux ans.

Le ſieur Henri Magdonel eſt mort dernièrement à Madraz, en Croatie, à l'âge de cent dix-huit ans.

N. Comte du Boſe, brigadier, capitaine des vaiſſeaux du Roi, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, eſt mort à Breſt, le 8 Septembre.

La Princeſſe Louiſe de Lorraine, ſœur du feu Comte de Brionne, eſt morte, le 2 Octobre, à Putteaux près Paris, dans la cinquante-neuvième année de ſon âge.

Magdeleine de la Boiſſière, Abbeſſe de l'abbaye de Fabas, Ordre de Cîteaux, diocèſe de Comminges, eſt morte dans ſon abbaye, à l'âge de cent deux ans.

Claire-Théreſe d'Agueſſeau, veuve de Guillaume-Antoine Comte de Chaſtellux, premier Chanoine de l'Egliſe cathédrale d'Auxerre, lieutenant-général des armées du Roi, &c. eſt morte à Paris, dans la ſoixante-treizième année de ſon âge.

François-Marie Collet, Evêque d'Adras, *in partibus*, eſt mort au château de Kerange, dio-

Digitized by Google

cèſe de Vannés, le 11 Septembre, âgé de quarante-deux ans.

On a appris la nouvelle de la mort de la Princeſſe Henriette-Louiſe-Marie Françoiſe-Gabrielle de Bourbon-Condé, Abbeſſe de Beaumont-les-Tours, qui eſt décédée dans ſon abbaye, le 19 Septembre, dans la ſoixante-neuvième année de ſon âge. La Cour a pris, à cette occaſion, le 27 Septembre, le deuil pour onze jours.

Armand Chevalier d'Arros, meſtre de Camp, enſeigne & aide-major général des quatre compagnies des Gardes-du-Corps de Sa Majeſté, eſt mort à Paris, le 18 Septembre, dans la quarante-troiſième année de ſon âge.

LOTERIES.

Le cent quarantième-unième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'eſt fait, le 25 Septembre, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres eſt échu au N°. 76426. Celui de vingt mille livres au N°. 70737, & les deux de dix mille aux numéros 68078 & 72010.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'eſt fait le 5 Octobre. Les numéros ſortis de la roue de fortune ſont, 47, 59, 57, 38, 15. Le prochain tirage ſe fera le 5 Novembre.

Digitized by Google

TABLE.

PIECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5
Lettre de Caïn, après son crime, à Mehala, son épouse, *ibid.*
La double Inconstance, *proverbe dramatique*, 17
Le Conseil d'un Matelot, *conte*, 33
Traduction de l'Ode IXe d'Horace du livre premier, à Thaliarque, 34
Stances sur la mort de Tircis, 36
A Mlle Rosalie de C***, sur la tristesse, 37
Elegie IIIe du livre premier de Tibule, 38
Explication des Enigmes & Logogryphes, 44
ENIGMES, 45
LOGOGRYPHES, 48
NOUVELLES LITTÉRAIRES, 50
Roméo & Juliette, tragédie par M. Ducis, *ibid.*
Œuvres de M. le Marquis de Ximenez, 103
Fables orientales & poësies diverses, 126
Histoire de Littérature Françoise, 133
Recherches critiques, historiques & topographiques sur la ville de Paris, 136

Digitized by Google

Traité élémentaire d'Arithmétique par M. Bossut, *ibid.*
Les Sacrifices de l'Amour, 138
Nouvelle édition de Molière, avec figures, 139
Académie d'Amiens, 144
Spectacles, 148
Opéra, *ibid.*
Comédie françoise, 149
Comédie italienne, 155
A Mlle Colombe, au sortir de la première pièce de ses débuts à la Comédie Italienne, 160
Extrait d'une lettre de M. de L. H. à M. de Voltaire, 161
Réponse de M. de V***, 165
Lettre du même à M. M**, *ibid.*
Vers à Mlle Clairon, 166
A M. L, auteur du Mercure de France, sur la musique, 167
Lettre à M, D., un des directeurs de l'Opéra de Paris, 169
Arts, Gravures, 175
Musique, 179
Cours d'expériences sur l'Electricité, *ibid.*
—D'Histoire naturelle & de chymie, 182

Digitized by Google

—D'Anatomie, 183
Décintrement du pont de Neuilly, *ibid.*
Couplets poiſſards ſur le décintrement du pont de Neuilly, 185
Lettre ſur la tragédie de Pierre le Cruel, 187
Traits de Bienfaiſance, 189
Actes d'Humanité, 190
Trait de Fermeté du jeune Comte de Molac, 101
Trait de Courage & d'Humanité, 193
Anecdotes, 194
Avis, 197
Nouvelles politiques, 200
Nominations, 208
Préſentations, 209
Mariages, 210
Naiſſances, 211
Morts, *ibid.*
Loteries, 213

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le ſecond vol. du Mercure du mois d'Octobre 1772, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion.

A Paris, le 14 Octobre 1772.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOV 29 1938

Digitized by Google